
VITTORIO EM. III


FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
III
59
VITT. EM. III
NAPOLI
BIBLIOT
Palchet
Num.° d'ordine
Armadio XIV

GÉNIE

DU

CHRISTIANISME.

Se trouve à LYON,

Chez BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

Et à PARIS,

Chez H. NICOLLE et Comp.[e], à la Librairie stéréotype, rue des Petits-Augustins, n.° 15.

GÉNIE DU CHRISTIANISME,

OU

BEAUTÉS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE,

PAR FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable ! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.
MONTESQUIEU, *Esp. des Lois*, liv. 24, c. 3.

SIXIÈME ÉDITION.

TOME VII.

A LYON,

De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

M. D. CCC. IX.

GÉNIE
DU
CHRISTIANISME.

QUATRIÈME PARTIE.
CULTE.

LIVRE PREMIER.

Eglises, Ornemens, Chants, Prières, Solennités, etc.

CHAPITRE PREMIER.

Des Cloches.

L'HISTOIRE d'Atala nous ramène naturellement au culte chrétien, dont nous venons de voir quelques cérémonies

au milieu des déserts. Ce sujet est pour le moins aussi riche que celui des trois premières parties, avec lesquelles il forme un tout complet.

Or, puisque nous allons entrer dans le temple, parlons premièrement de la cloche qui nous y appelle.

C'était d'abord, ce nous semble, une chose assez merveilleuse d'avoir trouvé le moyen, par un seul coup de marteau, de faire naître à la même minute, un même sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes. Ensuite considérée comme harmonie, la cloche a indubitablement une beauté de la première sorte; celle que les artistes appellent *le grand*. Le bruit de la foudre est sublime, et ce n'est que par sa grandeur; il en est ainsi des vents, des mers, des volcans, des cataractes, de la voix de tout un peuple.

Avec quel plaisir Pythagore, qui prêtait l'oreille au marteau du forgeron, n'eût-il point écouté le bruit de nos cloches, la veille d'une solennité de l'Eglise ! L'ame peut être attendrie par les accords d'une lyre, mais elle ne sera pas saisie d'enthousiasme, comme lorsque la foudre des combats la réveille, ou qu'une pesante sonnerie proclame dans la région des nuées les triomphes du Dieu des batailles.

Et pourtant ce n'était pas là le caractère le plus remarquable du son des cloches ; ce son avait une foule de relations secrètes avec nous. Combien de fois, dans le calme des nuits, les tintemens d'une agonie, semblables aux lentes pulsations d'un cœur expirant, n'ont-ils point surpris l'oreille d'une épouse adultère ? Combien de fois ne sont-ils point parvenus jusqu'à l'athée, qui, dans sa veille impie, osait peut-être écrire qu'il n'y a point de Dieu ? La plume échappe

de sa main ; il écoute avec effroi le glas de la mort, qui semble lui dire : *Est-ce qu'il n'y a point de Dieu ?* Oh ! que de pareils bruits n'effrayèrent-ils le sommeil de nos tyrans ! Etrange religion, qui, au seul coup d'un airain magique, peut changer en tourmens les plaisirs, ébranler l'athée, et faire tomber le poignard des mains de l'assassin !

Des sentimens plus doux s'attachaient aussi au bruit des cloches. Lorsqu'avec le chant de l'alouette, vers le temps de la coupe des blés, on entendait, au lever de l'aurore, les petites sonneries de nos hameaux, on eût dit que l'ange des moissons, pour réveiller les laboureurs, soupirait sur quelque instrument des hébreux, l'histoire de Séphora ou de Noémi. Il nous semble que si nous étions poëtes nous ne dédaignerions point cette cloche *agitée par les fantômes*, dans la vieille chapelle de la forêt, ni celle qu'une religieuse frayeur balançait dans nos

campagnes, pour écarter le tonnerre, ni celle qu'on sonnait la nuit, dans certains ports de mer, pour diriger le pilote à travers les écueils. Les carillons des cloches, au milieu de nos fêtes, semblaient augmenter l'alégresse publique; dans les calamités, au contraire, ces mêmes bruits devenaient terribles. Les cheveux dressent encore sur la tête, au souvenir de ces jours de meurtre et de feu, retentissant des clameurs du tocsin. Qui de nous a perdu la mémoire de ces hurlemens, de ces cris aigus entrecoupés de silences, durant lesquels on distinguait de rares coups de fusil, quelque voix lamentable et solitaire, et sur-tout le bourdonnement de la cloche d'alarme, ou le son de l'horloge qui frappait tranquillement l'heure écoulée?

Mais dans une société bien ordonnée, le bruit du tocsin rappelant une idée de secours, frappait l'ame de pitié et de terreur, et faisait couler

ainsi les deux sources des sensations tragiques.

Tels sont à-peu-près les sentimens que faisaient naître les sonneries de nos temples ; sentimens d'autant plus beaux, qu'il s'y mêlait un souvenir du ciel. Si les cloches eussent été attachées à tout autre monument qu'à des églises, elles auraient perdu leur sympathie morale avec nos cœurs. C'était Dieu même qui commandait à l'ange des victoires de lancer les *volées* qui publiaient nos triomphes, ou à l'ange de la mort de sonner le départ de l'ame qui venait de remonter à lui. Ainsi, par mille voies secrètes, une société chrétienne correspondait avec la divinité, et ses institutions allaient se perdre mystérieusement à la source de tout mystère.

Laissons donc les cloches rassembler les fidèles, car la voix de l'homme n'est pas assez pure pour convoquer aux pieds des autels, le repentir, l'innocence et le

malheur. Chez les Sauvages de l'Amérique, lorsque des supplians se présentent à la porte d'une cabane, c'est l'enfant du lieu, qui introduit ces infortunés au foyer de son père : si les cloches nous étaient interdites, il faudrait choisir un enfant, pour nous appeler à la maison du Seigneur.

CHAPITRE II.

Du Vêtement des Prêtres et des Ornemens de l'Eglise.

On ne cesse de se récrier sur les institutions de l'antiquité, et l'on ne veut pas s'apercevoir que le culte évangélique est le seul débris de cette antiquité, qui soit parvenu jusqu'à nous ; tout, dans l'Eglise, retrace ces temps éloignés, dont les hommes ont depuis long-temps quitté les rivages, et où ils aiment encore à

égarer leurs pensées. Si l'on fixe les yeux sur le prêtre chrétien, à l'instant on est transporté dans la patrie de Numa, de Lycurgue, ou de Zoroastre. La *thiare* nous montre le Mède errant sur les débris de Suze et d'Ecbatane; l'*aube*, dont le nom latin rappelle et le lever du jour et la blancheur virginale, offre de douces consonnances avec les idées religieuses; toujours un majestueux souvenir ou une agréable harmonie s'attache aux tissus de nos autels.

Et ces autels chrétiens, modelés comme des tombeaux antiques, et ces images du soleil vivant renfermées dans nos tabernacles, ont-ils quelque chose qui blesse les yeux ou qui choque le goût ? Nos calices avaient cherché leurs noms parmi les plantes, et le lis leur avait prêté sa forme; gracieuse concordance entre l'Agneau et les fleurs.

Comme la marque la plus directe de la foi, la croix est aussi l'objet le plus

ridicule à de certains yeux. Les Romains s'en étaient moqués, ainsi que les nouveaux ennemis du christianisme, et Tertullien leur avait montré qu'ils employaient eux-mêmes ce signe dans leurs faisceaux d'armes. L'attitude que la croix fait prendre au Fils de l'Homme, est sublime: l'affaissement du corps et la tête penchée, font un contraste divin avec les bras étendus vers le ciel. Au reste, la nature n'a pas été aussi délicate que les incrédules; elle n'a pas craint de mouler la croix dans une multitude de ses ouvrages: il y a une famille entière de fleurs qui appartient à cette forme, et cette famille se distingue par une inclination à la solitude; la main du Tout-Puissant a aussi placé l'étendard de notre salut parmi les soleils.

L'urne qui renfermait les parfums, imitait la forme d'une navette; des feux et d'odorantes vapeurs flottaient dans un vase à l'extrémité d'une longue chaîne; là se voyaient les candelabres de bronze

doré, ouvrage d'un Cafiéri ou d'un Vassé, et images des chandeliers mystiques du Roi-poëte ; ici les Vertus cardinales, assises, soutenaient le lutrin triangulaire; des lyres accompagnaient ses faces, un globe terrestre le couronnait, et un aigle d'airain, surmontant ces belles allégories, semblait sur ses ailes déployées, emporter nos prières vers les cieux. Partout se présentaient et des chaires légérement suspendues, et des vases surmontés de flammes, et des balcons, et de hautes torchères, et des balustres en marbre, et des stalles sculptés par les Charpentier et les Dugoulon, et des lampadaires arrondis par les Ballin, et des Saints-Sacremens de vermeil, dessinés par les Bertrand et les Cotte. Quelquefois les débris des temples des dieux du mensonge, servaient à décorer le temple du vrai Dieu ; les bénitiers de Saint-Sulpice étaient deux urnes sépulcrales apportées d'Alexandrie : les bassins, les patènes,

les eaux lustrales rappelaient les sacrifices antiques, et toujours venaient se mêler, sans se confondre, les souvenirs de la Grèce et d'Israël.

Enfin, les lampes et les fleurs qui décoraient nos églises, servaient à perpétuer la mémoire de ces temps de persécutions, où les fidèles se rassemblaient pour prier dans les tombeaux. On croyait voir ces premiers chrétiens, allumer furtivement leur flambeau sous des arches funèbres, et les jeunes filles apporter des fleurs, pour parer l'autel des catacombes : un pasteur éclatant d'indigence et de bonnes œuvres, consacrait ces dons au Seigneur. C'était alors le véritable règne de Jesus-Christ, le Dieu des petits et des misérables; son autel était pauvre comme ses serviteurs. Mais si les *calices étaient de bois*, les *prêtres étaient d'or*, comme parle Saint Boniface, et jamais on n'a vu tant de vertus évangéliques, que dans ces âges où, pour bénir le Dieu de la lumière

et de la vie, il fallait se cacher dans la nuit et dans la mort.

CHAPITRE III.

Des Chants et des Prières.

On reproche au culte catholique d'employer, dans ses chants et ses prières, une langue étrangère au peuple, comme si l'on prêchait en latin, et que l'office ne fût pas traduit dans tous les livres d'église. D'ailleurs si la religion, aussi mobile que les hommes, eût changé d'idiome avec eux, comment aurions-nous connu les ouvrages de l'antiquité ? Telle est l'inconséquence de notre humeur, que nous blâmons ces mêmes coutumes, auxquelles nous sommes redevables d'une partie de nos sciences et de nos plaisirs.

Mais, à ne considérer l'usage de l'Eglise Romaine, que sous ses rapports immédiats,

immédiats, nous ne voyons pas ce que la langue de Virgile, conservée dans notre culte (et même en certain temps et en certains lieux la langue d'Homère), peut avoir de si déplaisant. Nous croyons qu'une langue antique et mystérieuse, une langue qui ne varie plus avec les siècles, convenait assez bien au culte de l'Etre éternel, incompréhensible, immuable. Et puisque le sentiment de nos maux nous force d'élever vers le Roi des Rois une voix suppliante, n'est-il pas naturel qu'on lui parle dans le plus bel idiome de la terre, et dans celui-là même dont se servaient les nations prosternées pour adresser leurs prières aux Césars?

De plus, et c'est une chose remarquable, les oraisons en langue latine semblent redoubler le sentiment religieux de la foule. Ne serait-ce point un effet naturel de notre penchant au secret? Dans le tumulte de ses pensées et des misères qui assiégent sa vie, l'homme, en

prononçant des mots peu familiers ou même inconnus, croît demander les choses qui lui manquent et qu'il ignore ; le vague de sa prière en fait le charme, et son ame inquiète, qui sait peu ce qu'elle désire, aime à former des vœux aussi mystérieux que ses besoins.

Il reste donc à examiner ce qu'on appelle la *barbarie* des cantiques saints.

On convient assez généralement que dans le genre lyrique, les Hébreux sont supérieurs aux autres peuples de l'antiquité : ainsi l'Eglise qui chante tous les jours les pseaumes et les leçons des prophètes, a donc premièrement un très-beau fond de cantiques. On ne devine pas trop, par exemple, ce que ceux-ci peuvent avoir de *ridicule* ou de *barbare*.

« N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde, etc. » (1)

---

(1) Malh. liv. 1, ode 3.

« Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille, etc. »

« J'ai vu mes tristes journées
» Décliner vers leur penchant, etc. » (1)

L'Eglise trouve une autre source de chants dans les évangiles et dans les épîtres des apôtres. Racine, en imitant ces *proses* (2), a pensé, comme Malherbe et Rousseau, qu'elles étaient dignes de sa Muse. S. Chrysostome, S. Grégoire, S. Ambroise, S. Thomas d'Aquin, Coffin, Santeuil, ont réveillé la lyre grecque et latine dans les tombeaux d'Alcée et d'Horace. Vigilante à louer le Seigneur, la religion mêle au matin ses concerts à ceux de l'aurore.

Splendor paternæ gloriæ, etc.

Source ineffable de lumière,
Verbe, en qui l'Eternel contemple sa beauté,
Astre dont le soleil n'est que l'ombre grossière,
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté;
Lève-toi, soleil adorable, etc.

---

(1) Rouss. liv. 1, odes 3 et 10.
(2) *Voyez* le cantique tiré de S. Paul.

Avec le soleil couchant l'Eglise chante encore : (*)

Cæli Deus sanctissime.

Grand Dieu, qui fais briller sur la voûte étoilée
Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée,
Peins le cintre des cieux.

Cette musique d'Israël, sur la lyre de Racine, ne laisse pas d'avoir quelque charme : on croit moins entendre un son *réel*, que cette *voix intérieure, et mélodieuse*, qui, selon Platon, réveille au matin les hommes épris de la vertu, *en chantant de toute sa force dans leurs cœurs.*

Mais sans avoir recours à ces hymnes, les prières les plus communes de l'église sont admirables ; il n'y a que l'habitude de les répéter dès notre enfance, qui nous puisse empêcher d'en sentir la

(*) *Voyez* la note A à la fin du volume.

beauté. Tout retentirait d'acclamations, si l'on trouvait dans Platon ou dans Sénèque, une profession de foi aussi simple, aussi pure, aussi claire que celle-ci :

« Je crois en un seul Dieu, père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et de toutes les choses visibles et invisibles. »

L'oraison dominicale est l'ouvrage d'un Dieu qui connaissait tous nos besoins : qu'on en pèse bien les paroles.

« *Notre Père qui es aux cieux ;* »
Reconnaissance d'un Dieu unique.

« *Que ton nom soit sanctifié ;* »
Culte qu'on doit à la divinité ; vanité des choses du monde ; Dieu seul mérite d'être sanctifié.

« *Que ton règne nous arrive ;* »
Immortalité de l'ame.

« *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel :* »

Mot sublime, qui comprend les attributs de la divinité; sainte résignation qui embrasse l'ordre physique et moral de l'univers.

« *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien;* »
Comme cela est touchant et philosophique! Quel est le seul besoin réel de l'homme? Un peu de pain; encore il ne le lui faut qu'*aujourd'hui* (*hodiè*); car demain existera-t-il?

« *Et pardonne-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés;* »
C'est la morale et la charité en deux mots.

« *Ne nous laisse point succomber à la tentation; mais délivre-nous du mal.* »

Voilà le cœur humain tout entier; voilà l'homme et sa faiblesse! Qu'il ne demande point des forces pour vaincre; qu'il ne prie que pour n'être point attaqué, que

pour ne point souffrir. Celui qui a créé l'homme, pouvait seul le connaître aussi bien.

Nous ne parlerons point de la salutation angélique, véritablement pleine de grâce, ni de cette confession que le chrétien fait chaque jour aux pieds de l'Eternel. Jamais les lois ne remplaceront la moralité d'une telle coutume. Songe-t-on quel frein c'est pour l'homme que cet aveu pénible, qu'il renouvelle matin et soir : *J'ai péché par mes pensées, par mes paroles, par mes œuvres?* Pythagore avait recommandé une pareille confession à ses disciples : il était réservé au christianisme de réaliser ces songes de vertu, que rêvaient les sages de Rome et d'Athènes.

En effet, le christianisme est à-la-fois une sorte de secte philosophique, et une antique législation. De-là lui viennent les abstinences, les jeûnes, les veilles, dont on retrouve des traces dans les anciennes

républiques, et que pratiquaient les écoles savantes de l'Inde, de l'Egypte et de la Grèce: plus on examine le fond de la question, plus on est convaincu que la plupart des insultes prodiguées au culte chrétien, retombent sur l'antiquité. Mais revenons aux prières.

Les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, disposaient encore le cœur à la vertu : les oraisons des cérémonies chrétiennes, relatives à des objets civils ou religieux, ou même à de simples accidens de la vie, présentaient des convenances parfaites, des sentimens élevés, de grands souvenirs, et un style à-la-fois simple et magnifique. A la messe des noces, le prêtre lisait l'épître de Saint Paul : *Mes frères, que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur ;* et à l'évangile : « *En ce temps-là, les Pharisiens s'approchèrent de Jesus pour le tenter, et lui dirent, est-il permis à un homme de quitter sa*

femme?..... Il leur répondit : Il est écrit que l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme.»

A la bénédiction nuptiale, le célébrant, après avoir répété les paroles que Dieu même prononça sur Adam et sur Eve : *crescite et multiplicamini*, ajoutait : . . . . « O Dieu ! unissez, s'il vous plaît, les esprits de ces époux, et versez dans leurs cœurs une sincère amitié. Regardez d'un œil favorable votre servante....... Faites que son joug soit un joug d'amour et de paix ; faites que, chaste et fidèle, elle suive toujours l'exemple des femmes fortes ; qu'elle se rende aimable à son mari comme Rachel ; qu'elle soit sage comme Rebecca ; qu'elle jouisse d'une longue vie, et qu'elle soit fidèle comme Sara..... qu'elle obtienne une heureuse fécondité ; qu'elle mène une vie pure et irréprochable, afin d'arriver au repos des Saints et au royaume du ciel : faites, Seigneur, qu'ils voient tous

deux les enfans de leurs enfans jusqu'à la troisième et quatrième génération, et qu'ils parviennent à une heureuse vieillesse.»

A la cérémonie *des relevailles*, on chantait le pseaume *Nisi Dominus :* « Si l'Eternel ne bâtit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. »

Au commencement du carême, à la cérémonie de la *commination*, ou de la dénonciation de la colère céleste, on prononçait ces malédictions du Deutéronome :

« Maudit celui qui a méprisé son père et sa mère.

» Maudit celui qui égare l'aveugle en chemin, etc. »

Dans la visite aux malades, le prêtre disait en entrant :

Paix à cette maison et à ceux qui l'habitent. Puis au chevet du lit de l'infirme :

« Père de miséricorde, conserve et retiens ce malade dans le corps de ton Eglise, comme un de ses membres. Aie égard à sa contrition, reçois ses larmes, soulage ses douleurs. »

Ensuite il lisait le pseaume *In te, Domine* : « Seigneur, je me suis retiré vers toi, délivre-moi par ta justice. »

Quand on se rappelle que c'était presque toujours des misérables que le prêtre allait visiter ainsi, sur la paille où ils étaient couchés, combien ces oraisons chrétiennes paraissent encore plus divines !

Tout le monde connaît les belles prières des *Agonisans*. On y lit d'abord l'oraison PROFICISCERE : *Sortez de ce monde, ame chrétienne*. Ensuite cet endroit de la Passion : *En ce temps-là, Jesus étant sorti, s'en alla à la montagne des Oliviers*, etc. puis le pseaume *Miserere mei* ; puis cette lecture de

l'Apocalypse : *En ces jours-là j'ai vu des morts grands et petits, qui comparurent devant le trône*, etc. enfin, la vision d'Ezéchiel : *la main du Seigneur fut sur moi, et m'ayant mené dehors par l'esprit du Seigneur, elle me laissa au milieu d'une campagne qui était toute couverte d'ossemens. Alors le Seigneur me dit : prophétise à l'esprit ; fils de l'homme, dis à l'esprit : Venez des Quatre-Vents, et soufflez sur ces morts, afin qu'ils revivent, etc.*

Pour les incendies, pour les pestes, pour les guerres, il y avait des prières marquées. Nous nous souviendrons toute notre vie d'avoir entendu lire, pendant un naufrage où nous nous trouvions nous-mêmes engagés, le pseaume *Confitemini Domino :* « Confessez le Seigneur, parce qu'il est bon. ». . . . .

« Il commande, et le souffle de la tempête s'est élevé, et les vagues se sont amoncelées.... Alors les mariniers crient vers

vers le Seigneur, dans leur détresse, et il les tire de danger.

» Il arrête la tourmente, et la change en calme, et les flots de la mer s'apaisent. »

Vers le temps de Pâque, Jérémie se réveillait dans la poudre de Sion pour pleurer le fils de l'homme. L'Eglise empruntait ce qu'il y a de plus beau et de plus triste dans les Pères et dans la Bible, afin d'en composer les chants de cette Semaine consacrée au plus grand des mystères, qui est aussi la plus grande des douleurs. Il n'y avait pas jusqu'aux litanies qui n'eussent des cris ou des élans admirables, témoin ces versets *des litanies de la Providence.*

« Providence de Dieu, consolation de l'ame pélerine.

» Providence de Dieu, espérance du pécheur délaissé.

» Providence de Dieu, calme dans les tempêtes.

» Providence de Dieu, repos du cœur, etc.

» Ayez pitié de nous. »

Enfin nos cantiques gaulois, les noëls même de nos aïeux, avaient aussi leur mérite; on y sentait la naïveté, et comme la fraîcheur de la Foi. Pourquoi dans nos missions de campagne se sentait-on attendri, lorsque des laboureurs venaient à chanter au *salut* :

> Adorons tous, ô mystère ineffable !
> Un Dieu caché, etc.

C'est qu'il y avait dans ces voix champêtres un accent irrésistible de vérité et de conviction. Les noëls qui peignaient les scènes rustiques, avaient un tour plein de grâce dans la bouche de la paysanne. Lorsque le bruit du fuseau accompagnait ses chants, que ses enfans appuyés sur

ses genoux, écoutaient avec une grande attention, l'histoire de l'Enfant-Jesus et de sa crèche, on aurait en vain cherché des airs plus doux, et une religion plus convenable à une mère.

CHAPITRE IV.

DES SOLENNITÉS DE L'EGLISE.

Du Dimanche.

NOUS avons déjà fait remarquer (1) la beauté de ce septième jour, qui correspond à celui du repos du Créateur; cette division du temps fut connue de la plus haute antiquité. Il importe peu de savoir à présent si c'est une obscure tradition de la création, transmise au genre humain par les enfans de Noé, ou

---

(1) Première partie, liv. II, chap. I.

si les pasteurs retrouvèrent cette division par l'observation des planètes; mais il est du moins certain qu'elle est la plus parfaite qu'aucun législateur ait employée. Indépendamment de ses justes relations avec la force des hommes et des animaux, elle a ces harmonies géométriques que les anciens cherchaient toujours à établir entre les lois particulières et les lois générales de l'univers : elle donne le six pour le travail ; et le six, par deux multiplications, engendre les trois cent soixante jours de l'année antique, et les trois cent soixante degrés de la circonférence. On pouvait donc trouver magnificence et philosophie dans cette loi religieuse, qui divisait le cercle de nos labeurs, ainsi que le cercle décrit par les astres dans leur révolution ; comme si l'homme n'avait d'autre terme de ses fatigues que la consommation des siècles, ni de moindres espaces à remplir de ses douleurs, que tous les temps.

Le calcul décimal peut convenir à un peuple mercantile; mais il n'est ni beau ni commode dans les autres rapports de la vie, et dans les équations célestes. La nature l'emploie rarement; il gêne l'année, et le cours du soleil; et la loi de la pesanteur, ou de la gravitation, peut-être l'unique loi de l'univers, s'accomplit par le *quarré*, et non par le *quintuple* des distances. Il ne s'accorde pas davantage avec la naissance, la croissance et le développement des espèces : presque toutes les femelles portent par le trois, le neuf, le douze, qui appartiennent au calcul seximal. (1)

On sait maintenant, par expérience, que le cinq est un jour trop près et le dix un jour trop loin pour le repos. La terreur qui pouvait tout en France, n'a jamais pu forcer le paysan à remplir la

---

(1) *Vid.* Buffon.

décade, parce qu'il y a impuissance dans les forces humaines, et même, comme on l'a remarqué, dans les forces des animaux. Le bœuf ne peut labourer neuf jours de suite ; au bout du sixième, ses mugissemens semblent demander les heures marquées par le Créateur, pour le repos général de la nature. (1)

Le dimanche réunissait deux grands avantages, c'était à-la-fois un jour de plaisir et de religion. Il faut sans doute que l'homme se délasse de ses travaux ; mais comme il ne peut être atteint dans ses loisirs par la loi civile, le soustraire en ce moment à la loi religieuse, c'est le délivrer de tout frein, c'est le replonger dans l'état de nature, et lâcher une espèce de sauvage au milieu de la société. Pour prévenir ce danger, les

---

(1) Les paysans disaient : « Nos bœufs connaissent le dimanche, et ne veulent pas travailler ce jour-là. »

anciens même avaient fait aussi du jour de *repos* un jour *religieux* ; et le christianisme avait consacré cet exemple.

Cependant cette journée de la bénédiction de la terre, cette journée du repos de Jéhovah, choqua les esprits d'une Convention, *qui avait fait alliance avec la mort, parce qu'elle était digne d'une telle société* (1). Après six mille ans d'un consentement universel, après soixante siècles d'Hozannah, la sagesse des Danton, levant la tête, osa juger mauvais l'ouvrage que l'Eternel avait trouvé bon. Elle crut qu'en nous replongeant dans le chaos, elle pourrait substituer la tradition de ses ruines et de ses ténèbres, à celle de la naissance de la lumière et de l'ordre des mondes ; elle voulut séparer le peuple Français des autres peuples, et en faire, comme les

---

(1) Sap. cap. 1, v. 16.

Juifs, une caste ennemie du genre humain : un dixième jour auquel s'attachait pour tout honneur la mémoire de Robespierre, vint remplacer cet antique sabbath, lié au souvenir du berceau des temps, ce jour sanctifié par la religion de nos pères, chômé par cent millions de chrétiens sur la surface du globe, fêté par les saints et les milices célestes, et pour ainsi dire, gardé par Dieu même dans les siècles de l'Eternité.

CHAPITRE V.

Explication de la Messe.

Il y a un argument si simple et si naturel, en faveur des cérémonies de la messe, que l'on ne conçoit pas comment il est échappé aux catholiques dans leurs disputes avec les protestans. Qu'est-ce qui constitue le culte dans une religion

quelconque ? c'est le *sacrifice*. Une religion qui n'a pas de sacrifice, n'a pas de culte proprement dit. Cette vérité est incontestable, puisque chez les divers peuples de la terre les cérémonies religieuses sont nées du sacrifice, et que ce n'est pas le sacrifice qui est sorti des cérémonies religieuses. D'où il faut conclure que le seul peuple chrétien qui ait un culte, est celui qui conserve une immolation.

Le principe étant reconnu, on s'attachera peut-être à combattre la forme. Si l'objection se réduit à ces termes, il n'est pas difficile de prouver que la messe est le plus beau, le plus mystérieux et le plus divin des sacrifices.

Une tradition universelle nous apprend que la créature s'est jadis rendue coupable envers le Créateur. Toutes les nations ont cherché à apaiser le ciel ; toutes ont cru qu'il fallait une victime ; toutes en ont été si persuadées, qu'elles ont commencé par

offrir l'homme lui-même en holocauste : c'est le sauvage qui eut d'abord recours à ce terrible sacrifice, comme étant plus près, par sa nature, de la sentence originelle, qui demandait la mort de l'homme.

Aux victimes humaines, on substitua dans la suite le sang des animaux; mais dans les grandes calamités on revenait à la première coutume; des oracles revendiquaient les enfans mêmes des rois : la fille de Jephté, Isaac, Iphigénie, furent réclamés par le ciel : Curtius et Codrus se dévouèrent pour Rome et Athènes.

Cependant le sacrifice humain dut s'abolir le premier, parce qu'il appartenait à l'état de nature, où l'homme est presque tout *physique ;* on continua long-temps à immoler des animaux; mais quand la société commença à vieillir, quand on vint à réfléchir sur l'ordre des choses divines, on s'aperçut de l'insuffisance du sacrifice matériel; on comprit

que le sang des boucs et des génisses ne pouvait racheter un être intelligent et capable de vertu. On chercha donc une Hostie plus digne de la nature humaine. Déjà les philosophes enseignaient que les dieux ne se laissent point toucher par des hécatombes, et qu'ils n'acceptent que l'offrande d'un cœur humilié : Jesus-Christ confirma ces notions vagues de la raison. L'Agneau mystique, dévoué pour le salut universel, remplaça le premier-né des brebis, et à l'immolation de l'homme *physique*, fut à jamais substituée l'immolation des passions, ou le sacrifice de l'homme *moral*.

Plus on approfondira le christianisme, plus on verra, qu'il n'est que le développement des lumières naturelles, et le résultat nécessaire de la vieillesse de la société. Qui pourrait aujourd'hui souffrir le sang infect des animaux autour d'un autel, et croire que la dépouille d'un bœuf rend le ciel favorable à nos prières ?

Mais l'on conçoit fort bien qu'une victime spirituelle, offerte chaque jour pour les péchés des hommes, peut être agréable au Seigneur.

Toutefois, pour la conservation du culte extérieur, il fallait un signe, symbole de la victime morale. Jesus-Christ, avant de quitter la terre, pourvut à la grossièreté de nos sens, qui ne peuvent se passer de l'objet matériel; il institua l'Eucharistie, où, sous les espèces visibles du pain et du vin, il cacha l'offrande invisible de son sang et de nos cœurs. Telle est l'explication du sacrifice chrétien; explication qui ne blesse ni le bon sens, ni la philosophie; et si le lecteur veut la méditer un moment, peut-être lui ouvrira-t-elle quelques nouvelles vues sur les saints abymes de nos mystères.

CHAPITRE VI.

Cérémonies et Prières de la Messe.

IL ne reste donc plus qu'à justifier les rites du sacrifice (*). Or, supposons que la messe soit une cérémonie antique, dont on trouve les prières et la description dans les jeux séculaires d'Horace, ou dans quelques tragédies grecques, comme nous ferions admirer ce dialogue qui ouvre le sacrifice chrétien !

℣. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu.*

℟. *Du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

℣. *Faites luire votre lumière et votre vérité ; elles m'ont conduit dans vos tabernacles et sur votre montagne sainte.*

(*) *Voyez* la note B à la fin du volume.

℟. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

℣. *Je chanterai vos louanges sur la harpe, ô Seigneur ! mais, mon ame, d'où vient ta tristesse, et pourquoi me troubles-tu ?*

℟. *Espérez en Dieu, etc.*

Ce dialogue est un véritable poëme lyrique entre le prêtre et le catéchumène ; le premier, plein de jours et d'expérience, gémit sur la misère de l'homme, pour lequel il va offrir le sacrifice ; le second, rempli d'espoir et de jeunesse, chante la victime par qui il sera racheté.

Vient ensuite le *Confiteor*, prière admirable par sa moralité. Le prêtre implore la miséricorde du Tout-puissant pour le peuple et pour lui-même.

Le dialogue recommence.

℣. *Seigneur, écoutez ma prière !*

℟. *Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.*

Alors le sacrificateur monte à l'autel, s'incline et baise avec respect la pierre,

qui, dans les anciens jours, cachait les os des martyrs.

Souvenir des catacombes.

En ce moment le prêtre est saisi d'un feu divin : comme les prophètes d'Israël, il entonne le cantique chanté par les anges sur le berceau du Sauveur, et dont Ezéchiel entendit une partie dans la nue.

« Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre ! Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, Roi du ciel, dans votre gloire immense ! etc. »

L'épître succède au cantique. L'ami du Rédempteur du monde, Jean, fait entendre des paroles pleines de douceur, ou le sublime Paul, insultant à la mort, découvre les mystères de Dieu. Prêt à lire une leçon de l'évangile, le prêtre s'arrête, et supplie l'Eternel de purifier ses lèvres avec le charbon de feu dont il

toucha les lèvres d'Isaïe. Alors les paroles de Jesus-Christ retentissent dans l'assemblée ; c'est le jugement sur la femme adultère, c'est le Samaritain versant le baume dans les plaies du voyageur, ce sont les petits enfans bénis dans leur innocence.

Que peuvent faire le prêtre et l'assemblée, après avoir entendu de telles paroles ? Déclarer sans doute qu'ils croient fermement à l'existence d'un Dieu, qui laissa de tels exemples à la terre. Le symbole de la foi est donc chanté en triomphe. La philosophie qui se pique d'applaudir aux grandes choses, aurait dû remarquer que c est la première fois que tout un peuple a professé publiquement le dogme de l'unité d'un Dieu : *Credo in unum Deum.*

Cependant le sacrificateur prépare l'hostie *pour lui*, *pour les vivans*, *pour les morts.* Il présente le calice : « *Seigneur*, *nous vous offrons la coupe de notre*

salut. » Il bénit le pain et le vin. « *Venez, Dieu éternel, bénissez ce sacrifice.* » Il lave ses mains.

« *Je laverai mes mains entre les innocens... Oh ! ne me faites point finir mes jours parmi ceux qui aiment le sang.* »

Souvenir des persécutions.

Tout étant préparé, le célébrant se tourne vers le peuple, et dit :

« *Priez, mes frères.* »

Le peuple répond :

« *Que le Seigneur reçoive de vos mains ce sacrifice.* »

Le prêtre reste un moment en silence ; puis tout-à-coup annonçant l'éternité, *Per omnia sæcula sæculorum*, il s'écrie :

« *Elevez vos cœurs !* »

Et mille voix répondent :

« *Habemus ad Dominum : Nous les élevons vers le Seigneur.* »

La préface est chantée sur l'antique mélopée ou récitatif de la tragédie

grecque ; les Dominations, les Puissances, les Vertus, les Anges et les Séraphins sont invités à descendre avec la grande victime, et à répéter avec le chœur des fidèles, le triple *Sanctus* et l'*hozannah* éternel.

Enfin l'on touche au moment redoutable. Le *canon*, où la loi éternelle est gravée, vient de s'ouvrir; la consécration s'achève par les paroles mêmes de J. C. « *Seigneur*, dit le prêtre, en s'inclinant profondément, *que l'hostie sainte vous soit agréable comme les dons d'Abel le juste, comme le sacrifice d'Abraham notre patriarche, comme celui de votre grand-prêtre Melchisedech ; nous vous supplions d'ordonner que ces dons soient portés à votre autel sublime, par les mains de votre ange, en présence de votre divine majesté !* »

A ces mots le mystère s'accomplit, l'Agneau descend pour être immolé :

« O moment solennel ! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain, qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens qui monte vers l'autel,
Et de jeunes beautés, qui sous l'œil maternel
Adoucissent encor par leur voix innocente
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible:
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or l'immortel Séraphin,
Au pied de Jéhovah, chante l'hymne sans fin.
Alors de toutes parts un Dieu se fait entendre,
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre :
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.» (1)

---

(1) *Le jour des Morts*, par M. de Fontanes. La Harpe a dit que ce sont là vingt des plus beaux vers de la langue française; nous ajouterons qu'ils peignent avec la dernière exactitude le sacrifice chrétien.

CHAPITRE VII.

La Fête-Dieu.

Il n'en est pas des fêtes chrétiennes comme des cérémonies du paganisme ; on n'y traîne pas en triomphe un bœuf-dieu, un bouc sacré ; on n'est pas obligé, sous peine d'être mis en pièces, d'adorer un chat ou un crocodile, ou de se rouler ivre dans les rues, en commettant toutes sortes d'abominations, pour Vénus, Flore ou Bacchus : dans nos solennités, tout est essentiellement moral. Si l'Eglise en a seulement banni les danses (1), c'est qu'elle sait combien de passions se cachent

(1) Elles sont cependant en usage dans quelques pays, comme dans l'Amérique méridionale, parce que parmi les Sauvages chrétiens il règne encore une grande innocence.

sous ce plaisir, en apparence innocent; le Dieu des chrétiens ne demande que les élans du cœur, et les mouvemens égaux d'une ame que règle le paisible concert des vertus. Et quelle est, par exemple, la solennité païenne qu'on peut opposer à la fête où nous célébrons le nom du Seigneur ? (*)

Aussitôt que l'aurore a annoncé la fête du Roi du monde, les maisons se couvrent de tapisseries de laine et de soie, les rues se jonchent de fleurs, et les cloches appellent au temple la troupe des fidèles. Le signal est donné, tout s'ébranle, et la pompe commence à défiler.

On voit paraître d'abord les corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées de l'image des protecteurs de leurs tribus, et quelquefois des reliques de ces hommes qui, nés dans

(*) *Voyez* la note C à la fin du volume.

une classe inférieure, ont mérité d'être adorés des rois pour leurs vertus: sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre.

Après ces groupes populaires, on voit s'élever l'étendard de Jesus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents, s'avance sur deux files une longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfans du torrent et du rocher, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces Solitaires; quelquefois des prélats revêtus de la pourpre romaine, prolongent encore la chaîne religieuse. Enfin, le pontife de la fête apparaît seul dans le lointain. Ses mains soutiennent la radieuse Eucharistie, qui se montre sous un dais, à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage d'or, au bout d'une avenue illuminée de ses feux.

Cependant des groupes d'adolescens marchent entre les rangs de la procession ; les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres les vases de parfums. Au signal répété par le maître des pompes, les choristes se retournent vers l'image du soleil éternel, et font voler des roses effeuillées sur son passage. Des lévites, en tuniques blanches, balancent l'encensoir devant le Très-Haut. Alors des chants s'élèvent le long des lignes saintes : le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple. Par intervalles, les voix et les instrumens se taisent, et un silence aussi majestueux que celui des *grandes mers* (1), dans un jour de calme, règne parmi cette multitude recueillie ; on n'entend plus que ses pas mesurés sur les pavés retentissans.

(1) Bib. Sac.

Mais où va-t-il ce Dieu redoutable, dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté? Il va se reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillages, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocens et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfâns le précèdent; les juges, les guerriers, les potentats le suivent. Il marche entre la simplicité et la grandeur, comme en ce mois qu'il a choisi pour sa fête, il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et celle des foudres.

Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitans, dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie: le nouveau-né tend ses bras au Jesus de la montagne, et le vieillard penché vers la tombe, se sent tout-à-coup délivré de ses craintes: il ne sait quelle assurance de vie le remplit de joie à la vue du Dieu vivant.

Les

Les solennités du christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux scènes de la nature. La fête du Créateur arrive, au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles ; tout est uni par les plus doux liens, il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes.

La chute des feuilles, au contraire, amène la fête des Morts, pour l'homme qui tombe comme les feuilles des bois.

Au printemps, l'Eglise déploie dans nos hameaux une autre pompe. La Fête-Dieu convient aux splendeurs des cours, les Rogations aux naïvetés du village. L'homme rustique sent avec joie son ame s'ouvrir aux influences de la religion, et sa glèbe aux rosées du ciel : heureux celui qui portera des moissons utiles, et dont le cœur humble s'inclinera sous ses propres vertus, comme le chaume sous le grain dont il est chargé !

CHAPITRE VIII.

Des Rogations.

Les cloches du hameau se font entendre, les villageois quittent leurs travaux : le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt, les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfans, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines pour assister à la fête.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on voit paraître tout le clergé destiné à la cérémonie : c'est un vieux pasteur qui n'est connu que sous le nom de *curé*, et ce nom vénérable dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple, que le père laborieux du troupeau. Il sort

de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent, et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent l'héritage de ce Roi des sacrifices.

Cependant l'apôtre de l'évangile, revêtu d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église; il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : *Mes enfans, mes chers enfans;* et c'est là tout le secret de l'éloquence du Chrysostome champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à marcher en chantant : « *Vous sortirez avec plaisir, et vous serez reçu avec joie; les collines bondiront, et vous*

entendront avec joie. » L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés, et coupés profondément par la roue des chars rustiques; on franchit de hautes barrières, formées d'un seul tronc de chêne; on voyage le long d'une haie d'aubépine, où bourdonne l'abeille et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs, ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Etonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des blés nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance, pour voir passer la pompe villageoise.

La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage: la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre, fût

un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré celui qui dirige le soleil, et qui garde dans ses *trésors*, *les vents* du midi et les tièdes ondées ! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les anciens du village viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête que ramènent chaque année le mois le plus doux, et le cours de l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les blés germer dans la terre, et les plantes croître et se développer : des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur des anges champêtres dont on a imploré le secours, et les soupirs du rossignol parviennent à l'oreille des vieillards, assis non loin des tombeaux.

CHAPITRE IX.

De quelques Fêtes Chrétiennes.

Les Rois, Noël, etc.

Ceux qui n'ont jamais reporté leurs cœurs vers ces temps de foi, où un acte de religion était une fête de famille, et qui méprisent des plaisirs qui n'ont pour eux que leur innocence ; ceux-là, sans mentir, sont bien à plaindre. Du moins, en nous privant de ces simples amusemens, nous donneront-ils quelque chose? Hélas ! ils l'ont essayé. La Convention eut ses jours sacrés ; alors la famine était appelée *sainte*, et l'*hozannah* était changé dans le cri de *vive la mort !* Chose étrange ! des hommes puissans, parlant au nom de l'égalité et des passions, n'ont jamais pu fonder une fête, et le saint le plus obscur qui n'avait jamais prêché que

pauvreté, obéissance, renoncement aux biens de la terre, avait sa solennite, au moment même où la pratique de son culte exposait la vie. Apprenons par-là, que toute fête qui se rallie à la religion et à la mémoire des bienfaits, est la seule qui soit durable. Il ne suffit pas de dire aux hommes, *réjouissez-vous*, pour qu'ils se réjouissent. On ne crée pas des jours de plaisir comme des jours de deuil, et l'on ne commande pas les ris aussi facilement qu'on peut faire couler les larmes.

Tandis que la statue de Marat remplaçait celle de S. Vincent-de-Paul, tandis qu'on célébrait ces pompes, dont les anniversaires seront marqués dans nos fastes comme des jours d'éternelle douleur, quelque pieuse famille chômait en secret une fête chrétienne, et la religion mêlait encore un peu de joie à tant de tristesse. Les cœurs simples ne se rappellent point sans attendrissement ces heures

d'épanchement, où les familles se rassemblaient autour des gâteaux, qui retraçaient les présens des Mages. L'aïeul, retiré pendant le reste de l'année au fond de son appartement, reparaissait dans ce jour, comme la divinité du foyer paternel. Ses petits-enfans, qui depuis long-temps ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux, et le rajeunissaient de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté; les cœurs étaient épanouis : la salle du festin était merveilleusement décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort ces royautés, qui ne coûtaient ni soupirs ni larmes; on se passait ces sceptres, qui ne pesaient point dans la main de celui qui les portait. Souvent une fraude, qui redoublait l'alégresse des sujets et n'excitait que les plaintes de la souveraine, faisait tomber la fortune à la fille du lieu, et au fils du voisin, dernièrement arrivé de

l'armée. Les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de leur couronne; les mères souriaient, et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine.

Or, le curé présent à la fête recevait, pour la distribuer avec d'autres secours, cette première part appelée la part des pauvres. Des jeux de l'ancien temps, un bal, dont quelque vieux serviteur était le premier musicien, prolongeaient les plaisirs, et la maison entière, nourrices, enfans, fermiers, domestiques et maîtres dansaient ensemble la ronde antique.

Ces scènes se répétaient dans toute la chrétienté, depuis le palais jusqu'à la chaumière; il n'y avait point de laboureur qui ne trouvât moyen d'accomplir ce jour-là le souhait du Béarnais. Et quelle succession de jours heureux! Noël, le premier jour de l'an, la fête des Mages, les plaisirs qui précèdent la pénitence! En ce temps-là les fermiers renouvelaient leur bail; les ouvriers recevaient leur

payement ; c'était le moment des mariages, des présens, des charités, des visites ; le client voyait le juge, le juge le client : les corps de métiers, les confréries, les prévôtés, les cours de justice, les universités, les mairies, s'assemblaient selon des usages gaulois et de vieilles cérémonies : l'infirme et le pauvre étaient soulagés. L'obligation où l'on était de recevoir son voisin à cette époque, faisait qu'on vivait bien avec lui le reste de l'année, et par ce moyen la paix et l'union régnaient dans la société.

On ne peut douter que ces institutions ne servissent puissamment au maintien des mœurs, en entretenant la cordialité et l'amour entre les parens. Nous sommes déjà bien loin de ces temps, où une femme, à la mort de son mari, venait trouver son fils aîné, lui remettait les clefs, et lui rendait les comptes de la maison, comme au chef de la famille. Nous n'avons plus cette haute idée de

la dignité de l'homme, que nous inspirait le christianisme. Les mères et les enfans aiment mieux tout devoir aux articles d'un contrat, que de se fier aux sentimens de la nature, et la loi est mise par-tout à la place des mœurs.

Ces fêtes chrétiennes avaient d'autant plus de charmes, qu'elles existaient de toute antiquité, et l'on trouvait avec plaisir, en remontant dans le passé, que nos aïeux s'étaient réjouis à la même époque que nous; ces fêtes étant d'ailleurs très-multipliées, il en résultait encore que, malgré les chagrins de la vie, la religion avait trouvé moyen de donner de race en race à des millions d'infortunés, quelques momens de bonheur.

Dans la nuit de la naissance du Messie, les troupes d'enfans qui adoraient la crèche, les églises illuminées et parées de fleurs, le peuple qui se pressait autour du berceau de son Dieu, les chrétiens qui, dans une chapelle retirée, faisaient

leur paix avec le ciel, les *alleluia* joyeux, le bruit de l'orgue et des cloches, offraient une pompe pleine d'innocence et de majesté.

Immédiatement après le dernier jour de folie trop souvent marqué par nos excès, venait la cérémonie des cendres, comme la mort le lendemain des plaisirs. « *O homme !* disait le prêtre, *souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.* » L'officier qui se tenait auprès des rois de Perse pour leur rappeler qu'ils étaient mortels, ou le soldat Romain qui abaissait l'orgueil du triomphateur, ne donnait pas de plus puissantes leçons.

Un volume ne suffirait pas pour peindre en détail les seules cérémonies de la Semaine sainte : on sait de quelle magnificence elles étaient dans la capitale du monde chrétien ; aussi nous n'entreprendrons point de les décrire. Nous laissons aux peintres et aux poëtes le soin

soin de représenter dignement ce clergé en deuil, ces autels, ces temples voilés, cette musique sublime, ces voix célestes chantant les douleurs de Jérémie, cette Passion mêlée d'incompréhensibles mystères, ce saint sépulcre environné d'un peuple abattu, ce pontife lavant les pieds des pauvres, ces ténèbres, ces silences entrecoupés de bruits formidables, ce cri de victoire échappé tout-à-coup du tombeau, enfin ce Dieu qui ouvre la route du ciel aux ames délivrées, et laisse au chrétien sur la terre, avec une religion divine, d'intarissables espérances.

CHAPITRE X.

FUNÉRAILLES.

Pompes funèbres des Grands.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit dans la première partie de cet Ouvrage, sur le dernier sacrement des chrétiens, on conviendra d'abord qu'il y a dans cette seule cérémonie, plus de véritables beautés que dans tout ce que nous connaissons du culte des morts, chez les anciens. Ensuite la religion chrétienne, n'envisageant dans l'homme que ses fins divines, a multiplié les honneurs autour du tombeau : elle a varié les pompes funèbres selon le rang et les destinées de la victime ; par ce moyen elle a rendu plus douce à chacun, cette dure, mais salutaire pensée de la mort, dont elle s'est plu à nourrir notre ame ; ainsi la colombe

amollit dans son bec le froment qu'elle présente à ses petits.

A-t-elle à s'occuper des funérailles de quelque puissance de la terre ? ne craignez pas qu'elle manque de grandeur. Plus l'objet pleuré aura été malheureux, plus elle étalera de pompe autour de son cercueil, plus ses leçons seront éloquentes; elle seule pourra mesurer la hauteur et la chute, et dire ces sommets et ces abymes, d'où tombent et où disparaissent les rois.

Quand donc l'urne des douleurs a été ouverte, et qu'elle s'est remplie des larmes des monarques et des reines ; quand de grandes cendres et de grands malheurs ont englouti leurs doubles vanités dans un étroit cercueil, la religion assemble les fidèles dans quelque temple. Les voûtes de l'église, les autels, les colonnes, les saints se retirent sous des voiles funèbres. Au milieu de la nef s'èleve un cercueil, environné de flambeaux. La messe des funérailles s'est célébrée au pied de celui

qui n'est point né, et qui ne mourra point: maintenant tout est muet. Debout dans la chaire de vérité, un prêtre, seul vêtu de blanc au milieu du deuil général, le front chauve, la figure pâle, les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine, est recueilli dans les profondeurs de Dieu; tout-à-coup ses yeux s'ouvrent, ses mains se déploient, et ces mots tombent de ses lèvres :

« Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de véritables leçons : soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse ; il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui . . . .

» Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissans, et souveraine de trois royaumes, appelle à cette triste cérémonie ; ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étale aux yeux du monde sa vanité toute entière. Vous verrez dans une seule vie, toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes aussi bien que les misères; une longue et pénible jouissance d'une des plus belles couronnes de l'univers. Tout ce que peut donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la rebellion, long-temps retenue, à la fin toute maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; un trône indignement renversé.... voilà les enseignemens que Dieu donne aux rois. »

Souvenirs d'un grand siècle, d'une princesse infortunée, et d'une révolution mémorable, oh ! combien la religion vous a rendus touchans et sublimes, en vous transmettant à la postérité !

CHAPITRE XI.

Funérailles du Guerrier, Convoi des Riches ; Coutumes, etc.

Une noble simplicité présidait aux obsèques du guerrier chrétien. Lorsqu'on croyait encore à quelque chose, on aimait à voir un aumônier dans une tente ouverte, près d'un champ de bataille, célébrer une messe des morts sur un autel formé de tambours. C'était un assez beau spectacle de voir le Dieu des armées descendre, à la voix d'un prêtre, sur les tentes d'un camp français, tandis que de vieux soldats, qui avaient tant de fois

bravé la mort, tombaient à genoux devant un cercueil, un autel et un ministre de paix. Aux roulemens des tambours drapés, aux salves interrompues du canon, des grenadiers portaient le corps de leur vaillant capitaine, à la tombe qu'ils avaient creusée pour lui avec leurs baïonnettes. Au sortir de ces funérailles, on n'allait point courir pour des trépieds, pour de doubles coupes, pour des peaux de lion aux ongles d'or; mais on s'empressait de chercher, au milieu des combats, des jeux funèbres et une arène plus glorieuse; et si l'on n'immolait point une génisse noire aux mânes du héros, du moins on répandait en son honneur, un sang moins stérile, celui des ennemis de la patrie.

Parlerons-nous de ces enterremens faits à la lueur des flambeaux dans nos villes, de ces chapelles ardentes, de ces chars tendus de noir, de ces chevaux parés de plumes et de draperies, de ce

silence, interrompu par les versets de l'hymne de la colère, *Dies iræ?* La religion conduisait à ces convois des grands, de pauvres orphelins sous la livrée pareille de l'infortune : par-là elle faisait sentir à des enfans qui n'avaient point de père, quelque chose de la piété filiale ; elle montrait en même temps à l'extrême misère, ce que c'est que des biens qui viennent se perdre au cercueil, et elle enseignait au riche qu'il n'y a point de plus puissante médiation auprès de Dieu, que celle de l'innocence et de l'adversité.

Un usage particulier avait lieu au décès des prêtres ; on les enterrait le visage découvert : le peuple croyait lire sur les traits de son pasteur l'arrêt du souverain juge, et reconnaître les joies du prédestiné, à travers l'ombre d'une sainte mort, comme dans les voiles d'une nuit pure, on découvre les splendeurs du ciel.

La même coutume s'observait dans les couvens. Nous avons vu une jeune religieuse ainsi couchée dans sa bière. Son front se confondait par sa pâleur, avec le bandeau de lin dont il était à demi couvert; une couronne de roses blanches était sur sa tête, et un flambeau brûlait entre ses mains; les grâces et la paix du cœur ne sauvent point de la mort, et l'on voit se faner les lis, malgré la candeur de leur sein, et la tranquillité des vallées qu'ils habitent.

Au reste, la simplicité des funérailles était réservée au nourricier, comme au défenseur de la patrie. Quatre villageois, précédés du curé, transportaient, sur leurs épaules, l'homme des champs au tombeau de ses pères. Si quelques laboureurs rencontraient le convoi dans les campagnes, ils suspendaient leurs travaux, découvraient leurs têtes, et honoraient d'un signe de croix leur compagnon décédé. On voyait de loin ce mort rustique

voyager au milieu des blés jaunissans, qu'il avait peut-être semés. Le cercueil couvert d'un drap mortuaire, se balançait comme un pavot noir, au-dessus des fromens d'or, et des fleurs de pourpre et d'azur. Des enfans, une veuve éplorée, formaient tout le cortége. En passant devant *la croix du chemin*, ou *la sainte du rocher*, on se délassait un moment; on posait la bière sur la borne d'un héritage; on invoquait la *Notre-Dame* champêtre, au pied de laquelle le laboureur décédé avait tant de fois prié pour une bonne mort, ou pour une récolte abondante. C'était là qu'il mettait ses bœufs à l'ombre, au milieu du jour; c'était là qu'il prenait son repas de lait et de pain bis, au chant des cigales et des alouettes. Que bien différent d'alors, il s'y repose aujourd'hui! Mais du moins les sillons ne seront plus arrosés de ses sueurs; du moins son sein paternel a perdu ses sollicitudes; et par ce même

chemin, où les jours de fêtes il se rendait à l'église, il marche maintenant au tombeau, entre les touchans monumens de sa vie, des enfans vertueux et d'innocentes moissons.

CHAPITRE XII.

Des Prières pour les Morts.

Chez les anciens, le cadavre du pauvre ou de l'esclave était abandonné presque sans honneurs; parmi nous le ministre des autels est obligé de veiller au cercueil du villageois, comme au catafalque du monarque. L'indigent de l'évangile, en exhalant son dernier soupir, devient soudain (chose sublime !) un être auguste et sacré. A peine le mendiant, qui languissait à nos portes, objet de nos dégoûts et de nos mépris, a-t-il quitté cette vie, que la religion nous force à

nous incliner devant lui. Elle nous rappelle à une égalité formidable, ou plutôt elle nous commande de respecter un juste racheté du sang de Jesus-Christ, et qui, d'une condition obscure et misérable, vient de monter à un trône céleste : c'est ainsi que le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort, et l'orgueil du plus puissant potentat ne peut arracher à la religion d'autre prière, que celle-là même qu'elle offre pour le dernier manant de la cité.

Mais qu'elles sont admirables ces prières ! Tantôt ce sont des cris de douleur, tantôt des cris d'espérance : la mort se plaint, se réjouit, tremble, se rassure, gémit et supplie.

Exibit spiritus ejus, etc.

« Le jour qu'ils ont rendu l'esprit, ils retournent à leur terre originelle, et toutes leurs vaines pensées périssent. » (1)

(1) Office des Morts, ps. 154.

Delicta

Delicta juventutis meæ, etc.

« O mon Dieu, ne vous souvenez, ni des fautes de mà jeunesse, ni de mes ignorances ! » (1)

Les plaintes du Roi-prophète sont entrecoupées par les soupirs du saint Arabe.

« O Dieu, cessez de m'affliger, puisque mes jours ne sont que néant ! Qu'est-ce que l'homme pour mériter tant d'égards, et pour que vous y attachiez votre cœur ?..... »

« Lorsque vous me chercherez le matin, vous ne me trouverez plus. » (2)

« La vie m'est ennuyeuse, je m'abandonne aux plaintes et aux regrets........ Seigneur, vos jours sont-ils comme les jours des mortels, et vos années éternelles, comme les années passagères de l'homme? » (3)

---

(1) Office des Morts, ps. 24.
(2) *Ibid.* première leç.
(3) *Ibid.* deuxième leç.

« Pourquoi, Seigneur, détournez-vous votre visage, et me traitez-vous comme votre ennemi ? Devez-vous déployer toute votre puissance contre une feuille que le vent emporte, et poursuivre une feuille séchée ? » (1)

« L'homme né de la femme, vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misère ; il fuit comme une ombre qui ne demeure jamais dans un même état. »

« Mes années coulent avec rapidité, et je marche par une voie par laquelle je ne reviendrai jamais. » (2)

« Mes jours sont passés, toutes mes pensées sont évanouies, toutes les espérances de mon cœur dissipées..... Je dis au sépulcre, vous serez mon père, et aux vers, vous serez ma mère et mes sœurs. »

---

(1) Office des Morts, quatrième leç.

(2) *Ibid.* septième leç.

De temps en temps le dialogue du Prêtre et du Chœur interrompt la suite des cantiques.

Le Prêtre. « Mes jours se sont évanouis comme la fumée : mes os sont tombés en poudre. »

Le Chœur. « Mes jours ont décliné comme l'ombre. »

Le Prêtre. « Qu'est-ce que la vie ? Une petite vapeur. »

Le Chœur. « Mes jours ont décliné comme l'ombre. »

Le Prêtre. « Les Morts sont endormis dans la poudre. »

Le Chœur. « Ils se réveilleront, les uns dans l'éternelle gloire, les autres dans l'opprobre pour y demeurer à jamais. »

Le Prêtre. « Ils ressusciteront tous ; mais non pas tous comme ils étaient. »

Le Chœur. « Ils se réveilleront. »

A la Communion de la Messe le Prêtre dit :

« Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ; ils se reposent dès-à-présent de leurs travaux, car leurs bonnes œuvres les suivent. »

Au lever du cercueil, on entonne le pseaume des douleurs et des espérances. « Seigneur, je crie vers vous du fond de l'abyme ; que mes cris parviennent jusqu'à vous. »

En portant le corps, on recommence le dialogue : *qui dormiunt ;* « Ils dorment dans la poudre. — Ils se réveilleront. »

Si c'est pour un Prêtre, on ajoute : « une victime a été immolée avec joie dans le tabernacle du Seigneur. »

En descendant le cercueil dans la fosse : « nous rendons la terre à la terre, la cendre à la cendre, la poudre à la poudre. »

Enfin, au moment où l'on jette la terre sur la bière, le Prêtre s'écrie, dans les paroles de l'Apocalypse : *une voix*

d'en haut fut entendue, *qui disait : bienheureux sont les morts !*

Et cependant ces superbes prières n'étaient pas les seules que l'Eglise offrît pour les Trépassés : de même qu'elle avait des voiles sans taches et des couronnes de fleurs pour le cercueil de l'enfant ; de même elle avait des oraisons analogues à l'âge et au sexe de la victime. Si quatre vierges, vêtues de lin et parées de feuillages, apportaient la dépouille d'une de leurs compagnes, dans une nef tendue de rideaux blancs, le Prêtre récitait à haute voix, sur cette jeune cendre, une hymne à la virginité. Tantôt c'était l'*Ave, maris stella*, cantique où il règne une grande fraîcheur, et où l'heure de la mort est représentée comme l'accomplissement de l'espérance; tantôt c'étaient des images tendres et poétiques, empruntées de l'Ecriture : *Elle a passé comme l'herbe des champs ; ce matin, elle fleurissait dans toute sa grâce, le soir nous*

l'avons vue séchée. N'est-ce pas là la fleur *qui languit touchée par le tranchant de la charrue ; le pavot qui penche sa tête abattue par une pluie d'orage ?* PLUVIA CUM FORTE GRAVANTUR.

Et quelle oraison funèbre le pasteur prononçait-il sur l'enfant décédé, dont une mère en pleurs lui présentait le petit cercueil ? Il entonnait l'hymne que les trois enfans Hébreux chantaient dans la fournaise, et que l'Eglise répète le dimanche au lever du jour : *Que tout bénisse les œuvres du Seigneur !* La religion bénit Dieu d'avoir couronné l'enfant par la mort, d'avoir délivré ce jeune ange des chagrins de la vie. Elle invite la nature à se réjouir autour du tombeau de l'innocence : ce ne sont point des cris de douleur, ce sont des cris d'alégresse qu'elle fait entendre. C'est dans le même esprit qu'elle chante encore le *Laudate, pueri, Dominum*, qui finit par cette strophe : *Qui habitare facit sterilem in*

domo : matrem filiorum lætantem. « Le Seigneur qui rend féconde une maison stérile, et qui fait que la mère se réjouit dans ses fils. » Quel cantique pour des parens affligés ! L'Eglise leur montre l'enfant qu'ils viennent de perdre, vivant au bienheureux séjour, et leur promet d'autres enfans sur la terre !

Enfin, non satisfaite d'avoir donné cette attention à chaque cercueil, la religion a couronné les choses de l'autre vie par une cérémonie générale, où elle réunit la mémoire des innombrables habitans du sépulcre (*) ; vaste communauté de morts, où le grand est couché auprès du petit ; république de parfaite égalité, où l'on n'entre point sans ôter son casque ou sa couronne, pour passer par la porte abaissée du tombeau. Dans ce jour solennel où l'on célèbre les funérailles de la famille entière d'Adam,

(*) *Voyez* la note D à la fin du volume.

l'ame mêle ses tribulations pour les anciens morts, aux peines qu'elle ressent pour ses amis nouvellement perdus. Le chagrin prend, par cette union, quelque chose de souverainement beau, comme une moderne douleur prend le caractère antique, quand celui qui l'exprime a nourri son génie des vieilles tragédies d'Homère. La religion seule était capable d'élargir assez le cœur de l'homme, pour qu'il pût contenir des soupirs et des amours, égaux en nombre à la multitude des morts qu'il avait à honorer.

QUATRIÈME PARTIE.

CULTE.

LIVRE SECOND.

TOMBEAUX.

CHAPITRE PREMIER.

TOMBEAUX ANTIQUES.

L'Egypte.

LES derniers devoirs qu'on rend aux hommes seraient bien tristes, s'ils étaient dépouillés des signes de la religion. La religion a pris naissance aux tombeaux, et les tombeaux ne peuvent se passer d'elle : il est beau que le cri de l'espérance

s'élève du fond du cercueil, et que le Prêtre du Dieu vivant escorte au monument la cendre de l'homme; c'est en quelque sorte l'immortalité qui marche à la tête de la mort.

Des funérailles nous passons aux tombeaux, qui tiennent une si grande place dans l'histoire des hommes. Afin de mieux apprécier le culte dont on les honore chez les chrétiens, voyons dans quel état ils ont subsisté chez les peuples idolâtres.

Il existe un pays sur la terre, qui doit une partie de sa célébrité à ses tombeaux. Deux fois attirés par la beauté des ruines et des souvenirs, les Français ont tourné leurs pas vers cette contrée: ce peuple de Saint Louis est travaillé intérieurement d'une certaine grandeur qui le force à se mêler dans tous les coins du globe, aux choses grandes comme lui-même. Cependant est-il certain que des momies soient des objets fort

dignes de notre curiosité ? On dirait que l'ancienne Egypte ait craint que la postérité ignorât un jour ce que c'était que la mort, et qu'elle ait voulu, à travers les temps, lui faire parvenir des échantillons de cadavres.

Vous ne pouvez faire un pas dans cette terre sans rencontrer un monument. Voyez-vous un obélisque ? c'est un tombeau ; les débris d'une colonne ? c'est un tombeau ; une cave souterraine ? c'est encore un tombeau. Et lorsque la lune, se levant derrière la grande pyramide, vient à paraître sur le sommet de ce sépulcre immense, vous croyez apercevoir le phare même de la mort, et errer véritablement sur le rivage où jadis le nautonnier des enfers passait les ombres.

CHAPITRE II.

Les Grecs et les Romains.

CHEZ les Grecs et les Romains, les morts ordinaires reposaient à l'entrée des villes le long des chemins publics, apparemment parce que les tombeaux sont les vrais monumens du voyageur ; on ensevelissait souvent les morts fameux au bord de la mer.

Ces espèces de signaux funèbres qui annonçaient de loin le rivage et l'écueil au navigateur, étaient pour lui sans doute un sujet de réflexions bien sérieuses. Oh ! que la mer devait lui paraître un élément sûr et fidèle, auprès de cette terre où l'orage avait brisé tant de hautes fortunes, englouti tant d'illustres vies ! Près de la cité d'Alexandre on apercevait le petit monceau de sable élevé par la piété d'un

affranchi

affranchi et d'un vieux soldat aux mânes du grand Pompée; non loin des ruines de Carthage, on découvrait sur un rocher la statue armée consacrée à la mémoire de Caton; sur les côtes de l'Italie, le mausolée de Scipion marquait le lieu où ce grand homme mourut dans l'exil, et la tombe de Cicéron indiquait la place où le père de la patrie fut indignement massacré.

Mais tandis que la fatale Rome érigeait sur le rivage de la mer ces témoignages de son injustice, la Grèce consolant l'humanité, plaçait au bord des mêmes flots de plus rians souvenirs. Les disciples de Platon et de Pythagore, en voguant vers la terre d'Egypte où ils allaient s'instruire touchant les dieux, passaient devant l'île d'Io, à la vue du tombeau d'Homère. Il était naturel que le chantre d'Achille reposât sous la protection de Thétis; on pouvait supposer que l'ombre du poëte se plaisait encore à raconter les malheurs d'Ilion aux Néréides, vu que dans les

douces nuits de l'Ionie, elle disputait aux syrènes le prix des concerts.

CHAPITRE III.

TOMBEAUX MODERNES.

La Chine et la Turquie.

LES Chinois ont une coutume touchante; ils enterrent leurs proches dans leurs jardins. Il est assez doux d'entendre dans les bois la voix des ombres de ses pères, et d'avoir toujours quelques souvenirs au désert.

A l'autre extrémité de l'Asie, les Turcs ont à-peu-près le même usage. Le détroit des Dardanelles présente un spectacle bien philosophique : d'un côté, s'élèvent les promontoires de l'Europe avec toutes ses ruines, de l'autre, les côtes de l'Asie, bordées de cimetières Islamistes. Que de mœurs diverses ont

animé ces rivages ! Que de peuples y sont ensevelis, depuis les jours où la lyre d'Orphée y rassembla des sauvages, jusqu'aux jours qui ont rendu ces contrées à la barbarie! Pélages, Hellènes, Grecs, Méoniens, peuples d'Ilus, de Sarpédon, d'Enée, habitans de l'Ida, du Tmolus, du Méandre et du Pactole, sujets de Mithridate, esclaves des Césars, Romains, Vandales, hordes de Goths, de Huns, de Francs, d'Arabes, vous avez tous sur ces bords étalé le culte des tombeaux, et en cela seul vos mœurs ont été pareilles. La mort, se jouant à son gré des choses et des destinées humaines, a prêté le catafalque d'un empereur Romain à la dépouille d'un Tartare, et dans le tombeau d'un Platon, logé les cendres d'un Molah.

CHAPITRE IV.

La Calédonie, ou l'*ancienne Ecosse*.

QUATRE pierres couvertes de mousse marquent les bruyères de la Calédonie, la tombe des guerriers de Fingal. Oscar et Malvina ont passé, mais rien n'est changé dans leur solitaire patrie. Le montagnard Ecossais se plaît encore à redire les chants de ses ancêtres ; il est encore brave, sensible, généreux ; ses mœurs modernes sont comme le souvenir de ses mœurs antiques : ce n'est plus, qu'on nous pardonne l'image, ce n'est plus la main du Barde même qu'on entend sur la harpe ; c'est ce frémissement des cordes, produit par le toucher d'une Ombre, lorsque la nuit, dans une salle déserte, elle annonçait la mort d'un héros.

Carril accompanied his voice. The music was like the memory of joys that are past, pleasant, and mournful to the soul. The ghosts of departed Bard heard it from Slimora's side, soft sounds spread along the wood and the silent valley of night rejoice. So when he sits in the silence of noon, in the valley of his breeze, the humming of the monutain bee comes to Ossian's ear: the gale drowns it often in its course; but the pleasant sound returns again. « Carril accompagnait sa voix. Leur musique, pleine de douceur et de tristesse, ressemblait au souvenir des joies qui ne sont plus. Les ombres des Bardes décédés l'entendirent sur les flancs de Slimora. De faibles sons se prolongèrent le long des bois, et les vallées silencieuses de la nuit se réjouirent. Ainsi, pendant le silence du midi, lorsqu'Ossian est assis dans la vallée de ses brises, le murmure de l'abeille de la montagne parvient

à son oreille : souvent le zéphyr, dans sa course, emporte (1) le son léger, mais bientôt il revient encore. »

CHAPITRE V.

Otaïti.

L'HOMME ici-bas ressemble à l'aveugle Ossian, assis sur les tombeaux des rois de Morven : quelque part qu'il étende sa main dans l'ombre, il touche les cendres de ses pères.

Lorsque les navigateurs pénétrèrent pour la première fois dans l'Océan Pacifique, ils virent se dérouler au loin des flots que caressent éternellement des brises embaumées. Bientôt, du sein de l'immensité s'élevèrent des îles inconnues. Des bosquets de palmiers, mêlés à de

(1) *Drowns*, Noye.

grands arbres qu'on eût pris pour de hautes fougères, couvraient les côtes et descendaient jusqu'au bord de la mer en amphithéâtre ; les cimes bleues des montagnes couronnaient majestueusement ces forêts. Ces îles environnées d'un cercle de coraux, semblaient se balancer comme des vaisseaux à l'ancre dans un port, au milieu des eaux les plus tranquilles : l'ingénieuse antiquité aurait cru que Vénus avait noué sa ceinture autour de ces nouvelles Cythères, pour les défendre des orages.

Sous ces ombrages ignorés, la nature avait placé un peuple beau comme le ciel qui l'avait vu naître ; les Otaïtiens portaient pour vêtement, une draperie d'écorce de figuier ; ils habitaient sous des toits de feuilles de mûriers, soutenus par des piliers de bois odorans, et ils faisaient voler sur les ondes de doubles canots aux voiles de jonc, aux banderoles de fleurs et de plumes. Il y avait des

danses et des sociétés consacrées aux plaisirs ; les chansons et les drames de l'amour n'étaient point inconnus sur ces bords. Tout s'y ressentait de la mollesse de la vie, et un jour plein de calme, et une nuit dont rien ne troublait le silence. Se coucher près des ruisseaux, disputer de paresse avec leurs ondes, marcher avec des chapeaux et des manteaux de feuillages, c'était toute l'existence des tranquilles Sauvages d'Otaïti. Les soins, qui chez les autres hommes occupent leurs pénibles journées, étaient ignorés de ces insulaires; en errant à travers les bois, ils trouvaient le lait et le pain suspendus aux branches des arbres.[1]

Telle apparut Otaïti à Willis, à Cook et à Bougainville. Mais en approchant de ses rivages, ils distinguèrent quelques monumens des arts, qui se mariaient à ceux de la nature : c'étaient les poteaux des Moraï. Vanité des plaisirs des hommes! Le premier pavillon qu'on découvre sur

ces rives enchantées est celui de la mort, qui flotte au-dessus de toutes les félicités humaines.

Donc ne pensons pas que ces lieux où l'on ne trouve, au premier coup d'œil, qu'une vie insensée, soient étrangers à ces sentimens graves, nécessaires à tous les hommes. Les Otaïtiens, comme les autres peuples, ont des rites religieux et des cérémonies funèbres; ils ont surtout attaché une grande pensée de mystère à la mort. Lorsqu'on porte un cadavre au Moraï, tout le monde fuit sur son passage; le maître de la pompe murmure alors quelques mots à l'oreille du décédé. Arrivé au lieu du repos, on ne descend point le corps dans la terre, mais on le suspend dans un berceau qu'on recouvre d'un canot renversé, symbole du naufrage de la vie. Quelquefois une femme vient gémir auprès du Moraï; elle s'assied les pieds dans la mer, la tête baissée, et ses cheveux retombant sur

son visage : les vagues accompagnent le chant de sa douleur , et sa voix monte vers le Tout-Puissant , avec la voix du tombeau et celle de l'Océan Pacifique.

CHAPITRE VI.

Tombeaux Chrétiens.

En parlant du sépulcre dans notre religion, le ton s'élève et la voix se fortifie : on sent que c'est là le vrai tombeau de l'homme. Le monument de l'idolâtre ne vous entretient que du passé, celui du chrétien ne vous parle que de l'avenir. Le christianisme a toujours fait en tout le mieux possible ; jamais il n'a eu de ces demi-conceptions si fréquentes dans les autres cultes. Ainsi, par rapport aux sépultures , négligeant les idées intermédiaires, qui tiennent aux accidens et aux lieux, il s'est distingué des autres

religions par une coutume sublime ; il a placé la cendre des fidèles à l'ombre des temples du Seigneur, et déposé les morts dans le sein du Dieu vivant.

Lycurgue n'avait pas craint d'établir les tombeaux au milieu de Lacédémone ; il avait pensé, comme notre religion, que la cendre des pères, loin d'abréger les jours des fils, prolonge en effet leur existence, en leur enseignant la modération et la vertu, qui conduisent les hommes à une heureuse vieillesse. Les raisons humaines qu'on a opposées à ces raisons divines, sont bien loin d'être convaincantes. Meurt-on moins en France que dans le reste de l'Europe, où les cimetières sont encore dans les villes ?

Lorsqu'autrefois parmi nous on sépara les tombeaux des églises, le peuple, qui n'est pas si prudent que les beaux-esprits, qui n'a pas les mêmes raisons de craindre le bout de la vie, le peuple s'opposa à

l'abandon des antiques sépultures. Et qu'avaient en effet les modernes cimetières, qui pût le disputer aux anciens? Où étaient leurs lierres, leurs ifs, leurs gazons nourris depuis tant de siècles des biens de la tombe? Pouvaient-ils montrer les os sacrés des aïeux, le temple, la maison du médecin spirituel, enfin cet appareil de religion, qui promettait, qui assurait même une renaissance très-prochaine? Au lieu de ces cimetières fréquentés, on nous assigna dans quelque faubourg un enclos solitaire abandonné des vivans et des souvenirs, et où la mort, privée de tout signe d'espérance, semblait devoir être éternelle.

Qu'on nous en croie; c'est lorsqu'on vient à toucher à ces bases fondamentales de l'édifice, que les royaumes trop remués s'écroulent (1). Encore si l'on

(1) Les anciens auraient cru un état renversé, si l'on eût violé l'asile des morts. On s'était

s'était contenté de changer simplement le lieu des sépultures ! mais non satisfait de cette première atteinte portée aux mœurs, on fouilla les cendres de nos pères, on enleva leurs restes, comme le manant enlève dans son tombereau les boues et les ordures de nos cités.

Il fut réservé à notre siècle de voir ce qu'on regardait comme le plus grand malheur chez les anciens, ce qui était le dernier supplice dont on punissait les scélérats, nous entendons la dispersion des cendres ; de voir, disons-nous, cette dispersion applaudie comme le chef-d'œuvre de la philosophie. Et où était donc le crime de nos aïeux, pour traiter

---

connaît les belles lois de l'Égypte sur les sépultures. Les lois de Solon séparaient le violateur des tombeaux de la communion du temple, et l'abandonnaient aux furies. Les *Institutes* de Justinien règlent jusqu'aux legs, l'héritage, la vente et le rachat d'un sépulcre, etc.

ainsi leurs restes, sinon d'avoir mis au jour des fils tels que nous ! Mais écoutez la fin de tout ceci, et voyez l'énormité de la sagesse humaine : dans quelques villes de la France, on bâtit des cachots sur l'emplacement des cimetières, on éleva les prisons des hommes sur le champ où Dieu avait décrété la fin de tout esclavage, on édifia des lieux de douleurs, pour remplacer les demeures où toutes les peines viennent finir, enfin, il ne resta qu'une ressemblance, à la vérité effroyable, entre ces prisons et ces cimetières, c'est que là s'exercèrent les jugemens iniques des hommes, là où Dieu avait prononcé les arrêts de son inviolable justice. (1)

---

(1) Nous passons sous silence les abominations commises pendant les jours révolutionnaires. Il n'y a point d'animal domestique qui, chez un nation étrangère, un peu civilisée, ne fût inhumé avec plus de décence

CHAPITRE VII.

Cimetières de campagne.

Les anciens n'ont point eu de lieux de sépulture plus agréables que nos cimetières de campagne; des prairies, des champs, des eaux, des bois, une riante perspective mariaient leurs simples images avec les tombeaux des laboureurs. On

que le corps d'un citoyen Français. On sait comment les enterremens s'exécutaient, et comment, pour quelques deniers, on faisait jeter un père, une mère, ou une épouse à la voirie. Encore ces morts sacrés n'y étaient-ils pas en sûreté, car il y avait des hommes qui faisaient métier de dérober le linceul, le cercueil, ou les cheveux du cadavre. Il ne faut rapporter toutes ces choses qu'à un conseil de Dieu; c'était une suite de la première violation sous la monarchie. Il est

aimait à voir le gros if qui ne végétait plus que par son écorce, les pommiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ormeau des morts, et les buis, et les petites croix de consolation et de grâce. Au milieu des paisibles monumens, le temple villageois élevait sa tour surmontée de l'emblême rustique de la vigilance. On n'entendait dans ces lieux que le chant du rouge-gorge, et le bruit des brebis qui broutaient l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur.

Les sentiers qui traversaient l'enclos bénit, aboutissaient à l'église ou à la

---

bien à désirer qu'on rende au cercueil les signes de religion dont on l'a privé, et surtout qu'on ne fasse plus garder les cimetières par des chiens. Tel est l'excès de la misère où l'homme tombe, quand il perd la vue de Dieu, que n'osant plus se confier à l'homme, dont rien ne lui garantit la foi, il se voit réduit à placer ses cendres sous la protection des animaux.

maison du curé ; ils étaient tracés par le pauvre et le pélerin, qui allaient prier le Dieu des miracles, ou demander le pain de l'aumône à l'homme de l'évangile ; l'indifférent ou le riche, ne passait point sur ces tombeaux.

On ý lisait pour toute épitaphe : *Guillaume* ou *Paul*, *né en telle année, mort en telle autre*. Sur quelques-uns il n'y avait pas même de nom. Le laboureur chrétien repose oublié dans la mort, comme ces végétaux utiles, au milieu desquels il a vécu ; la nature ne grave pas le nom des chênes sur leurs troncs abattus dans les forêts.

Cependant, en errant un jour dans un cimetière de campagne, nous aperçûmes une épitaphe latine sur une pierre, qui annonçait le tombeau d'un enfant. Surpris de cette magnificence, nous nous en approchâmes, pour connaître l'érudition du curé du village ; nous lûmes ces mots de l'évangile :

« *Sinite parvulos venire ad me.* »
Laissez les petits enfans venir à moi.

Les cimetières de la Suisse sont quelquefois placés sur des rochers (*), d'où ils commandent les lacs, les précipices et les vallées. Le chamois et l'aigle y fixent leur demeure, et la mort croît sur ces sites escarpés, comme ces plantes alpines, dont la racine est plongée dans des glaces éternelles. Après son trépas, le paysan de Glaris ou de Saint-Gall, est transporté sur ces hauts lieux par son pasteur. Le convoi a pour pompe funèbre la pompe de la nature, et pour musique, sur les croupes des Alpes, ces airs bucoliques qui rappellent au Suisse exilé, son père, sa mère, ses sœurs, et les bêlemens des troupeaux de sa montagne.

L'Italie présente aux voyageurs ses catacombes ou l'humble monument d'un

(*) *Voyez* la note E à la fin du volume.

martyr dans les jardins de Mécène et de Lucullus. L'Angleterre a ses morts vêtus de laine, et ses tombeaux semés de réséda. Dans ces cimetières d'Albion, nos yeux attendris ont quelquefois rencontré un nom français, au milieu des épitaphes étrangères: revenons aux tombeaux de la patrie.

CHAPITRE VIII.

Tombeaux dans les Eglises.

RAPPELEZ-VOUS un moment les vieux monastères, ou les cathédrales gothiques telles qu'elles existaient autrefois ; parcourez ces ailes du chœur, ces chapelles, ces nefs, ces cloîtres pavés par la mort, ces sanctuaires remplis de sépulcres. Dans ce labyrinthe de tombeaux, quels sont ceux qui vous frappent davantage ? Sont-ce ces monumens modernes, chargés de figures allégoriques, qui écrasent de leurs marbres glacés des cendres moins glacées qu'elles ? Vains simulacres qui semblent partager la double léthargie du cercueil où ils sont assis, et des cœurs mondains qui les ont fait élever ! à peine y jetez-vous un coup d'œil ; mais vous vous arrêtez devant ce tombeau poudreux,

sur lequel est couchée la figure gothique de quelque évêque, revêtu de ses habits pontificaux, les mains jointes, les yeux fermés; vous vous arrêtez devant ce monument, où un abbé soulevé sur le coude, et la tête appuyée sur la main, semble rêver à la mort: le sommeil du prélat et l'attitude du prêtre ont quelque chose de mystérieux; le premier paraît profondément occupé de ce qu'il voit dans ses rêves de la tombe; le second, comme un homme en voyage, n'a pas même voulu se coucher entièrement, tant le moment où il se doit relever est proche!

Et quelle est cette grande dame qui repose ici près de son époux? L'un et l'autre sont habillés dans toute la pompe gauloise; un coussin supporte leurs têtes, et leurs têtes semblent si appesanties par les pavots de la mort, qu'elles ont fait fléchir cet oreiller de pierre; heureux si ces deux époux n'ont point eu de confidences pénibles à se faire sur le lit de

leur hymen funèbre ! Au fond de cette chapelle retirée, voici quatre écuyers de marbre, bardés de fer, armés de toutes pièces, les mains jointes et à genoux aux quatre coins de l'entablement d'un tombeau. Est-ce toi, Bayard, qui rendais la rançon aux vierges, pour les marier à leurs amans ? Est-ce toi, Beaumanoir, qui buvais ton sang dans le combat des Trente ? Est-ce quelqu'autre chevalier qui sommeille ici ? Ces écuyers semblent prier avec ferveur ; car ces vaillans hommes, antique honneur du nom français, tout guerriers qu'ils étaient, n'en craignaient pas moins Dieu, du fond du cœur ; c'était en criant *Montjoye et Saint Denys*, qu'ils arrachaient la France aux Anglais, et faisaient des miracles de vaillance pour l'église, leur dame, et leur roi. N'y a-t-il donc rien de merveilleux dans ces temps des Roland, des Godefroi, des sires de Coucy et de Joinville, dans ces temps des Maures, des Sarrasins,

des royaumes de Jérusalem et de Chypre, dans ces temps où l'Orient et l'Asie échangeaient d'armes et de mœurs avec l'Europe et l'Occident, dans ces temps où Thibaud chantait, où les troubadours se mêlaient aux armes, les danses à la religion, et les tournois aux siéges et aux batailles ? (1)

---

(1) On a sans doute de grandes obligations à l'artiste qui a rassemblé les débris de nos anciens sépulcres ; mais quant aux effets de ces monumens, on sent trop qu'ils sont détruits. Resserrés dans un petit espace, divisés par siècles, privés de leurs harmonies avec l'antiquité des temples et du culte chrétien, ne servant plus qu'à l'histoire de l'art, et non à celle des mœurs et de la religion; n'ayant pas même gardé leur poussière, ils ne disent plus rien ni à l'imagination ni au cœur. Quand des hommes abominables eurent l'idée de violer l'asile des morts, et de disperser leurs cendres pour effacer le souvenir du passé ; la chose, tout horrible qu'elle est,

Sans doute ils étaient merveilleux ces temps, mais ils sont passés. La religion avait averti les chevaliers de cette vanité des choses humaines, lorsqu'à la suite d'une longue énumération de titres pompeux : *Haut et puissant Seigneur, messire Anne de Montmorency, connétable de France*, etc. etc., elle avait ajouté,

---

pouvait avoir aux yeux de la folie humaine, une certaine mauvaise grandeur; mais c'était prendre l'engagement de bouleverser le monde, de ne pas laisser en France pierre sur pierre, et de parvenir, au travers des ruines, à des institutions inconnues. Se plonger dans ces excès pour rester dans des routes communes, et pour ne montrer qu'ineptie et absurdité, c'est avoir les fureurs du crime, sans en avoir la puissance. Qu'est-il arrivé à ces spoliateurs des tombeaux ? qu'ils sont tombés dans les gouffres qu'ils avaient ouverts, et que leurs cadavres sont restés comme en gage à la mort, pour ceux qu'ils lui avaient dérobés.

priez pour lui, pauvres pécheurs. C'est tout le néant. (1)

Quant aux sépultures souterraines, elles étaient généralement réservées aux rois et aux religieux. Lorsqu'on voulait se nourrir de sérieuses et d'utiles pensées, il fallait descendre dans les caveaux des couvens, et contempler ces solitaires endormis, qui n'étaient pas plus calmes dans leurs demeures funèbres, qu'ils ne l'avaient été sur la terre. Que votre sommeil soit profond sous ces voûtes, hommes de paix, qui aviez partagé votre héritage mortel à vos frères, et qui, comme le héros de la Grèce, partant pour la conquête d'un autre univers, ne vous étiez réservé que l'espérance !

(1) Johnson, dans son *Traité des Epitaphes*, cite ce simple mot de la religion comme sublime.

CHAPITRE IX.

Saint-Denys.

On voyait autrefois, près de Paris, des sépultures, fameuses entre les sépultures des hommes. Les étrangers venaient en foule visiter les merveilles de Saint-Denys. Ils y puisaient une profonde vénération pour la France, et s'en retournaient en disant en dedans d'eux-mêmes, comme S. Grégoire : *Ce royaume est réellement le plus grand parmi les nations.* Mais il s'est élevé un vent de la Colère, autour de l'édifice de la Mort ; les flots des peuples ont été poussés sur lui, et les hommes étonnés se demandent encore : *Comment le temple d'*AMMON *a disparu sous les sables des déserts?*

L'abbaye gothique où se rassemblaient ces grands vassaux de la mort, ne manquait point de gloire ; les richesses de

la France étaient à ses portes ; la Seine passait à l'extrémité de sa plaine ; cent endroits célèbres remplissaient, à quelque distance, tous les sites de beaux noms, tous les champs de beaux souvenirs ; la ville d'Henri IV et de Louis-le-Grand était assise dans le voisinage ; et la sépulture royale de Saint-Denys se trouvait au centre de notre puissance et de notre luxe, comme un trésor où l'on déposait les débris du temps, et la surabondance des grandeurs de l'empire français.

C'est là que venaient tour-à-tour s'engloutir les rois de la France. Un d'entr'eux, et toujours le dernier descendu dans ces abymes, restait sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils ; l'un s'est précipité au fond de la voûte, en laissant son ancêtre sur le seuil ; l'autre, ainsi qu'Œdipe, a disparu dans une tempête. Chose digne de

méditation ! le premier monarque, que les envoyés de la justice divine rencontrèrent, fut ce Louis si fameux par l'obéissance que les nations lui portaient. Il était encore tout entier dans son cercueil. En vain, pour défendre son trône, il parut se lever avec la majesté de son siècle, et une arrière-garde de huit siècles de rois ; en vain, son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts, lorsque précipité dans une fosse commune, il tomba sur le sein de Marie de Médicis ; tout fût détruit. Dieu, dans l'effusion de sa colère, avait juré par lui-même de châtier la France : ne cherchons point sur la terre les causes de pareils événemens ; elles sont plus haut.

Dès le temps de Bossuet, dans le souterrain *de ces princes anéantis*, on pouvait à peine déposer madame Henriette : « *tant les rangs y sont pressés*, s'écrie le plus éloquent des orateurs ; *tant la mort est prompte à remplir ces*

places ! » En présence des âges, dont les flots écoulés semblent gronder encore dans ces profondeurs, les esprits sont abattus par le poids des pensées qui les oppressent. L'ame entière frémit en contemplant tant de néant et tant de grandeur. Lorsqu'on cherche une expression assez magnifique, pour peindre ce qu'il y a de plus élevé, l'autre moitié de l'objet sollicite le terme le plus bas, pour exprimer ce qu'il y a de plus vil. Ici les ombres des vieilles voûtes s'abaissent, pour se confondre avec les ombres des vieux tombeaux ; là des grilles de fer entourent inutilement ces bières, et ne peuvent défendre la mort des empressemens des hommes. Ecoutez le sourd travail du ver du sépulcre, qui semble filer, dans ces cercueils, les indestructibles réseaux de la mort ! Tout annonce qu'on est descendu à l'empire des ruines, et à je ne sais quelle odeur de vétusté répandue sous ces arches funèbres, on croirait

pour ainsi dire, respirer la poussière des temps passés.

Lecteurs chrétiens, pardonnez aux larmes qui coulent de nos yeux, en errant au milieu de cette famille de Saint Louis et de Clovis. Si tout-à-coup, jetant à l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces monarques allaient se dresser dans leurs sépulcres, et fixer sur nous leurs regards, à la lueur de cette lampe!.... Oui, nous les voyons tous se lever à demi, ces spectres des rois, nous distinguons leur race, nous les reconnaissons, nous osons interroger ces majestés du tombeau. Et bien, peuple royal de fantômes, dites-le nous : voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une couronne? le trône vous tente-t-il encore?... Mais d'où vient ce profond silence? d'où vient que vous êtes tous muets sous ces voûtes? Vous secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage de poussière, vos yeux se referment, et

vous vous recouchez lentement dans vos cercueils !

Ah ! si nous avions interrogé ces morts champêtres, dont naguère nous visitions les cendres, ils auraient percé le gazon de leurs tombeaux, et sortant du sein de la terre comme des vapeurs brillantes, ils nous auraient répondu : « Si Dieu l'ordonne ainsi, pourquoi refuserions-nous de revivre ? Pourquoi ne passerions-nous pas encore des jours résignés dans nos chaumières ? Notre hoyau n'était pas si pesant que vous le pensez, nos sueurs mêmes avaient leurs charmes, lorsqu'elles étaient essuyeés par une tendre épouse, ou bénies par la religion. »

Mais où nous entraîne la description de ces tombeaux déjà effacés de la terre ? Elles ne sont plus ces sépultures ! Les petits enfans se sont joués avec les os des puissans monarques : Saint-Denys est désert ; l'oiseau l'a pris pour passage,

l'herbe croît sur ses autels brisés, et au lieu du cantique de la mort, qui retentissait sous ses dômes, on n'entend plus que les gouttes de pluie qui tombent par son toit découvert, la chute de quelque pierre qui se détache de ses murs en ruines, ou le son de son horloge, qui va roulant dans les tombeaux vides et les souterrains dévastés. (*)

(*) *Voyez* la note F à la fin du volume.

QUATRIÈME PARTIE.

CULTE.

LIVRE TROISIÈME.

VUE GÉNÉRALE DU CLERGÉ.

CHAPITRE PREMIER.

De Jesus-Christ et de sa Vie.

VERS le temps de l'apparition du Rédempteur sur la terre, les nations étaient dans l'attente de quelque personnage fameux. « Une ancienne et constante opinion, dit Suétone, était répandue dans l'Orient, qu'un homme s'élèverait de la Judée et obtiendrait l'empire

universel (1). » Tacite raconte le même fait, presque dans les mêmes mots. Selon cet historien, « la plupart des Juifs étaient convaincus, d'après un oracle conservé dans les anciens livres de leurs prêtres, que dans ce temps-là (le temps de Vespasien) l'Orient prévaudrait, et que quelqu'un, sorti de Judée, régnerait sur le monde. » (2)

Josephe, parlant de la ruine de Jérusalem, rapporte que les Juifs furent principalement poussés à la révolte contre les Romains, par une obscure (3) prophétie, qui leur annonçait que vers cette époque,

(1) *Percrebuerat Oriente toto, vetus et constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judæâ profecti rerum potirentur.* Suet. in Vespas.

(2) *Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore, ut valesceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur.* Tacit. Hist. lib. V.

(3) *Αμφιϐολος, applicable à plusieurs personnes ;* et voilà pourquoi les historiens Latins l'attribuèrent à Vespasien.

un homme s'élèverait parmi eux, et *soumettrait l'univers.* (1)

Le Nouveau-Testament offre aussi des traces de cette espérance répandue dans Israël : la foule qui court au désert demande à S. Jean-Baptiste, s'il est le *grand Messie*, le *Christ de Dieu*, depuis long-temps attendu ; les disciples d'Emaüs sont saisis de tristesse, lorsqu'ils reconnaissent que Jean *n'est pas l'homme qui doit racheter Israël.* Les soixante - dix semaines de Daniel, ou les quatre cent quatre-vingt-dix ans, depuis la reconstruction du temple, étaient accomplis. Enfin Origène, après avoir rapporté ces traditions des Juifs, ajoute « qu'un grand nombre d'entr'eux avouèrent J. C. pour le libérateur promis par les prophètes. » (2)

---

(1) Joseph. *de Bell. Judaïc.* pag. 1283.

(2) Καὶ πεπιστευκεναι αὐτον ειναι τον προφητε νομενον.

Orig. *cont. Cels.* p. 125.

Cependant le ciel prépare les voies du Fils de l'Homme. Les nations long-temps désunies de mœurs, de gouvernement, de langage, entretenaient des inimitiés héréditaires ; tout-à-coup le bruit des armes cesse, et les peuples réconciliés ou vaincus, viennent se perdre dans le peuple Romain.

D'un côté, la religion et les mœurs sont parvenues à ce degré de corruption qui produit de force un changement dans les affaires humaines ; de l'autre, les dogmes de l'unité d'un Dieu et de l'immortalité de l'ame, commencent à se répandre (*) : ainsi les chemins s'ouvrent à la doctrine évangélique, qu'une langue universelle va servir à propager.

Cet empire Romain se compose de nations, les unes sauvages, les autres

(*) *Voyez* la note G à la fin du volume.

policées,

policées, la plupart infiniment malheureuses : la simplicité du Christ, pour les premières, ses vertus morales, pour les secondes ; pour toutes, sa miséricorde et sa charité sont des moyens de salut que le ciel ménage. Et ces moyens sont si efficaces, que, deux siècles après le Messie, Tertullien disait aux juges de Rome : « Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout, vos cités, vos îles, vos forteresses, vos colonies, vos tribus, vos décuries, vos conseils, le palais, le sénat, le forum; nous ne vous laissons que vos temples. » *Sola relinquimus templa.* (1)

A la grandeur des préparations naturelles, s'unit l'éclat des prodiges : les vrais oracles, depuis long-temps muets dans Jérusalem, recouvrent la voix, et les fausses sibylles se taisent. Une nouvelle étoile se montre dans l'Orient; Gabriel

(1) Tertul. Apologèt. cap. 37.

descend vers Marie, et un chœur d'esprits bienheureux, chante au haut du ciel, pendant la nuit : *Gloire à Dieu, paix aux hommes !* Tout-à-coup le bruit se répand que le Sauveur a vu le jour dans la Judée : il n'est point né dans la pourpre, mais dans l'asile de l'indigence ; il n'a point été annoncé aux grands et aux superbes, mais les anges l'ont révélé aux petits et aux simples ; il n'a point réuni autour de son berceau les heureux du monde, mais les infortunés, et par ce premier acte de sa vie, il s'est déclaré de préférence le Dieu des misérables.

Arrêtons-nous ici, pour faire une réflexion. Nous voyons depuis le commencement des siècles, les rois, les héros, les hommes éclatans devenir les dieux des nations. Mais voici que le fils d'un charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleurs et de misère ; il est flétri publiquement par un supplice ; il choisit ses disciples dans les rangs les

moins élevés de la société ; il ne prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir ; il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain ; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde, fait ses délices : la puissance, la fortune et le bonheur sont au contraire menacés par lui. Il renverse les notions communes de la morale ; il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique : il élève ainsi sa divinité, triomphe de la religion des Césars, s'assied sur leur trône, et parvient à subjuguer la terre : non, quand la voix du monde entier s'éléverait contre J. C., quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base, soit une religion humaine. Celui qui a pu faire

adorer une *croix*, celui qui a offert pour objet de culte aux hommes, *l'humanité souffrante*, *la vertu persécutée*, celui-là, nous le jurons, ne saurait être qu'un Dieu.

Jesus-Christ apparait au milieu des hommes, plein de grâce et de vérité; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent. Il vient pour être le plus malheureux des mortels, et tous ses prodiges sont pour les misérables. *Ses miracles*, dit Bossuet, *tiennent plus de la bonté que de la puissance.* Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes, qu'il donne ses leçons. En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui supporte les faibles plantes, et nourrit les petits oiseaux; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres; on lui apporte un enfant,

et il recommande l'innocence; se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de *pasteur des ames*, et se représente, rapportant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnans de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait naître ses béatitudes : *Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif*, etc. Ceux qui observent ses préceptes, et ceux qui les méprisent, sont comparés à deux hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur un roc, l'autre sur un sable mouvant : selon quelques interprètes, il montrait, en parlant ainsi, un hameau florissant sur une colline, et au bas de cette colline, des cabanes détruites par une inondation (1). Quand

(1) Fortin. *on the truth of the christ. relig.* pag. 218.

il demande de l'eau à la femme de Samarie, il lui peint sa doctrine sous la belle image d'une source d'eau vive.

Les plus violens ennemis de Jesus-Christ n'ont jamais osé attaquer sa personne. Celse, Julien, Volusien (1) avouent ses miracles, et Porphyre raconte que les oracles mêmes des païens l'appelaient un homme illustre par sa piété (2). Tibère avait voulu le mettre au rang des Dieux (3); selon Lampridius, Adrien lui avait élevé des temples, et Alexandre - Sévère le révérait avec les images des ames saintes, entre Orphée et Abraham (4). Pline a rendu un illustre témoignage à l'innocence de ces premiers chrétiens, qui

(1) Orig. *cont. Cels.* I, 11, Jul. Ap. Cyril. libr. VI, Aug. ep. 3, 4, tom. II.

(2) Euseb. dem. III, ev. 3.

(3) Tert. Apologet.

(4) Lamp. in Alex. Sev. cap. 4 et 31.

suivaient de près les exemples du Rédempteur. Il n'y a point de philosophes de l'antiquité à qui l'on n'ait reproché quelques vices : les patriarches mêmes ont eu des faiblesses ; le Christ seul est sans tache ; c'est la plus brillante copie de cette beauté souveraine qui réside sur le trône des cieux. Pur et sacré comme le tabernacle du Seigneur, ne respirant que l'amour de Dieu et des hommes, infiniment supérieur à la vaine gloire du monde, il poursuivait, à travers les douleurs, la grande affaire de notre salut, forçant les hommes, par l'ascendant de ses vertus, à embrasser sa doctrine, et à imiter une vie qu'ils étaient contraints d'admirer. (*)

Son caractère était aimable, ouvert et tendre ; sa charité sans bornes. L'Apôtre nous en donne une idée en deux mots : *Il allait faisant le bien*. Sa résignation

---

(*) *Voyez* la note H à la fin du volume.

à la volonté de Dieu éclate dans tous les momens de sa vie ; il aimait, il connaissait l'amitié : l'homme qu'il tira du tombeau, Lazare, était son ami ; ce fut pour le plus grand sentiment de la vie, qu'il fit son plus grand miracle. L'amour de la patrie trouva chez lui un modèle : « *Jérusalem*, *Jérusalem*, s'écriait-il, en pensant au jugement qui menaçait cette cité coupable, *j'ai voulu rassembler tes enfans comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ; mais tu ne l'as pas voulu !* » Du haut d'une colline, jetant les yeux sur cette ville condamnée pour ses crimes, à une horrible destruction, il ne put retenir ses larmes : *Il vit la cité*, dit l'Apôtre, *et il pleura !* Sa tolérance ne fut pas moins remarquable, quand ses disciples le prièrent de faire descendre le feu sur un village de Samaritains, qui lui avait refusé l'hospitalité : il répondit avec indignation : « *Vous ne savez pas ce que vous demandez !*

Si le Fils de l'homme était sorti du ciel avec toute sa force, il eût eu sans doute peu de peine à pratiquer tant de vertus, à supporter tant de maux; mais c'est ici la gloire du mystère : le Christ ressentait des douleurs ; son cœur se brisait comme celui d'un homme ; il ne donna jamais aucun signe de colère que contre la dureté de l'ame et l'insensibilité. Il répétait éternellement : *Aimez-vous les uns les autres. Mon père*, s'écriait-il sous le fer des bourreaux : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Prêt à quitter ses disciples bien-aimés, il fondit tout-à-coup en larmes ; il ressentit les terreurs du tombeau, et les angoisses de la croix : une sueur de sang coula le long de ses joues divines ; il se plaignit que son père l'avait abandonné. Lorsque l'ange lui présenta le calice, il dit : *O mon Père ! fais que ce calice passe loin de moi ; cependant, si je dois le boire, que ta volonté soit faite.* Ce fut alors que ce

mot, où respire la sublimité de la douleur, échappa à sa bouche : *Mon ame est triste jusqu'à la mort.* Ah ! si la morale la plus pure et le cœur le plus tendre, si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes, sont les attributs de la divinité, qui peut nier celle de Jesus-Christ ? Modèle de toutes vertus, l'amitié le voit endormi dans le sein de S. Jean, ou léguant sa mère à ce disciple, la charité l'admire dans le jugement de la femme adultère ; partout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortuné ; dans son amour pour les enfans, son innocence et sa candeur se décèlent, la force de son ame brille au milieu des tourmens de la croix, et son dernier soupir est un soupir de miséricorde.

CHAPITRE II.

Clergé séculier.

Hiérarchie.

Le Christ ayant laissé ses enseignemens à ses disciples, monta sur le Tabor, et disparut. Dès ce moment, l'Eglise subsiste dans les apôtres; elle s'établit à-la-fois chez les Juifs et chez les Gentils. S. Pierre, dans une seule prédication, convertit 5000 hommes à Jérusalem, et S. Paul reçoit sa mission pour les nations infidèles. Bientôt le prince des apôtres jette dans la capitale de l'empire Romain, les fondemens de la puissance ecclésiastique (*). Les premiers Césars régnaient encore, et déjà circulait au pied de leur

(*) *Voyez* la note I à la fin du volume.

trône, dans la foule, le prêtre inconnu qui devait les remplacer au capitole. La hiérarchie commence ; Lin succède à Pierre, Clément à Lin : cette chaîne de Pontifes, héritiers de l'autorité apostolique, ne s'interrompt plus pendant dix-huit siècles, et nous unit à Jesus-Christ. (*)

Avec la dignité épiscopale, on voit s'établir, dès le principe, les deux autres grandes divisions de la hiérarchie, le *sacerdoce* et le *diaconat*. Saint Ignace exhorte les Magnésiens *à agir en unité avec leur évêque qui tient la place de Jesus-Christ, leurs prêtres qui représentent les apôtres, et leurs diacres qui sont chargés du soin des autels* (1). Pie, Clément d'Alexandrie, Origène et Tertullien confirment ces degrés. (2)

(*) *Voyez* la note K à la fin du volume.

(1) Ignat. Ep. ad. Magnes. n. 6.

(2) Pius, ep. II. Clem. Alex. Strom. lib.

Quoiqu'il

Quoiqu'il ne soit fait mention, pour la première fois, des métropolitains ou des archevêques, qu'au Concile de Nicée; néanmoins ce concile parle de cette dignité, comme d'un degré hiérarchique établi depuis long-temps (1). Saint Athanase (2) et S. Augustin (3) citent des métropolitains existans avant la date de cette assemblée. Dès le second siècle, Lyon est qualifié dans les actes civils de ville métropolitaine, et Saint Irenée qui en était évêque, gouvernait toute l'*Eglise* (παροχιον) gallicane. (4)

VI, p. 667. Orig. Hom. II, *in num.* Hom. *in cantic.* Tertul. de monogam. c. 11. *De Fuga*, 41. *De Baptismo*, c. 17.

(1) Conc. Nicen. can. 6.

(2) Athan. *de Sentent. Dionys.* tom. 1, pag. 552.

(3) Aug. *brevis. Collat. tert. die.* cap. 16.

(4) Euseb. H. E. libr. V, cap. 23. De Παροχιον, nous avons fait *Paroisse.*

Quelques auteurs ont pensé que les archevêques même sont d'institution apostolique (1); en effet, Eusèbe et S. Chrysostome disent que Tite, évêque, avait la surintendance des évêques de Crète. (2)

Les opinions varient sur l'origine du patriarchat : Baronius, de Marca et Richerius la font remonter aux apôtres; mais il paraît néanmoins qu'il ne fut établi dans l'Eglise que vers l'an 385, quatre ans après le concile général de Constantinople.

Le nom de cardinal se donnait d'abord indistinctement aux premiers titulaires

(1) Usher. *de Orig. Episc. et Metrop. Bevereg. cod. can. vind.* libr. II, c. 6, n. 12. Hamm. *Pref. to Titus i Dissert.* 4. cont. Blondel, cap. 5.

(2) Euseb. H. E. libr. III, c. 4. Chrys. Hom. I. *in Tit.*

des églises (1). Comme ces chefs du clergé étaient ordinairement des hommes distingués par leur science et leurs vertus, les papes les consultaient dans les affaires délicates ; ils devinrent peu à peu le conseil permanent du saint siége, et le droit d'élire le souverain pontife passa dans leur sein, quand la communion des fidèles devint trop nombreuse pour être assemblée.

Les mêmes causes qui avaient donné naissance aux cardinaux près des papes, produisirent les chanoines près des évêques; c'était un certain nombre de prêtres qui composaient la cour épiscopale. Les affaires du diocèse augmentant, les membres du Synode furent obligés de se partager le travail. Les uns furent appelés vicaires, les autres grands-

(1) Héricourt, *Lois ecclésiast. de Franc.* pag. 205.

vicaires, etc. selon l'étendue de leur charge. Le conseil entier prit le nom de *chapitre*, et les conseillers celui de *chanoines*, qui ne veut dire qu'administrateur canonique.

De simples prètres, et même des laïques, nommés par les évêques à la direction d'une communauté religieuse, furent la source de l'ordre des abbés. Nous verrons combien les abbayes furent utiles aux lettres, à l'agriculture, et en général à la civilisation de l'Europe.

Les paroisses se formèrent à l'époque où les ordres principaux du clergé se subdivisèrent. Les évêchés étant devenus trop vastes, pour que les prêtres de la métropole pussent porter les secours spirituels et temporels aux extrémités du diocèse, on éleva des églises dans les campagnes. Les ministres attachés à ces temples champêtres ont pris longtemps après le nom de curé, peut-être du latin *cura*, qui signifie *soins*, *fatigue*.

Le nom du moins n'est pas orgueilleux, et on aurait dû le leur pardonner, puisqu'ils en remplissaient si bien les conditions. (1)

Outre ces églises paroissiales, on bâtit encore des chapelles sur le tombeau des martyrs et des solitaires. Ces temples particuliers s'appelaient *martyrium* ou *memoria* ; et, par une idée encore plus douce et plus philosophique, on les nommait aussi *cimetières*, d'un mot grec qui signifie *sommeil*. (2)

Enfin, les bénéfices séculiers durent leur origine aux *agapes*, ou repas des premiers chrétiens. Chaque fidèle apportait quelques aumônes pour l'entretien de l'évêque, du prêtre et du diacre, et

---

(1) S. Athanase, dans sa seconde apologie, dit que de son temps il y avait déjà dix églises paroissiales établies dans le Maréotis, qui relevait du diocèse d'Alexandrie.

(2) Fleury, *Hist. eccl.*

pour le soulagement des malades et des étrangers (1). Des hommes riches, des princes, des villes entières, donnèrent dans la suite des terres à l'Eglise, pour remplacer ces aumônes incertaines. Ces biens partagés en divers lots, par le conseil des supérieurs ecclésiastiques, prirent le nom de prébende, de canonicat, de commende, de bénéfices-cures, de bénéfices-manuels, simples, claustraux, selon les degrés hiérarchiques de l'administrateur aux soins duquel ils furent confiés. (2)

Quant aux fidèles en général, le corps des chrétiens primitifs se distinguait en Πιςοὶ, *croyans* ou *fidèles*, et Κατηχȣμενοι, *catéchumènes* (3). Le privilége des

(1) S. Just. Apol.

(2) Héric. *Lois eccl.* p. 204-13.

(3) Euseb. *Demonst. Evang.* libr. VII, cap. 2.

croyans était d'être reçus à la sainte table, d'assister aux prières de l'Eglise, et de prononcer l'oraison dominicale (1), que S. Augustin appelle par cette raison *oratio fidelium*, et saint Chrysostome Ευχη πιςον. Les catéchumènes ne pouvaient assister à toutes les cérémonies, et l'on ne traitait des mystères devant eux qu'en paraboles obscures. (2)

Le nom de laïque fut inventé pour distinguer l'homme qui n'était pas engagé dans les ordres du corps général du clergé. Le titre de *clerc* se forma en même temps ; *laïci* et Κληρκος se lisent à chaque page des anciens auteurs. On se servait de la dénomination d'*ecclésiastique*, tantôt en parlant des chrétiens en

---

(1) Constit. Apost. libr. VIII, cap. 8 et 12.

(2) Théodor. Epit. div. dogm. cap. 24. Aug. *Serm. ad Neophytos, in append.* tom. X, pag. 845.

opposition aux Gentils (1), tantôt en désignant le clergé, par rapport au reste des fidèles. Enfin le titre de *catholique*, ou d'universelle, fut attribué à l'Eglise dès sa naissance. Eusèbe, Clément d'Alexandrie et S. Ignace en portent témoignage (2). Poleimon, le juge, ayant demandé à Pionos, martyr, de quelle Eglise il était, le confesseur répondit : *De l'Eglise catholique ; car J. C. n'en connaît point d'autre.* (3)

N'oublions pas, dans le développement de cette hiérarchie, que S. Jérôme compare à celle des anges, n'oublions pas les voies par où la chrétienté signalait sa sagesse et sa force, nous voulons

(1) Euseb. libr. IV, cap. 7 ; libr. V, cap. 27. Cyril. catech. 15, n. 4.

(2) Euseb. lib. IV, cap. 15. Clem. Alex. Strom. libr. VII. Ignat. cap. ad Smyrn. n. 8.

(3) Act. Pion. ap. Bar. an. 254, n. 9.

dire les conciles et les persécutions. « Rappelez en votre mémoire, dit la Bruyère, rappelez ce grand et premier concile, où les pères qui le composaient, étaient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étaient restées des fureurs de la persécution ; ils semblaient tenir de de leurs plaies le droit de s'asseoir dans cette assemblée générale de toute l'église. »

Déplorable esprit de parti ! Voltaire, qui montre souvent l'horreur du sang et l'amour de l'humanité, cherche à persuader qu'il y eut peu de martyrs dans l'Eglise primitive (1) (*); et comme s'il n'eût jamais lu les historiens Romains, il va presque jusqu'à nier cette première persécution, dont Tacite nous a fait une

(1) Dans son *Essai sur les Mœurs.*

(*) *Voyez* la note L à la fin du volume.

si affreuse peinture. L'auteur de Zaïre, qui connaissait la puissance du malheur, a craint qu'on ne se laissât toucher par le tableau des souffrances des chrétiens; il a voulu leur arracher cette couronne de martyre qui les rendait intéressans aux cœurs sensibles, et leur ravir jusqu'au charme de leurs pleurs.

Ainsi, nous avons tracé le tableau de la hiérarchie apostolique : joignez-y le clergé régulier, dont nous allons bientôt nous entretenir, et vous aurez l'Eglise entière de Jesus-Christ. Nous osons l'avancer, aucune autre religion sur la terre n'a offert un pareil système de bienfaits, de prudence et de prévoyance, de force et de douceur, de lois morales et de lois religieuses. Rien n'est plus sagement ordonné que ces cercles qui partant du dernier chantre de village, s'élèvent jusqu'au trône pontifical qu'ils supportent, et qui les couronne. L'Eglise ainsi, par ses différens degrés, touchait à nos

divers besoins : art, lettres, sciences, législation, politique, institutions littéraires, civiles et religieuses, fondations pour l'humanité, tous ces magnifiques bienfaits nous arrivaient par les rangs supérieurs de la hiérarchie, tandis que les détails de la charité et de la morale étaient répandus par les degrés inférieurs, chez les dernières classes du peuple. Si jadis l'Eglise fut pauvre, depuis le dernier échelon jusqu'au premier, c'est que la chrétienté était indigente comme elle. Mais on ne saurait exiger que le clergé fût demeuré pauvre, quand l'opulence croissait autour de lui. Il aurait alors perdu toute considération, et certaines classes de la société avec lesquelles il n'aurait pu vivre, se fussent soustraites à son autorité morale. Le chef de l'Eglise était prince, pour pouvoir parler aux princes, les évêques, marchant de pair avec les grands, osaient les instruire de leurs devoirs, les prêtres séculiers et réguliers,

au-dessus des nécessités de la vie, se mêlaient aux riches dont ils épuraient les mœurs, et le simple curé se rapprochait des pauvres qu'il était destiné à soulager par ses bienfaits, et à consoler par son exemple.

Ce n'est pas que le plus indigent des prêtres ne pût aussi instruire les grands du monde, et les rappeler à la vertu; mais il ne pouvait ni les suivre dans les habitudes de leur vie, comme le haut clergé, ni leur tenir un langage qu'ils eussent parfaitement entendu. La considération même dont il jouissait, venait en partie des ordres supérieurs de l'Eglise. Il convient d'ailleurs à de grands peuples d'avoir un culte honorable, et des autels où l'infortuné puisse trouver des secours.

Au reste, il n'y a rien d'aussi beau dans l'histoire des institutions civiles et religieuses, que ce qui concerne l'autorité, les devoirs et l'investiture du prélat, parmi

les

les chrétiens. On y voit la parfaite image du pasteur des peuples et du ministre des autels. Aucune classe d'hommes n'a plus honoré l'humanité que celle des évêques, et l'on ne pourrait trouver ailleurs plus de vertus, de grandeur et de génie.

Le chef apostolique devait être sans défaut de corps, et pareil au prêtre sans tache, que Platon dépeint dans ses *Lois*. Choisi dans l'assemblée du peuple, il était peut-être le seul magistrat légal qui existât dans les temps barbares. Comme cette place entraînait une responsabilité immense, tant dans cette vie que dans l'autre, elle était loin d'être briguée. Les Basile et les Ambroise fuyaient au désert, dans la crainte d'être élevés à une dignité dont les devoirs effrayaient même leurs vertus.

Non-seulement l'évêque était obligé de remplir ses fonctions religieuses, comme d'enseigner la morale, d'administrer les sacremens, d'ordonner les

prêtres ; mais encore le poids des lois civiles et des débats politiques retombait sur lui. C'était un prince à apaiser, une guerre à détourner, une ville à défendre. L'évêque de Paris au neuvième siècle, en sauvant par son courage la capitale de la France, empêcha peut-être la France entière de passer sous le joug des Normands.

« On était si convaincu, dit Héricourt, que l'obligation de recevoir les étrangers était un devoir dans l'épiscopat, que S. Grégoire voulut, avant de consacrer Florentinus, évêque d'Ancône, qu'on exprimât, si c'était par impuissance ou par avarice qu'il n'avait point exercé jusqu'alors l'hospitalité envers les étrangers. » (1)

On voulait que l'évêque haït le péché, et non le pécheur (2) ; qu'il supportât

---

(1) *Lois eccl. de Fr.* pag. 751.

(2) *Id ib.* can. *Odio.*

le faible, qu'il eût un cœur de père pour les pauvres (1). Il devait néanmoins garder quelque mesure dans ses dons, et ne point entretenir de profession dangereuse ou inutile, comme les baladins et les chasseurs (2) : véritable loi politique, qui frappait d'un côté le vice dominant des Romains, et de l'autre la passion des Barbares.

Si l'évêque avait des parens dans le besoin, il lui était permis de les préférer à des étrangers, mais non pas de les enrichir : « Car, dit le canon, c'est leur état d'indigence, et non les liens du sang qu'il doit regarder en pareil cas. » (3)

Faut-il s'étonner qu'avec tant de vertus, les évêques obtinssent la vénération des

(1) *Id. loc. cit.*

(2) *Id.* ib. can. *Don. qui venatoribus.*

(3) *Id. ib.* p. 742, can. *Est probanda.*

peuples ? On courbait la tête sous leur bénédiction, on chantait *Hosannah* devant eux ; on les appelait *très-saints*, *très-chers à Dieu*, et ces titres étaient d'autant plus magnifiques, qu'ils étaient justement acquis.

Quand les nations se civilisèrent, les évêques, plus circonscrits dans leurs devoirs religieux, jouirent du bien qu'ils avaient fait aux hommes, et cherchèrent à leur en faire encore, en s'appliquant plus particulièrement au maintien de la morale, aux œuvres de charité et au progrès des lettres. Leurs palais devinrent le centre de la politesse et des arts. Appelés par leurs souverains au ministère public, et revêtus des premières dignités de l'Eglise, ils y déployèrent des talens qui firent l'admiration de l'Europe. Jusques dans ces derniers temps, les évêques de France ont été des exemples de modération et de lumière. On pourrait sans doute citer quelques exceptions ;

mais tant que les hommes seront sensibles à la vertu, on se souviendra que plus de soixante évêques catholiques ont erré fugitifs chez des peuples protestans, et qu'en dépit des préjugés religieux, et des préventions qui s'attachent à l'infortune, ils se sont attiré le respect et la vénération de ces peuples; on se souviendra que le disciple de Luther et de Calvin est venu entendre le prélat romain exilé, prêcher dans quelque retraite obscure, l'amour de l'humanité et le pardon des offenses: on se souviendra enfin, que tant de nouveaux Cyprien, persécutés pour leur religion, que tant de courageux Chrysostome se sont dépouillés du titre qui faisait leurs combats et leur gloire, sur un simple mot du chef de l'Eglise, heureux de sacrifier, avec leur prospérité première, l'éclat de douze ans de malheur, à la paix de leur troupeau.

Quant au clergé inférieur, c'était à lui qu'on était redevable de ce reste de

bonnes mœurs, que l'on trouvait encore dans les villes et dans les campagnes. Le paysan sans religion est une bête féroce; il n'a aucun frein d'éducation ni de respect humain; une vie pénible a aigri son caractère, la propriété lui a enlevé l'innocence du Sauvage; il est timide, grossier, défiant, avare, ingrat sur-tout. Mais, par un miracle frappant, cet homme naturellement pervers, devient excellent dans les mains de la religion. Autant il était lâche, autant il est brave; son penchant à trahir se change en une fidélité à toute épreuve, son ingratitude en un dévouement sans borne, sa défiance en une confiance absolue. Comparez ces paysans impies, profanant les églises, dévastant les propriétés, brûlant à petit feu les femmes, les enfans et les prêtres, comparez-les aux Vendéens, défendant le culte de leurs pères, et seuls libres, quand la France était abattue sous le joug de la terreur; comparez-les, et

voyez la différence que la religion peut mettre entre les hommes.

On a pu reprocher aux curés, des préjugés d'état ou d'ignorance ; mais, après tout, la simplicité du cœur, la sainteté de la vie, la pauvreté évangélique, la charité de Jesus-Christ, en faisaient un des ordres les plus respectables de la nation. On en a vu plusieurs qui semblaient moins des hommes, que des esprits bienfaisans descendus sur la terre pour soulager les misérables. Souvent ils se refusèrent le pain pour nourrir les nécessiteux, et se dépouillèrent de leurs habits pour couvrir l'indigent. Qui oserait reprocher à de tels hommes quelque sévérité d'opinion ? Qui de nous, superbes philantropes, voudrait durant les rigueurs de l'hiver, être réveillé, au milieu de la nuit, pour aller administrer, au loin, dans les campagnes, le moribond expirant sur la paille ? Qui de nous voudrait avoir sans cesse le cœur brisé du

spectacle d'une misère qu'on ne peut secourir, se voir environné d'une famille, dont les joues hâves et les yeux creux annoncent l'ardeur de la faim et de tous les besoins? Consentirions-nous à suivre les curés de Paris, ces anges d'humanité, dans le séjour du crime et de la douleur, pour consoler le vice sous les formes les plus dégoûtantes, pour verser l'espérance dans un cœur désespéré? Qui de nous enfin voudrait se séquestrer du monde des heureux, pour vivre éternellement parmi les souffrances, et ne recevoir, en mourant, pour tant de bienfaits, que l'ingratitude du pauvre et la calomnie du riche?

CHAPITRE III.

Clergé régulier.

Origine de la Vie Monastique.

S'il est vrai, comme on pourrait le croire, qu'une chose soit poétiquement belle, en raison de l'antiquité de son origine, il faut convenir que la vie monastique a quelques droits à notre admiration. Elle remonte aux premiers âges du monde. Le prophète Elie, fuyant la corruption d'Israël, se retira le long du Jourdain, où il vécut d'herbes et de racines, avec quelques disciples. Sans avoir besoin de fouiller plus avant dans l'histoire, cette source des ordres religieux nous semble assez merveilleuse. Que n'eussent point dit les poëtes de la Grèce, s'ils avaient trouvé pour fondateurs des

colléges sacrés, un homme ravi au ciel dans un char de feu, et qui doit reparaître sur la terre, au jour de la consommation des siècles ?

De là, la vie monastique, par un héritage admirable, descend à travers les prophètes et Saint Jean-Baptiste, jusqu'à Jesus-Christ qui se dérobait souvent au monde, pour aller prier sur les montagnes. Bientôt les Thérapeutes (1) embrassant les perfections de la retraite offrirent, près du lac Mœris en Egypte, les premiers modèles des monastères chrétiens. Enfin, sous Paul, Antoine et

---

(1) Voltaire se moque d'Eusebe *qui prend*, dit-il, *les Thérapeutes pour des moines chrétiens.* Eusèbe était plus près de ces moines que Voltaire, et certainement plus versé que lui dans les antiquités chrétiennes. Montfaucon, Fleury, Héricourt, Heyliot, et une foule d'autres savans, se sont rangés à l'opinion de l'évêque de Césarée.

Pacôme, paraissent ces Saints de la Thébaïde, qui remplirent le Carmel et le Liban des chefs-d'œuvre de la pénitence. Une voix de gloire et de merveille s'éleva du fond des plus affreuses solitudes. Des musiques divines se mêlaient au bruit des cascades et des sources, les séraphins visitaient l'anachorète du rocher, ou enlevaient son ame brillante sur les nues, les lions servaient de messagers aux solitaires, et les corbeaux lui apportaient la manne céleste. Les cités jalouses virent tomber leur réputation antique : ce fut le temps de la renommée du désert.

Marchant ainsi d'enchantement en enchantement, dans l'établissement de la vie religieuse, nous trouvons une seconde sorte d'origines que nous appellerons *locales*, c'est-à-dire certaines fondations particulières d'ordres et de couvens : ces origines ne sont ni moins curieuses, ni moins agréables que les premières. Aux portes même de Jérusalem on voit un

monastère bâti sur l'emplacement de la maison de Pilate ; au mont Sinaï, le couvent de la *Transfiguration*, marque le lieu redoutable où Jéhovah dicta ses lois aux Hébreux, et plus loin s'élève un autre couvent sur la montagne où Jesus-Christ disparut de la terre.

Et que de choses admirables l'Occident ne nous montre-t-il pas à son tour dans les fondations des communautés, monumens de nos antiquités gauloises, lieux consacrés par d'intéressantes aventures, ou par des actes d'humanité ! L'histoire, les passions du cœur, la bienfaisance se disputent l'origine de nos monastères. Dans cette gorge des Pyrénées, voilà l'hôpital de Roncevaux, que Charlemagne bâtit à l'endroit même où la fleur des chevaliers, Roland, termina ses hauts faits : un asile de paix et de secours marque dignement le tombeau du preux qui défendit l'orphelin et mourut pour sa patrie. Aux plaines de Bovines, devant ce

ce petit temple du Seigneur, j'apprends à mépriser les arcs de triomphe des Marius et des Césars ; je contemple avec orgueil ce couvent qui vit un roi français proposer la couronne au plus digne. Mais aimez-vous les souvenirs d'une autre sorte ? Une femme d'Albion, surprise par un sommeil mystérieux, croit voir en songe la lune se pencher vers elle ; bientôt il lui naît une fille, chaste et triste comme le flambeau des nuits, et qui, fondant un monastère, devient l'astre charmant de la solitude.

On nous accuserait de chercher à surprendre l'oreille par de doux sons, si nous rappellions ces couvens d'*Aqua-bella*, de *Bel-Monte*, de *Vallombreuse*, ou de la *Colombe*, ainsi nommé à cause de son fondateur, Colombe céleste qui vivait dans les bois. La Trappe et le Paraclet gardaient le nom et le souvenir de Comminges et d'Héloïse. Demandez à ce paysan de l'antique Neustrie, quel est

ce monastère qu'on aperçoit au sommet de la colline? Il vous répondra : « C'est le prieuré *des Deux Amans* : un jeune gentilhomme étant devenu amoureux d'une jeune damoiselle, fille du châtelain de Malmain, ce Seigneur consentit à accorder sa fille à ce pauvre gentilhomme, s'il la pouvait porter jusqu'au haut du mont. Il accepta le marché, et chargé de sa dame, il monta tout au sommet de la colline; mais il mourut de fatigue en y arrivant; sa prétendue trépassa bientôt par grand déplaisir : les parens les enterrèrent ensemble dans ce lieu, et ils y firent le prieuré que vous voyez. »

Enfin, les cœurs tendres auront dans les origines de nos couvens de quoi se satisfaire, comme l'antiquaire et le poëte. Voyez ces retraites de la *Charité*, des *Pélerins*, du *Bien-mourir*, des *Enterreurs de morts*, des *Insensés*, des *Orphelins*; tâchez, si vous le pouvez, de trouver dans le long catalogue des misères

humaines, une seule infirmité de l'ame ou du corps, pour qui la religion n'ait pas fondé son lieu de soulagement ou son hospice !

Au reste, les persécutions des Romains contribuèrent d'abord à peupler les solitudes ; ensuite les Barbares s'étant précipités sur l'empire, et ayant brisé tous les liens de la société, il ne resta aux hommes que Dieu pour espérance, et les déserts pour réfuges. Des congrégations d'infortunés se formèrent dans les forêts et dans les lieux les plus inaccessibles. Les plaines fertiles étaient en proie à des Sauvages qui ne savaient pas les cultiver, tandis que sur les crêtes arides des monts, habitait un autre monde, qui, dans ces roches escarpées, avait sauvé, comme d'un second déluge, les restes des arts et de la civilisation. Mais de même que les fontaines découlent des lieux élevés pour fertiliser les vallées, ainsi les premiers anachorètes descendirent peu

à peu de leurs hauteurs, pour porter aux Barbares la parole de Dieu, et les douceurs de la vie.

On dira peut-être que les causes qui donnèrent naissance à la vie monastique n'existant plus parmi nous, les couvens étaient devenus des retraites inutiles. Et quand donc ces causes ont-elles cessé? N'y a-t-il plus d'orphelins, d'infirmes, de voyageurs, de pauvres, d'infortunés? Ah! lorsque les maux des siècles barbares se sont évanouis, la société, si habile à tourmenter les ames, et si ingénieuse en douleur, a bien su faire naître mille autres raisons d'adversité, qui nous jettent dans la solitude! Que de passions trompées, que de sentimens trahis, que de dégoûts amers nous entraînent chaque jour hors du monde! C'était une chose fort belle que ces maisons religieuses où l'on trouvait une retraite assurée contre les coups de la fortune, et les orages de son propre cœur. Une orpheline abandonnée de la

société, à cet âge où de cruelles séductions sourient à la beauté et à l'innocence, savait du moins qu'il y avait un asile où l'on ne se ferait pas un jeu de la tromper. Comme il était doux pour cette pauvre étrangère sans parens, d'entendre retentir le nom de sœur à ses oreilles ! Quelle nombreuse et paisible famille la religion ne venait-elle pas de lui rendre ! un père céleste lui ouvrait sa maison, et la recevait dans ses bras.

C'est une philosophie bien barbare et une politique bien cruelle, que celles-là qui veulent obliger l'infortuné à vivre au milieu du monde. Des hommes ont été assez peu délicats, pour mettre en commun leurs voluptés : mais l'adversité a un plus noble égoïsme ; elle se cache toujours pour jouir de ses plaisirs, qui sont ses larmes. S'il est des lieux pour la santé du corps, ah ! permettez à la religion d'en avoir aussi pour la santé de l'ame ; elle qui est bien plus sujette aux maladies, et dont

les infirmités sont bien plus douloureuses, bien plus longues, et bien plus difficiles à guérir.

Des gens se sont avisés de vouloir qu'on élevât des retraites *nationales* pour ceux *qui pleurent*. Certes, ces philosophes sont profonds dans la connaissance de la nature, et les choses du cœur humain leur ont été révélées ! C'est-à-dire qu'ils veulent confier le malheur à la pitié des hommes, et mettre les chagrins sous la protection de ceux qui les causent. Il faut une charité plus magnifique que la nôtre, pour soulager l'indigence d'une ame infortunée ; Dieu seul est assez riche pour lui faire l'aumône.

On a prétendu rendre un grand service aux religieux et aux religieuses en les forçant de quitter leurs retraites : qu'en est-il advenu ? Les femmes qui ont pu trouver un asile dans des monastères étrangers, s'y sont réfugiées ; d'autres se sont réunies pour former entr'elles des

monastères au milieu du monde; plusieurs enfin sont mortes de chagrin ; et ces Trappistes si *à plaindre*, au lieu de profiter des charmes de la liberté et de la vie, sont allés continuer leurs macérations dans les bruyères de l'Angleterre et dans les déserts de la Russie.

Il ne faut pas croire que nous soyons tous également nés pour manier le hoyau ou le mousquet, et qu'il n'y ait point d'homme d'une délicatesse particulière, qui soit formé pour le labeur de la pensée, comme un autre pour le travail des mains. N'en doutons point, nous avons au fond du cœur mille raisons de solitude: quelques-uns y sont entraînés par une pensée tournée à la contemplation; d'autres, par une certaine pudeur craintive, qui fait qu'ils aiment à habiter en eux-mêmes ; enfin, il est des ames trop excellentes, qui cherchent en vain dans la nature les autres ames auxquelles elles sont faites pour s'unir, et qui

semblent condamnées à une sorte de virginité morale ou de veuvage éternel.

C'était sur-tout pour ces ames solitaires que la religion avait élevé ses retraites.

CHAPITRE IV.

Des Constitutions Monastiques.

On doit sentir que ce n'est pas l'histoire particulière des ordres religieux que nous écrivons, mais seulement leur histoire morale.

Ainsi, sans parler de S. Antoine, père des cénobites, de S. Paul, premier des anachorètes, de Ste. Synclétique, fondatrice des monastères de filles; sans nous arrêter à l'ordre de S. Augustin, qui comprend les chapitres connus sous le nom de *réguliers*, à celui de saint Basile, adopté par les religieux et

religieuses d'Orient, à la règle de saint Benoît, qui réunit la plus grande partie des monastères occidentaux, à celle de S. François, pratiquée par les ordres mandians, nous confondrons tous les religieux dans un tableau général, où nous tâcherons de peindre leurs costumes, leurs usages, leurs mœurs, leur vie active ou contemplative, et les services sans nombre qu'ils ont rendus à la société.

Cependant nous ne pouvons nous empêcher de faire une observation. Il y a des personnes qui méprisent, soit par ignorance, soit par préjugés, ces constitutions sous lesquelles un grand nombre de cénobites ont vécu depuis plusieurs siècles. Ce mépris n'est rien moins que philosophique, et sur-tout dans un temps où l'on se pique de connaître et d'étudier les hommes. Tout religieux qui, au moyen d'une haire et d'un sac, est parvenu à rassembler sous

ses lois plusieurs milliers de disciples, n'est point un homme ordinaire, et les ressorts qu'il a mis en usage, l'esprit qui domine dans ses institutious, valent bien la peine d'être examinés.

Il est digne de remarque, sans doute, que de toutes ces règles monastiques, les plus rigides ont été les mieux observées: les Chartreux ont donné au monde l'unique exemple d'une congrégation qui a existé sept cents ans, sans avoir besoin de réforme. Ce qui prouve que plus le législateur combat les penchans naturels, plus il assure la durée de son ouvrage. Ceux au contraire qui prétendent élever des sociétés, en employant les passions comme matériaux de l'édifice, ressemblent à ces architectes qui bâtissent des palais avec cette sorte de pierre qui se fond à l'impression de l'air.

Les ordres religieux n'ont été, sous beaucoup de rapports, que des sectes philosophiques assez semblables à celles

des Grecs. Les moines étaient appelés *philosophes*, dans les premiers temps; ils en portaient la robe et en imitaient les mœurs. Quelques-uns même avaient choisi pour seule règle le manuel d'Epictète. S. Basile établit le premier les vœux *de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.* Cette loi est profonde, et si l'on y réfléchit, on verra que le génie de Lycurgue est renfermé dans ces trois préceptes.

Dans la règle de S. Benoît, tout est prescrit, jusqu'aux plus petits détails de la vie : lit, nourriture, promenade, conversation, prière. On donnait aux faibles des travaux plus délicats, aux robustes de plus pénibles : en un mot, la plupart de ces lois religieuses décèlent une connaissance incroyable dans l'art de gouverner les hommes. Platon n'a fait que rêver des républiques, sans pouvoir rien exécuter; Saint Augustin, S. Basile, S. Benoît ont été de véritables

législateurs, et les patriarches de plusieurs grands peuples.

On a beaucoup déclamé, dans ces derniers temps, contre la perpétuité des vœux ; mais il n'est peut-être pas impossible de trouver en sa faveur, des raisons puisées dans la nature des choses, et dans les besoins mêmes de notre ame.

L'homme est sur-tout malheureux par son inconstance, et par l'usage de ce libre arbitre qui fait à-la-fois sa gloire et ses maux, et qui fera sa condamnation. Il flotte de sentiment en sentiment, de pensée en pensée ; ses amours ont la mobilité de ses opinions, et ses opinions lui échappent comme ses amours. Cette inquiétude le plonge dans une misère dont il ne peut sortir, que quand une force supérieure l'attache à un seul objet. On le voit alors porter avec joie sa chaîne ; car l'homme infidèle hait pourtant l'infidélité. Ainsi, par exemple, l'artisan est plus heureux que le riche désoccupé, parce

parce qu'il est soumis à un travail impérieux, qui ferme autour de lui toutes les voies du désir ou de l'inconstance. La même soumission à la puissance fait le bien-être des enfans; et la loi qni défend le divorce, a moins d'inconvéniens pour la paix des familles, que la loi qui le permet.

Les anciens législateurs avaient reconnu cette nécessité d'imposer un joug à l'homme. Les républiques de Lycurgue et de Minos n'étaient en effet que des espèces de communautés où l'on était engagé, en naissant, par de vœux perpétuels. Le citoyen y était condamné à une existence uniforme et monotone. Il était assujetti à des règles fatiguantes, qui s'étendaient jusque sur ses repas et ses loisirs; il ne pouvait disposer ni des heures de sa journée, ni des âges de sa vie; on lui demandait un sacrifice rigoureux de ses goûts; il fallait qu'il aimât, qu'il pensât, qu'il agît d'après la loi : en un mot, on

lui avait retiré sa volonté, pour le rendre heureux.

Le vœu perpétuel, c'est-à-dire la soumission à une règle inviolable, loin de nous plonger dans l'infortune, est donc au contraire une disposition favorable au bonheur, sur-tout quand ce vœu n'a d'autre but que de nous défendre contre les illusions du monde, comme dans les ordres monastiques. Les passions ne se soulèvent guère dans notre sein, avant notre quatrième lustre ; à quarante ans elles sont déjà éteintes ou détrompées : ainsi le serment indissoluble nous prive tout au plus de quelques années de désirs, pour faire ensuite la paix de notre vie, pour nous arracher aux regrets ou au remords, le reste de nos jours. Or, si vous mettez en balance les maux qui naissent des passions, avec le peu de momens de joie qu'elles vous donnent, vous verrez que le vœu perpétuel est encore un grand bien,

même dans les plus beaux instans de la jeunesse.

Supposons d'ailleurs qu'une religieuse pût sortir de son cloître à volonté ; nous demandons si cette femme serait heureuse ? Quelques années de retraite auraient renouvelé pour elle la face de la société. Au spectacle du monde, si nous détournons un moment la tête, les décorations changent, les palais s'évanouissent, et lorsque nous reportons les yeux sur la scène, nous n'apercevons plus que des déserts et des acteurs inconnus.

On verrait incessamment la folie du siècle entrer par caprice dans le couvens, et en sortir par caprice. Les cœurs agités ne seraient plus assez long-temps auprès des cœurs paisibles, pour prendre quelque chose de leur repos, et les ames sereines auraient bientôt perdu leur calme, dans le commerce des ames troublées. Au lieu de promener en silence leurs chagrins passés dans les abris du

cloître, les malheureux iraient se racontant leurs naufrages, et s'excitant peut-être à braver encore les écueils. Femme du monde, femme de la solitude, l'infidèle épouse de Jesus-Christ ne serait propre ni à la solitude, ni au monde : ce flux et reflux des passions, ces vœux tour-à-tour rompus et formés, banniraient des monastères la paix, la subordination, la décence : ces retraites sacrées, loin d'offrir un port assuré à nos inquiétudes, ne seraient plus que des lieux où nous viendrions pleurer un moment l'inconstance des autres et méditer nous-mêmes des inconstance nouvelles.

Mais ce qui rend le vœu perpétuel de la religion bien supérieur à l'espèce de vœu politique du Spartiate et du Crétois, c'est qu'il vient de nous-mêmes, qu'il ne nous est imposé par personne, et qu'il présente au cœur une compensation pour ces amours terrestres que l'on sacrifie. Il n'y a rien que de grand dans cette alliance

d'une ame immortelle avec le principe éternel ; ce sont deux natures qui se conviennent et qui s'unissent. Il est sublime de voir l'homme né libre chercher en vain son bonheur dans sa volonté, puis fatigué de ne rien trouver ici-bas qui soit digne de lui, se jurer d'aimer à jamais l'Etre suprême, et se créer, comme Dieu, dans son propre serment, une *Nécessité.*

CHAPITRE V.

Tebleau des Mœurs et de la vie religieuse.

Moines, *Cophtes*, *Maronites*, etc.

Venons maintenant au tableau de la vie religieuse, et posons d'abord un principe. Par-tout où se trouve beaucoup de mystère, de solitude, de contemplation, de silence, beaucoup de pensées de Dieu, beaucoup de choses vénérables dans les costumes, les usages et les mœurs, là se doit trouver une abondance de toutes les sortes de beautés. Si cette observation est juste, on va voir qu'elle s'applique merveilleusement au sujet que nous traitons.

Remontons encore aux solitaires de la Thébaïde. Ils habitaient des cellules

appellées *laures*, et portaient, comme leur fondateur Paul, des robes de feuilles de palmiers; d'autres étaient vêtus de cilice tissus de poil de gazelle ; quelques-uns comme le solitaire *Zénon*, jetaient seulement sur leurs épaules la dépouille des bêtes sauvages, et l'anachorète Séraphion marchait enveloppé du linceul qui devait le couvrir dans la tombe. Les religieux Maronites, dans les solitudes du Liban, les hermites Nestoriens, répandus le long du Tigre, ceux d'Abyssinie, aux cataractes du Nil et sur les rivages de la mer Rouge, tous enfin mènent une vie aussi extraordinaire que les déserts où ils l'ont cachée. Le moine Cophte, en entrant dans son monastère, renonce aux plaisirs, consume son temps en travail, en jeûnes, en prières, et à la pratique de l'hospitalité. Il couche sur la dure, dort à peine quelques instans, se relève, et sous le beau firmament d'Egypte, fait entendre sa voix parmi les débris de

Thèbes et de Memphis. Tantôt l'écho des pyramides redit aux ombres des Pharaon, les cantiques de cet enfant de la famille de Joseph; tantôt ce pieux solitaire chante au matin les louanges du vrai soleil, au même lieu où des statues harmonieuses soupiraient le réveil de l'aurore. C'est là qu'il cherche l'Européen égaré à la poursuite de ces ruines fameuses: c'est là que le sauvant de l'Arabe, il l'enlève dans sa tour, et prodigue à cet inconnu la nourriture qu'il se refuse à lui-même. Les savans vont bien visiter les débris de l'Egypte; mais d'où vient que, comme les moines chrétiens, objets de leurs mépris, ils ne vont pas s'établir dans ces mers de sables, au milieu de toutes les privations, pour donner un verre d'eau au voyageur, et l'arracher au cimeterre du Bédouin ?

Dieu des chrétiens, quelles choses n'as-tu point faites ! Par-tout où l'on tourne les yeux, on ne voit que les monumens

de tes bienfaits. Dans les quatre parties du monde, la religion a distribué ses milices et placé ses vedettes pour l'humanité. Le moine Maronite appelle par le claquement de deux planches suspendues à la cime d'un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban; ce pauvre et ignorant artiste n'a pas de plus riche moyen de se faire entendre : le moine Abyssinien vous attend dans ce bois, au milieu des tigres: le missionnaire Américain veille à votre conservation dans ses immenses forêts. Jeté par un naufrage sur des côtes inconnues, tout-à-coup vous apercevez une croix sur un rocher. Malheur à vous si ce signe de sâlut ne fait pas couler vos larmes! vous êtes en pays d'amis; ici sont des chrétiens. Vous êtes Français, il est vrai, et ils sont Espagnols, Allemands, Anglais peut-être? Et qu'importe! n'êtes-vous pas de la grande famille de Jesus-Christ? Ces étrangers vous reconnaîtront

pour frères, c'est vous qu'ils invitent par cette croix; ils ne vous ont jamais vu, et cependant ils pleurent de joie, en vous voyant sauvé du désert.

Mais le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course. La nuit approche, les neiges tombent; seul, tremblant, égaré, il fait quelques pas, et se perd sans retour. C'en en fait, la nuit est venue: arrêté au bord d'un précipice, il n'ose ni avancer, ni retourner en arrière. Bientôt le froid le pénètre, ses membres s'engourdissent, un funeste sommeil cherche ses yeux; ses dernières pensées sont pour ses enfans et pour son épouse! Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le *glas* de la mort, que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents? Non; ce sont des sons réels, mais inutiles! car les pieds de ce voyageur refusent maintenant de le porter..... Un autre

bruit se fait entendre ; un chien jappe sur les neiges, il approche, il arrive, il hurle de joie : un solitaire le suit.

Ce n'était donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, et de s'être établi pour jamais au fond des plus affreuses solitudes; il fallait encore que les animaux même apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrasassent, pour ainsi dire, de l'ardente charité de leurs maîtres, et que leurs cris sur le sommet des Alpes, proclamassent aux échos les miracles de notre religion.

Qu'on ne dise pas que l'humanité seule puisse conduire à de tels actes; car d'où vient qu'on ne trouve rien de pareil dans cette belle antiquité, pourtant si sensible ? On parle de la philantropie ! c'est la religion chrétienne qui est seule philantrope par excellence. Immense et sublime idée qui fait du

chrétien de la Chine un ami du chrétien de la France, du sauvage néophyte, un frère du moine Egyptien ! Nous ne sommes plus étrangers sur la terre, nous ne pouvons plus nous y égarer. Jesus-Christ nous a rendu l'héritage que le péché d'Adam nous avait ravi. Chrétien ! il n'est plus d'océan ou de déserts inconnus pour toi ; tu trouveras par-tout la langue de tes aïeux et la cabane de ton père !

CHAPITRE VI.

Suite du PRÉCÉDENT.

Trappistes, Chartreux, Sœurs de Ste-Claire, Pères de la Rédemption, Missionnaires, filles de la Charité, etc. etc.

TELLES sont les mœurs et les coutumes de quelques-uns des ordres religieux de la vie contemplative ; mais ces choses néanmoins ne sont si belles, que parce qu'elles sont unies aux méditations et aux prières : ôtez le nom et la présence de Dieu de tout cela, et le charme est presque détruit.

Voulez-vous maintenant vous transporter à la Trappe, et contempler ces moines vêtus d'un sac, qui bèchent leurs tombes ? Voulez-vous les voir errer

comme des ombres dans cette grande forêt de Mortagne, et au bord de cet étang solitaire ? Le silence marche à leurs côtés, ou s'ils se parlent quand ils se rencontrent, c'est pour se dire seulement: *Frères, il faut mourir.* Ces ordres rigoureux du christianisme étaient des écoles de morale en action, instituées au milieu des plaisirs du siècle : ils offraient sans cesse des modèles de pénitence et de grands exemples de la misère humaine, aux yeux du vice et de la prospérité.

Quel spectacle que celui du Trappiste mourant ! quelle sorte de haute philosophie ! quel avertissement pour les hommes ! Etendu sur un peu de paille et de cendre, dans le sanctuaire de l'église, ses frères rangés en silence autour de lui, il les appelle à la vertu, tandis que la cloche funèbre sonne ses dernières agonies. Ce sont ordinairement les vivans qui engagent l'infirme à quitter courageusement

la vie ; mais ici c'est une chose plus sublime ; c'est le mourant qui parle de la mort. Aux portes de l'éternité, il la doit mieux connaître qu'un autre, et d'une voix qui résonne déjà entre des ossemens, il appelle avec autorité ses compagnons, ses supérieurs même à la pénitence. Qui ne frémirait, en voyant ce religieux qui vécut d'une manière si sainte, douter encore de son salut à l'approche du passage terrible ? Le christianisme a tiré du fond du sépulcre toutes les moralités qu'il renferme. C'est par la mort que la morale est entrée dans la vie : si l'homme, tel qu'il est aujourd'hui après sa chute, fût demeuré immortel, peut-être n'eût-il jamais connu la vertu. (*)

Ainsi s'offrent de toutes parts dans la religion les scènes les plus instructives ou les plus attachantes : là, de saints muets, comme un peuple enchanté par un filtre,

(*) *Voyez* la note M à la fin du volume.

accomplissent, sans paroles, les travaux des moissons et des vendanges ; ici les filles de Claire foulent de leurs pieds nus les tombes glacées de leur cloître. Ne croyez pas toutefois qu'elles soient malheureuses au milieu de leurs austérités ; leurs cœurs sont purs, et leurs yeux tournés vers le ciel, en signe de désir et d'espérance. Une robe de laine grise est préférable à des habits somptueux, achetés aux prix des vertus ; le pain de la charité est plus sain que celui de la prostitution. Eh ! de combien de chagrins ce simple voile baissé entre ces filles et le monde, ne les sépare-t-il pas !

En vérité, nous sentons qu'il nous faudrait un tout autre talent que le nôtre, pour nous tirer dignement des objets qui se présentent à nos yeux. Le plus bel éloge que nous pourrions faire de la vie monastique, serait de présenter le catalogue des travaux auxquels elle s'est consacrée. La religion, laissant à notre cœur le soin

de nos joies, ne s'est occupé comme une tendre mère, que du soulagement de nos douleurs; mais dans cette œuvre immense et difficile, elle a appelé tous ses fils et toutes ses filles à son secours. Aux uns, elle a confié le soin de nos maladies, comme à cette multitude de religieux et de religieuses, dévoués au service des hôpitaux; aux autres elle a délégué les pauvres, comme aux sœurs de la Charité. Le père de la Rédemption s'embarque à Marseille; où va-t-il seul ainsi avec son bréviaire et son bâton? Ce conquérant marche à la délivrance de l'humanité, et les armées qui l'accompagnent sont invisibles. La bourse de la charité à la main, il court affronter la peste, le martyre et l'esclavage. Il aborde le dey d'Alger, il lui parle au nom de ce Roi céleste dont il est l'ambassadeur. Le barbare s'étonne à la vue de cet européen, qui ose, seul, à travers les mers et les orages, venir lui redemander des captifs; dompté

par une force inconnue, il accepte l'or qu'on lui présente, et l'héroïque libérateur, satisfait d'avoir rendu des malheureux à leur patrie, obscur et ignoré, reprend humblement à pied le chemin de son monastère.

Par-tout c'est le même spectacle : le missionnaire qui part pour la Chine, rencontre au port le missionnaire qui revient glorieux et mutilé, du Canada; la sœur-grise court administrer l'indigent dans sa chaumière, le père capucin vole à l'incendie, le frère hospitalier lave les pieds du voyageur, le frère du *bien mourir* console l'agonisant sur sa couche, le frère *enterreur* porte le corps du pauvre décédé, la sœur de la charité monte au septième étage pour prodiguer l'or, le vêtement et l'espérance ; ces filles si justement appelées *Filles-Dieu*, portent et reportent çà et là les bouillons, la charpie, les remèdes ; la fille du Bon-Pasteur tend les bras à la fille prostituée,

et lui crie : *Je ne suis point venue pour appeler les justes ; mais les pécheurs!* L'orphelin trouve un père, l'insensé un médecin, l'ignorant un instructeur. Tous ces ouvriers en œuvres célestes, se précipitent, s'animent les uns et les autres. Cependant la religion attentive, et tenant une couronne immortelle, leur crie : « Courage, mes enfans ! courage ! hâtez-vous, soyez plus prompts que les maux dans la carrière de la vie ! méritez cette couronne que je vous prépare, elle vous mettra vous-mêmes à l'abri de tous maux et de tous besoins. »

Au milieu de tant de tableaux, qui mériteraient chacun des volumes de détails et de louanges ; sur quelle scène particulière arrêterons-nous nos regards? Nous avons déjà parlé de ces hôtelleries, que la religion a placées dans les solitudes des quatre parties du monde ; fixons donc à présent les yeux sur des objets d'une autre sorte.

Il y a des gens pour qui le seul nom de capucin est un objet de risée. Quoi qu'il en soit, un religieux de l'ordre de Saint François était souvent un personnage noble et simple. Qui de nous n'a vu un couple de ces hommes vénérables, voyageant dans les campagnes, ordinairement vers la fête des Morts, à l'approche de l'hiver, au temps de la *quête des vignes?* Ils s'en allaient demandant l'hospitalité dans les vieux châteaux sur leur route. A l'entrée de la nuit, les deux pélerins arrivaient chez le châtelain solitaire, ils montaient un antique perron, mettaient leurs longs bâtons et leurs besaces derrière la porte, frappaient au portique sonore, et demandaient l'hospitalité. Si le maître refusait ces hôtes du Seigneur, ils faisaient un profond salut, se retiraient en silence, reprenaient leurs besaces et leurs bâtons, et secouant la poussière de leurs sandales, ils s'en allaient, à travers la nuit, chercher la

cabane du laboureur. Si au contraire ils étaient reçus, après qu'on leur avait donné à laver, à la façon des temps de Jacob et d'Homère, ils venaient s'asseoir au foyer hospitalier. Comme aux siècles antiques, afin de se rendre les maîtres favorables, (et parce que, comme Jesus-Christ, ils aimaient aussi les enfans,) ils commençaient par caresser ceux de la maison, ils leurs présentaient des reliques et des images. Les enfans qui s'étaient d'abord enfuis tout effrayés, bientôt attirés par ces merveilles, se familiarisaient jusqu'à se jouer entre les genoux des bons religieux. Le père et la mère, avec un sourire d'attendrissement, regardaient ces scènes naïves, et l'intéressant contraste de la gracieuse jeunesse de leurs enfans, et de la vieillesse chenue de leurs hôtes.

Or, la pluie et le *coup de vent des morts* battaient au-dehors les bois dépouillés, les cheminées, les créneaux du

château gothique ; la chouette criait sur ses faîtes. Auprès d'un large foyer, la famille se mettait à table : le repas était cordial, et les manières affectueuses. La jeune demoiselle du lieu interrogeait timidement ses hôtes, qui louaient gravement sa beauté et sa modestie. Les bons pères entretenaient la famille par leurs agréables propos : ils racontaient quelque histoire bien touchante ; car ils avaient toujours appris des choses remarquables dans leurs missions lointaines, chez les sauvages de l'Amérique, ou chez les peuples de la Tartarie. A la longue barbe de ces pères, à leur robe de l'antique Orient, à la manière dont ils étaient venus demander l'hospitalité, on se rappelait ces temps où les Thalès et les Anacharsis voyageaient ainsi dans l'Asie et dans la Grèce.

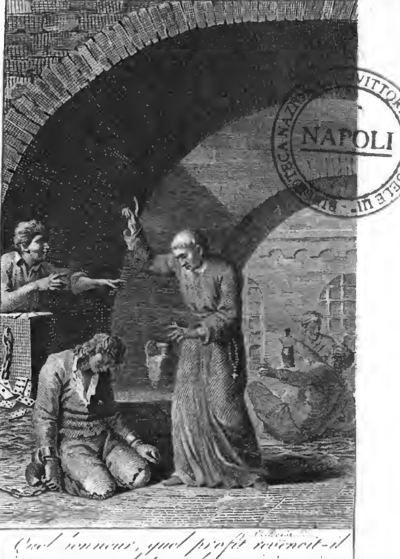
Après le souper du château, la dame appelait ses serviteurs, et l'on invitait un des pères à faire en commun la prière

accoutumée; ensuite les deux religieux se retiraient à leur couche, en souhaitant toutes sortes de prospérités à leurs hôtes. Le lendemain on cherchait les vieux voyageurs, mais ils s'étaient évanouis comme ces saintes apparitions qui visitent quelquefois l'homme de bien dans sa demeure.

Etait-il quelque chose qui pût briser l'ame, quelque commission dont les hommes, ennemis des larmes, n'osassent se charger, de peur de compromettre leurs plaisirs? c'était aux enfans du cloître qu'elle était aussitôt dévolue, et sur-tout aux pères de l'ordre de Saint François; on supposait que des hommes qui s'étaient voués à la misère, devaient être naturellement les hérauts du malheur. L'un était obligé d'aller porter à une famille la nouvelle de la perte de sa fortune; l'autre, de lui apprendre le trépas d'un fils unique. Le grand Bourdaloue remplit lui-même

ce triste devoir ; il se présentait en silence à la porte du père, croisait les mains sur sa poitrine, s'inclinait profondément, et se retirait muet, comme la mort dont il était l'interprête.

Croit-on qu'il y eût beaucoup de plaisirs (nous entendons de ces plaisirs à la façon du monde), croit-on qu'il fût fort doux pour un Cordelier, un Carme, un Franciscain, d'aller, au milieu des prisons, annoncer la sentence au criminel, l'écouter, le consoler, et avoir, pendant des journées entières, l'ame transpercée des scènes les plus déchirantes ? On a vu dans ces actes de dévouement, la sueur tomber à grosses gouttes du front de ces compatissans religieux, et mouiller ce froc qu'elle a pour toujours rendu sacré, en dépit des sarcasmes de la philosophie. Et pourtant quel honneur, quel profit revenait-il à ces moines de tant de sacrifices, sinon la dérision du monde, et les injures même



Quel honneur, quel profit revenoit-il à ces moines de tant de sacrifices, sinon la dérision du monde, et les injures même des prisonniers qu'ils consoloient!

des prisonniers qu'ils consolaient ! Mais du moins les hommes, tout ingrats qu'ils sont, avaient confessé leur nullité dans ces grandes rencontres de la vie, puisqu'ils les avaient abandonnées à la religion, seul véritable secours au dernier degré du malheur. O apôtre de Jesus-Christ, de quelles catastrophes n'étiez-vous point témoin, vous qui, près du bourreau, ne craigniez point de vous couvrir du sang des misérables, et qui étiez leur dernier ami ! Voici un des plus hauts spectacles de la terre ; aux deux coins de cet échafaud, les deux Justices sont en présence ; la Justice humaine et la Justice divine : l'une, implacable et appuyée sur un glaive, est accompagnée du désespoir ; l'autre, tenant un voile trempé de pleurs, se montre entre la pitié et l'espérance ; l'une a pour ministre un homme de sang ; l'autre, un homme de paix ; l'une condamne, l'autre absout ; innocente ou

coupable, la première dit à la victime : « Meurs ! » La seconde lui crie : « Fils de l'innocence et du repentir, *montez au ciel !* »

Fin du septième volume.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE A, page 16.

LES offices ont emprunté leurs noms de la division du jour chez les Romains.

La première partie du jour s'appelait *Prima*; la seconde, *Tertia*; la troisième, *Sexta*; la quatrième, *Nona*; parce qu'elles commencèrent à la première, la troisième, la sixième et la neuvième heure. La première veille s'appelait *Vespera*, soir.

NOTE B, page 37.

« Autrefois je disais la Messe avec la légéreté qu'on met à la longue aux choses les plus graves, quand on les fait trop souvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célèbre avec plus de

vénération : je me pénètre de la majesté de l'Etre suprême, de sa présence, de l'insuffisance de l'esprit humain, qui conçoit si peu ce qui se rapporte à son auteur. En songeant que je lui porte les vœux du peuple sous une forme prescrite, je suis avec soin tous les rits; je récite attentivement, je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie. Quand j'approche du moment de la consécration, je me recueille pour le faire avec toutes les dispositions qu'exigent l'Eglise, et la grandeur du sacrement; je tâche d'anéantir ma raison devant la suprême intelligence. Je me dis: qui es-tu pour mesurer la puissance infinie ? Je prononce avec respect les mots sacramentaux, et je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoi qu'il en soit de ce mystère inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement, je sois puni pour l'avoir jamais profané dans nos cœurs. »

Rousseau, Emile, Tome III.

NOTE C, page 45.

« Les absurdes rigoristes en religion ne connaissent pas, l'effet des cérémonies extérieures sur le peuple. Ils n'ont jamais vu notre adoration de la croix le vendredi-saint, l'enthousiasme de la multitude à la procession de la Fête-Dieu, enthousiasme qui me gagne moi-même quelquefois. Je n'ai vu jamais cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement; cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux, tant d'hommes, le front prosterné contre la terre : je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres, et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfans, sans que mes entrailles ne s'en soient émues, n'en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux. Il y a là-dedans je ne sais quoi de sombre, de

mélancolique. J'ai connu un peintre protestant qui avait fait un long séjour à Rome, et qui convenait qu'il n'avait jamais vu le souverain pontife officier dans Saint-Pierre au milieu des cardinaux et de toute la prélature romaine, sans devenir catholique. . . . .
. . . .
Supprimez tous les symboles sensibles, et le reste se réduira bientôt à un galimathias métaphysique, qui prendra autant de formes et de tournures bizarres qu'il y aura de têtes. »

Diderot, Essais sur la Peinture.

NOTE D, page 79.

Les *Feralia* des anciens Romains différaient de notre *jour des morts*, en ce qu'elles ne se célébraient qu'à la mémoire des citoyens morts dans l'année. Elles commençaient le 18 du mois de février, et duraient onze jours consécutifs. Pendant tout ce temps les mariages étaient interdits, les sacrifices suspendus, les statues des Dieux voilées, et les temples

fermés. Nos services anniversaires, ceux du septième, du neuvième et du quarantième jour, nous viennent des Romains, qui les tenaient eux-mêmes des Grecs. Ceux-ci avaient Ἐναγίσματα, les obsèques et les offrandes qu'on faisait pour les ames aux dieux infernaux : νεκύσια, les funérailles ; Ταρχήματα, les enterremens ; Ἔνατα, la neuvaine ; ensuite les Triacades et Triacondates, le trentième jour.

Les Latins avaient *Juxta*, *Exequiæ*, *Inferiæ*, *Parentationes*, *Novendalia*, *Denicalia*, *Februa*, *Feralia*.

Quand le mourant était près d'expirer, son ami, ou son plus proche parent, posait sa bouche sur la sienne pour recueillir son dernier soupir ; ensuite le corps était livré aux Pollincteurs, aux *Libitinaires*, aux *Vespilles*, aux *Désignateurs* chargés de le laver, de l'embaumer, de le porter au sépulcre ou au bûcher avec les cérémonies accoutumées. Les pontifes et les prêtres marchaient devant le convoi, où l'on portait les tableaux des ancêtres du mort, des couronnes et des trophées. Deux chœurs, l'un chantant des

airs vifs et gais, l'autre des airs lents et tristes, précédaient la pompe. Les anciens philosophes se figuraient que l'ame (qu'ils disaient n'être qu'une harmonie), remontait au bruit de ces concerts funèbres dans l'Olympe, pour y jouir de la mélodie des cieux, dont elle était une émanation. (Vid. *Macrobe sur le Songe de Scipion.*) Le corps était déposé au sépulcre, ou dans l'urne funéraire, et l'on prononçait sur lui le dernier adieu. *Vale, vale, vale. Nos te ordine quo Natura permiserit sequemur !*

NOTE E, page 102.

« AU-DESSUS de Brig, la vallée se transforme en un étroit et inabordable précipice dont le Rhône occupe et ravage le fond. La route s'élève sur les montagnes septentrionales, et l'on s'enfonce dans la plus sauvage des solitudes ; les Alpes n'offrent rien de plus lugubre. On marche deux heures sans rencontrer la moindre trace d'habitations, le long d'un sentier dangereux, ombragé par de sombres forêts, et suspendu sur un précipice dont

la vue ne saurait pénétrer l'obscure profondeur. Ce passage est célèbre par des meurtres, et plusieurs têtes exposées sur des piques étaient, lorsque je le traversai, la digne décoration de son affreux paysage. On atteint enfin le village de *Lax*, situé dans le lieu le plus désert et le plus écarté de cette contrée. Le sol sur lequel il est bâti, penche rapidement vers le précipice du fond duquel s'élève le sourd mugissement du Rhône. Sur l'autre bord de cet abyme, on voit un hameau dans une situation pareille ; les deux églises sont opposées l'une à l'autre, et du cimetière de l'une, j'entendais successivement ment les chants des deux paroisses qui semblaient se répondre. Que ceux qui connaissent la triste et grave harmonie des cantiques allemands, les imaginent chantés dans ce lieu, accompagnés par le murmure éloigné du torrent et le frémissement des sapins. »

(*Lettre sur la Suisse, de Williams Coxe, tome II. Note de M. Ramond.*)

Note F, page 116.

Monumens détruits dans l'abbaye de Saint-Denys, les 6, 7, 8, août 1793.

Nous donnerons ici au lecteur des notes bien précieuses sur les exhumations de Saint-Denys : elles ont été prises par un religieux de cette abbaye, témoin oculaire de ces exhumations.

SITUATION DES TOMBEAUX.

Dans le sanctuaire, du côté de l'épître.

Le tombeau du roi Dagobert I.er, mort en 638, et les deux statues de pierre de liais, l'une couchée, l'autre en pied, et celle de la reine Nantilde, sa femme, en pied.

On a été obligé de briser la statue couchée de Dagobert, parce qu'elle faisait partie du massif du tombeau et du mur : on a conservé le reste du tombeau, qui représente la vision d'un hermite, au sujet de ce que l'on dit être

arrivé à l'ame de Dagobert après sa mort, parce que ce morceau de sculpture peut servir à l'histoire de l'art, et à celle de l'esprit humain.

Dans la croisée du chœur, du côté de l'épître, le long des grilles.

Le tombeau de Clovis II, fils de Dagobert, mort en 662. Ce tombeau était de pierre de liais.

Celui de Charles Martel, père de Pépin, mort en 741. Il était en pierre. Celui de Pépin son fils, premier roi de la deuxième race, mort en 768. A côté, celui de Berthe ou Bertrade, sa femme, morte en 783.

Du côté de l'évangile, le long des grilles.

Le tombeau de Carloman, fils de Pépin et frère de Charlemagne, mort en 771; et celui d'Hermantrude, femme de Charles-le-Chauve, à côté, laquelle mourut en 869. Ces deux tombeaux en pierre.

Du côté de l'épître.

Le tombeau de Louis III, fils de Louis-le-Bègue, mort en 882; et celui de Carloman, frère de Louis III, mort en 884. L'un et l'autre en pierre.

Du côté de l'évangile.

Le tombeau d'Eudes-le-Grand, oncle de Hugues Capet, mort en 899; et celui de Hugues Capet, mort en 1033.

Celui de Henri I, mort en 1060; de Louis VI, dit le Gros, mort en 1137: et celui de Philippe, fils aîné de Louis-le-Gros, couronné du vivant de son père, mort en 1131.

Celui de Constance de Castille, seconde femme de Louis VII, dit le jeune, morte en 1159.

Tous ces monumens étaient en pierre, et avaient été construits sous le règne de S. Louis, au treizième siècle. Ils contenaient chacun deux petits cercueils de pierre, d'environ trois pieds de long, recouverts d'une pierre en dos d'âne, où

étaient

étaient renfermées les cendres de ces princes et princesses.

Tous les monumens qui suivaient étaient de marbre, à l'exception de deux qu'on aura soin de remarquer : ils avaient été construits dans le siècle où ont vécu les personnages dont ils contenaient les cendres.

Dans la croisée du chœur, du côté de l'épître.

Le tombeau de Philippe-le-Hardi, mort en 1285; et celui d'Isabelle d'Aragon, sa femme, morte en 1272. Ces deux tombeaux étaient creux, et contenaient chacun un coffre de plomb, d'environ trois pieds de long, sur huit pouces de haut. Ils renfermaient les cendres de ces deux époux.

Celui de Philippe IV, dit le Bel, mort en 1314.

Côté de l'évangile.

Louis X, dit le Hutin, mort en 1316, et celui de son fils posthume (Jean, que la plupart des historiens ne comptent pas

au nombre des rois de France) mort la même année que son père, et quatre jours après sa naissance, pendant lequel temps il porta le titre de roi.

Aux pieds de Louis-le-Hutin, Jeanne, reine de Navarre, sa fille, morte en 1349.

Dans le sanctuaire, du côté de l'évangile.

Philippe V, dit le Long, mort le 3 janvier 1321; avec le cœur de sa femme, Jeanne de Bourgogne; morte le 21 janvier 1329; Charles IV, dit le Bel, mort en 1327, et Jeanne d'Evreux, sa femme, morte en 1370.

Chapelle de Notre-Dame-la-Blanche, du côté de l'épître.

Blanche, fille de Charles-le-Bel, duchesse d'Orléans, morte en 1392, et Marie sa sœur, morte en 1341; plus bas, deux effigies de ces deux princesses, en pierre, adossées aux piliers de l'entrée de la chapelle.

Dans le sanctuaire de cette chapelle, du côté de l'évangile.

Philippe de Valois, mort en 1351, et Jeanne de Bourgogne, sa première femme, morte en 1348.

Blanche de Navarre, sa deuxième femme, morte en 1398. Jeanne, fille de Philippe de Valois et de Blanche, morte en 1373; plus bas, deux effigies en pierre, de Blanche et de Jeanne, adossées aux piliers du bas de ladite chapelle.

Chapelle de Saint-Jean-Baptiste, dite des Charles.

Charles V, surnommé le Sage, mort en 1380, et Jeanne de Bourbon, sa femme, morte en 1378.

Charles VI, mort en 1422, et Isabeau de Bavière, sa femme, morte en 1435.

Charles VII, mort en 1461, et Marie d'Anjou, sa femme, morte en 1463.

Revenus dans le sanctuaire, du côté du maître autel, côté de l'évangile, le roi Jean, mort en Angleterre, prisonnier, en 1364.

Au bas du sanctuaire et des degrés, du côté de l'évangile, le massif du monument de Charles VIII, mort en 1498, dont l'effigie et les quatre anges, qui étaient aux quatre coins, avaient été retirés en 1792, a été démoli le 8 août 1793.

Dans la chapelle de Notre Dame-la-Blanche étaient les deux effigies, en marbre blanc, de Henri II, mort en 1559, et de Catherine de Médicis, sa femme, morte en 1589; l'un et l'autre revêtus de leurs habits royaux, couchés sur un lit recouvert de lames de cuivre doré, aux chiffres de l'un et de l'autre, et ornés de fleurs de lis. Dans la chapelle des Charles, le tombeau de Bertrand Duguesclin, mort en 1380.

Nota. Ce tombeau, qui n'avait pas été compris dans le décret, avait été détruit par les ouvriers le 7 août; mais on a rapporté son effigie dans la chapelle de Turenne, en attendant qu'il fût transporté à sa destination.

Nota. Les cendres des rois et reines, renfermées dans les cercueils de pierre ou de plomb des tombeaux creux, men-

tionnés ci-dessus, ont été déposées, comme il a été dit ci-devant, dans l'endroit où avait été érigé la tour des Valois, attenant à la croisée de l'église, du côté du septentrion, servant alors de cimetière. Ce magnifique monument avait été détruit en 1719.

L'on n'a trouvé que très-peu de choses dans les cercueils des tombeaux creux; il y avait un peu de fil d'or faux dans celui de Pépin. Chaque cercueil contenait la simple inscription du nom, sur une lame de plomb, et la plupart de ces lames étaient fort endommagées par la rouille.

Ces inscriptions, ainsi que les coffres de plomb de Philippe-la-Hardi et d'Isabelle d'Aragon, ont été transportés à l'Hôtel-de-Ville, et ensuite à la fonte. Ce qu'on a trouvé de plus remarquable est le sceau d'argent, de forme ogive, de Constance de Castille, deuxième femme de Louis VII, dit le Jeune, morte en 1160 : il pèse trois onces et demie; on l'a déposé à la municipalité pour être remis au cabinet des antiques de la bibliothèque nationale.

Le nombre des monumens détruits du 6 au 8 août 1793, au soir, qu'on a fini la destruction, monte à 51 : ainsi, en trois jours on a détruit l'ouvrage de 12 siècles.

P. S. Le tombeau du maréchal de Turenne, qui avait été conservé intact, fut démoli en avril 1796, et transporté aux Petits-Augustins, au foubourg Saint-Germain, à Paris, où l'on rassemble tous les monumens qui méritent d'être conservés pour les arts.

L'église qui était toute couverte en plomb, ne fut découverte, et le plomb porté à Paris, qu'en 1795; mais le 6 septembre 1796, on a apporté de la tuile et de l'ardoise de Paris, pour, dit on, la recouvrir, afin de conserver ce magnifique monument.

Les superbes grilles de fer, faites en 1702, par un nommé Pierre Denys, très-habile serrurier, ont été déposées et transportées à la bibliothèque du collège Mazarin, à Paris, en juillet 1796.

Ce même serrurier avait fait de pareilles grilles pour l'abbaye de Chelles, lorsque M.[me] d'Orléans en était abbesse.

Extraction des corps des rois, reines, princes et princesses, ainsi que des autres grands personnages qui étaient enterrés dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis en France, faite en octobre 1793.

Le samedi, 12 octobre 1793, on a ouvert le caveau des Bourbons, du côté des chapelles souterraines, et on a commencé par en tirer le cercueil du roi Henri IV, mort le 14 mai 1610, âgé de 57 ans.

Remarques. Son corps s'est trouvé bien conservé, et les traits du visage parfaitement reconnaissables. Il est resté dans le passage des chapelles basses, enveloppé de son suaire, également bien conservé. Chacun a eu la liberté de le voir jusqu'au lundi matin 14, qu'on l'a porté dans le chœur, au bas des marches du sanctuaire, où il est resté jusqu'à deux heures après midi, qu'on l'a déposé dans le cimetière dit des Valois, ainsi qu'il a été ci-devant dit, dans une grande fosse creusée dans le bas dudit cimetière à droite du côté du nord.

Le lundi 14 *octobre* 1793.

Ce jour, après le dîner des ouvriers, vers les trois heures après midi, on continua l'extraction des autres cercueils des Bourbons.

Celui de Louis XIII, mort en 1643, âgé de 42 ans.

Celui de Louis XIV, mort en 1715, âgé de 77 ans.

De Marie de Médicis, deuxième femme d'Henri IV, morte en 1642, âgée de 68 ans.

D'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, morte en 1666. âgée de 64 ans.

De Marie-Thérèse, infante d'Espagne, épouse de Louis XIV, morte en 1683, âgée de 45 ans.

De Louis dauphin, fils de Louis XIV, mort en 1711, âgé de près de 50 ans.

Remarques. Quelques-uns de ces corps étaient bien conservés, sur-tout celui de Louis XIII, reconnaissable à sa moustache ; Louis XIV l'était aussi par ses grands traits, mais il était noir comme

de l'encre. Les autres corps, et sur-tout celui du grand dauphin, étaient en putréfaction liquide.

Le mardi 15 *octobre* 1793.

Vers les sept heures du matin on a repris et continué l'extraction des cercueils des Bourbons par celui de Marie Leczinska, princesse de Pologne, épouse de Louis XV, morte en 1768, âgée de 65 ans.

Celui de Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, épouse de Louis grand dauphin, morte en 1690, âgée de 30 ans.

De Louis, duc de Bourgogne, fils de Louis grand dauphin, mort en 1712, âgé de 30 ans.

De Marie-Adélaïde de Savoie, épouse de Louis duc de Bourgogne, morte en 1712, âgée de 26 ans.

De Louis, duc de Bretagne, premier fils de Louis, duc de Bourgogne, mort en 1705, âgé de 9 mois et 19 jours.

De Louis, duc de Bretagne, second fils du duc de Bourgogne, mort en 1712, âgé de 6 ans.

De Marie-Thérèse d'Espagne, première femme de Louis dauphin, fils de Louis XV, morte en 1746, âgée de 20 ans.

De Xavier de France, duc d'Aquitaine, second fils de Louis dauphin, mort le 22 février 1754, âgé de 5 mois et demi.

De Marie-Zéphirine de France, fille de Louis dauphin, morte le 27 avril 1748, âgée de 21 mois.

De N. duc d'Anjou, fils de Louis XV, mort le 7 avril 1733, âgé de 2 ans 7 mois 3 jours.

On a aussi retiré du caveau les cœurs de Louis dauphin, fils de Louis XV, mort à Fontainebleau, le 20 décembre 1765, et de Marie-Josephe de Saxe, son épouse, morte le 13 mars 1767.

Nota. Leurs corps avaient été enterrés dans l'église cathédrale de Sens, ainsi qu'ils l'avaient demandé.

Remarques. Le plomb en figure de cœur a été mis de côté, et ce qu'il contenait à été porté au cimetière, et jeté dans la fosse commune avec tous les cadavres des Bourbons. Les cœurs des Bourbons étaient recouverts d'autres de

vermeil ou argent doré, et surmontés chacun d'une couronne aussi d'argent doré. Les cœurs d'argent et les couronnes ont été déposés à la municipalité, et le plomb a été remis aux commissaires aux plombs.

Ensuite on alla prendre les autres cercueils à mesure qu'ils se présentaient à droite et à gauche.

Le premier fut celui d'Anne-Henriette de France, fille de Louis XV, morte le 10 février 1752, âgée de 24 ans 5 mois et 27 jours.

De Louise-Marie de France, fille de Louis XV, morte le 27 février 1733, âgée de 4 ans et demi.

De Louise-Elizabeth de France, fille de Louis XV, mariée au duc de Parme, morte à Versailles, le 6 décembre 1759, âgée de 32 ans 3 mois et 22 jours.

De Louis-Joseph-Xavier de France, duc de Bourgogne, fils de Louis dauphin, frère aîné de Louis XVI, mort le 22 mars 1761, âgé de 9 à 10 ans.

De N. d'Orléans, second fils d'Henri IV, mort en 1611, âgé de 4 ans.

De Marie de Bourbon de Montpensier, première femme de Gaston, fils d'Henri IV, morte en 1627, âgée de 22 ans.

De Gaston Jean-Baptiste, duc d'Orléans, fils d'Henri IV, mort en 1660, âgé de 52 ans.

De Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, fille de Gaston et de Marie de Bourbon, morte en 1693, âgée de 66 ans.

De Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston, morte le 3 avril 1672, âgée de 58 ans.

De Jean Gaston d'Orléans, fils de Gaston Jean-Baptiste et de Marguerite de Lorraine, mort le 10 août 1652, à l'âge de 2 ans.

De Marie-Anne d'Orléans, fille de Gaston et de Marguerite de Lorraine, morte le 17 août 1656, à l'âge de 4 ans.

Nota. Rien n'a été remarquable dans l'extraction des cercueils faite dans la journée du mardi 15 octobre 1793 : la plupart de ces corps étaient en putréfaction ; il en sortait une vapeur noire et épaisse d'une odeur infecte, qu'on chassait à force de vinaigre et de poudre qu'on

eut

eut la précaution de brûler ; ce qui n'empêcha pas les ouvriers de gagner des dévoiemens et des fièvres, qui n'ont pas eu de mauvaises suites.

Le mercredi 16 *octobre* 1793.

Vers les sept heures du matin on a continué l'extraction des corps et cercueils du caveau des Bourbons. On a commencé par celui de Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, et épouse de l'infortuné Charles I, roi d'Angleterre, morte en 1669, âgée de 60 ans; et on a continué par celui de Henriette-Anne Stuart, fille dudit Charles I, et première femme de Monsieur, frère unique de Louis XIV, morte en 1670, âgée de 26 ans.

De Philippe d'Orléans, dit Monsieur, frère unique de Louis XIV, mort en 1701, âgé de 61 ans.

D'Elizabeth - Charlotte de Bavière, seconde femme de Monsieur, morte en 1722, âgée de 70 ans.

De Charles, duc de Berri, petit-fils de Louis XIV, mort en 1714, âgé de 28 ans.

De Marie-Louise-Elizabeth d'Orléans, fille du duc régent du royaume, épouse de Charles, duc de Berri, morte en 1719, âgée de 24 ans.

De Philippe d'Orléans, petit-fils de France, régent du royaume sous la minorité de Louis XV, mort le jeudi, 2 décembre 1723, âgé de 49 ans.

D'Anne-Elizabeth de France, fille aînée de Louis XIV, morte le 30 décembre 1662, laquelle n'a vécu que 42 jours.

De Marie-Anne de France, seconde fille de Louis XIV, morte le 28 décembre 1664, âgée de 41 jours.

De Philippe, duc d'Anjou, fils de Louis XIV, mort le 10 juillet 1671, âgé de 3 ans.

De Louis, duc d'Anjou, frère du précédent, mort le 4 novembre 1671, lequel n'a vécu que 4 mois et 17 jours.

De Marie-Thérèse de France, troisième fille de Louis XIV, morte le 1 mars 1672, à 5 ans.

De Philippe-Charles d'Orléans, fils de Monsieur, mort le 8 décembre 1666, âgé de 2 ans 6 mois.

De N. fille de Monsieur, morte en naissant, en 1665.

D'Alexandre-Louis d'Orléans, duc de Valois, fils de Monsieur, mort le 15 mars 1676, âgé de 3 ans.

De Charles de Berri, duc d'Alençon, fils du duc de Berri, mort le 16 avril 1718, âgé de 21 jours.

De N. de Berri, fille du duc de Berri, morte en naissant, le 21 juillet 1711.

De Marie-Louise-Elizabeth, fille du duc de Berri, morte en 1714 12 heures après sa naissance.

De Sophie de France, sixième fille de Louis XV, et tante de Louis XVI, morte le 5 mars 1782, âgée de 47 ans 7 mois et 4 jours.

De N. de France, dite d'Angoulême, fille du comte d'Artois, frère de Louis XVI, morte le 23 juin 1783, âgée de 5 mois et 16 jours.

De Mademoiselle, fille du comte d'Artois, frère de Louis XVI, morte le 23 juin 1783, âgée de 7 ans 3 mois 1 jour.

De Sophie-Hélène de France, fille de Louis XVI, morte le 9 juin 1787, âgée de 11 mois 10 jours.

De Louis-Joseph-Xavier, dauphin, fils de Louis XVI, mort à Meudon le 4 juin 1789, âgé de 7 ans 7 mois et 13 jours.

Suite du mercredi 16 *octobre* 1793.

A 11 heures du matin, dans le moment où la reine Marie-Antoinette d'Autriche, femme de Louis XVI, eut la tête tranchée, on enleva le cercueil de Louis XV, mort le 10 mai 1774, âgé de 64 ans.

Remarques. Il était à l'entrée du caveau, sur un banc ou massif de pierre, élevé à la hauteur d'environ deux pieds, au côté droit en entrant, dans une espèce de niche pratiquée dans l'épaisseur du mur ; c'était-là qu'était déposé le corps du dernier roi, en attendant que son successeur vînt pour le remplacer, et alors on le portait à son rang dans le caveau.

On n'a ouvert le cerceuil de Louis XV que dans le cimetière, sur le bord de la fosse. Le corps, retiré du cercueil de plomb, bien enveloppé de linges et de bandelettes, paraissait tout entier et bien

conservé; mais dégagé de ce qui l'enveloppait, il n'offrait pas la figure d'un cadavre; tout le corps tomba en putréfaction, et il en sortit une odeur si infecte, qu'il ne fut pas possible de rester présent : on brûla de la poudre; on tira plusieurs coups de fusil pour purifier l'air. On le jeta bien vîte dans la fosse, sur un lit de chaux vive, et on le couvrit encore de terre et de chaux.

Autre remarque. Les entrailles des princes et princesses étaient aussi dans le caveau, dans des seaux de plomb déposés sous les trétaux de fer qui portaient leurs cercueils : on les porta au cimetière; on jeta les entrailles dans la fosse commune. Les seaux de plomb furent mis de côté, pour être portés, comme tous les autres, à la fonderie qu'on venait d'établir dans le cimetière même, pour fondre le plomb à mesure qu'on en trouvait.

Vers les trois heures après midi, on a ouvert, dans la chapelle dite des Charles, le caveau de Charles V, mort

en 1380, âgé de 42 ans, et celui de Jeanne de Bourbon, son épouse, morte en 1378, âgée de 40 ans.

Charles de France, mort enfant en 1386, âgé de 3 mois, était inhumé au pied du roi Charles V, son aïeul. Ses petits os, tout-à-fait desséchés, étaient dans un cercueil de plomb. Sa tombe en cuivre était sous le marche-pied de l'autel.

Isabelle de France, fille de Charles V, morte quelques jours après sa mère; Jeanne de Bourbon, morte en 1378, âgée de 5 ans; et Jeanne de France, sa sœur, morte en 1366, âgée de 6 mois et 14 jours, étaient inhumées dans la même chapelle, à côté de leur père et mère. On ne trouva que leurs os sans cercueils de plomb; mais quelques planches de bois pourri.

Remarques. On a trouvé dans le cercueil de Charles V une couronne de vermeil bien conservée, une main de justice d'argent, et un sceptre de cinq pieds de long, surmonté de feuilles d'acanthe d'argent, bien doré, dont l'or avait conservé tout son éclat.

Dans le cercueil de Jeanne de Bourbon, son épouse, on a trouvé un reste de couronne, un anneau d'or, les débris de bracelets ou chaînons, un fuseau ou quenouille de bois doré, à demi pourri, des souliers de forme fort pointue, en partie consommés, brodés en or et argent.

Les corps de Charles V, et de Jeanne de Bourbon sa femme, de Charles VI et de sa femme, de Charles VII et de sa femme, retirés de leurs cercueils, ont été portés dans la fosse des Bourbons ; après quoi cette fosse a été couverte de terre, et on en a fait une autre à gauche de celle des Bourbons dans le fond du cimetière, où on a déposé les autres corps trouvés dans l'église.

Le jeudi 17 octobre 1793 au matin, on a fouillé dans le tombeau de Charles VI, mort en 1422, âgé de 54 ans, et dans celui d'Isabeau de Bavière, sa femme, morte en 1435 : on n'a trouvé dans leurs cercueils que des ossemens desséchés ; leur caveau avait été enfoncé lors de la démolition du mois d'août dernier. On

mit en pièces et en morceaux leurs belles statues de marbre, et on pilla ce qui pouvait être précieux dans leurs cercueils.

Le tombeau de Charles VII, mort en 1461, âgé de 59 ans, et celui de Marie d'Anjou, sa femme, morte en 1463, avaient aussi été enfoncés et pillés. On n'a trouvé dans leurs cercueils qu'un reste de couronne et de sceptre d'argent doré.

Remarques. Une singularité de l'embaumement du corps de Charles VII, c'est qu'on y avait parsemé du vif-argent, qui avait conservé toute sa fluidité. On a observé la même singularité dans quelques autres embaumemens de corps du quatorzième et du quinzième siècle.

Le même jour, 17 octobre 1793, l'après-dîner, dans la chapelle de Saint-Hippolyte, on a fait l'extraction de deux cercueils de plomb, de Blanche de Navarre, seconde femme de Philippe de Valois, morte en 1391, et de Jeanne de France, leur fille, morte en 1371,

âgée de 20 ans. On n'a pas trouvé la tête de cette dernière; elle a été vraisemblablement dérobée il y quelques années, lors d'une réparation faite à l'ouverture du caveau.

On a ensuite fait l'ouverture du caveau de Henri II, qui était fort petit: on en tira d'abord deux gros cœurs, un gros, et l'autre moindre : on ne sait de qui ils viennent, étant sans inscriptions: ensuite quatre cercueils, 1.° Celui de Marguerite de France, femme de Henri IV, morte le 27 mai 1615, âgée de 62 ans; 2.° Celui de François, duc d'Alençon, quatrième fils de Henri II, mort en 1584, âgé de 30 ans; 3.° Celui de François II, qui n'a régné qu'un an et demi, et qui mourut le 5 décembre 1560, âgé de 17 ans; 4.° d'une fille de Charles IX, nommée Élizabeth de France, morte le 2 avril 1578, à 6 ans.

Avant la nuit, on a ouvert le caveau de Charles VIII, mort en 1498, âgé de 28 ans. Son cercueil de plomb était posé sur des trétaux ou barres de fers: on n'a trouvé que des os presque desséchés.

Le vendredi, 18 octobre 1793, vers les sept heures du matin, on a continué l'extraction des cercueils du caveau de Henri II, et on en a tiré quatre grands cercueils ; celui de Henri II, mort le 10 juillet 1559, âgé de 40 ans et quelques mois ; de Catherine de Médicis, sa femme, morte le 5 janvier 1589, âgée de 70 ans ; de Charles IX, mort en 1574, âgé de 24 ans ; de Henri III, mort le 2 août 1589, âgé de 38 ans,

Celui de Louis, duc d'Orléans, second fils d'Henri II, mort au berceau ;

De Jeanne de France et de Victoire de France, toutes deux, filles de Henri II, mortes en bas âge.

Remarques. Ces cercueils étaient posés les uns sur les autres sur trois lignes : au premier rang à main gauche en entrant, étaient les cercueils de Henri II, et de Catherine de Médicis, sa femme, et de Louis d'Orléans, leur second fils : le cercueil de Henri II était posé sur des barres de fer, et les deux autres sur celui de Henri II.

Au second rang, au milieu du caveau, étaient quatre autres cercueils placés les

uns sur les autres, et les deux cœurs, ci-dessus mentionnés, étaient posés dessus.

Au troisième rang, à main droite, du côté du chœur se trouvaient quatre cercueils; celui de Charles IX, porté sur des barres de fer, en portait un grand (celui de Henri III) et deux petits.

Dessous les trétaux ou barres de fer, étaient posés les cercueils de plomb. Il y avait beaucoup d'ossemens; ce sont probablement des ossemens trouvés dans cet endroit, lorsqu'en 1719 on a fouillé pour faire le nouveau caveau des Valois, qui était avant, construit dans l'endroit même où on a déposé les restes des princes et princesses, à fur et mesure qu'on en a découvert.

Le même jour, 18 octobre 1793, on est descendu dans le caveau de Louis XII, mort en 1515, âgé de 53 ans. Anne de Bretagne, son épouse, morte en 1514, âgée de 37 ans, était dans le même caveau, à côté de lui: on a trouvé sur leurs cercueils deux couronnes de cuivre doré.

Dans le chœur, sous la croisée septentrionale, on a ouvert le tombeau de Jeanne de France, reine de Navarre, fille de Louis X, dit le Hutin, morte en 1349, âgée de 38 ans. Elle était enterrée au pied de son père, sans caveau : une pierre creuse, tapissée de plomb intérieurement, et couverte d'une autre pierre toute plate, renfermait ses ossemens; on n'a trouvé dans son cercueil qu'une couronne de cuivre doré.

Louis X, dit le Hutin, n'avait pas non plus de cercueil de plomb, ni de caveau : une pierre creuse en forme d'auge, tapissée en dedans de lames de plomb, renfermait ses os desséchés, avec un reste de sceptre et de couronne de cuivre rongé par la rouille ; il était mort en 1316, âgé de près de 27 ans.

Le petit roi Jean, son fils posthume, était à côté de son père, dans une petite tombe ou auge de pierre, revêtue de plomb, n'ayant vécu que quatre jours.

Près du tombeau de Louis X, était enterré, dans un simple cercueil de pierre, Hugues, dit le Grand, comte de Paris, mort en 956, père de Hugues Capet,

chef

chef de la race des Capétiens. On n'a trouvé que ses os presque en poussière.

On a été ensuite au milieu du chœur, découvrir la fosse de Charles le Chauve mort en 877, âgé de 54 ans. On n'a trouvé, bien avant dans la terre, qu'une espèce d'auge en pierre, dans laquelle était un petit coffre qui contenait le reste de ses cendres. Il était mort de poison en-deçà du Mont-Cénis, sur les confins de la Savoie, dans une chaumière du village de Brios, à son retour de Rome. Son corps fut mis en dépôt au prieuré de Mantui, du diocèse de Dijon, d'où il fut transporté, sept ans après à Saint-Denys.

Le samedi 19 octobre 1793, la sépulture de Philippe, comte de Boulogne, fils de Philippe-Auguste, mort en 1233, n'a rien donné de remarquable, sinon la place de la tête du prince, creusée dans son cercueil de pierre.

Nous remarquerons la même chose pour celui de Dagobert.

Le cercueil de pierre, en forme d'auge, d'Alphonse de Poitiers, frère de Saint Louis, mort en 1271, ne contenait que des cendres : ses cheveux étaient bien

conservés ; mais ce qui peut être remarquable, c'est que le dessous de la pierre qui couvrait son cercueil était tacheté, coloré et veiné de jaune et de blanc comme du marbre : les exhalaisons fortes du cadavre ont pu produire cet effet.

Le corps de Philippe-Auguste, mort en 1223, était entièrement consommé : la pierre taillée en dos d'âne qui couvrait le cercueil de pierre était arrondie du côté de la tête.

Le corps de Louis VIII, père de Saint Louis, mort le 8 novembre 1226, âgé de 40 ans, s'est trouvé aussi presque consommé. Sur la pierre qui couvrait son cercueil était sculpté une croix en demi relief : on n'y a trouvé qu'un reste de sceptre de bois pourri : son diadême, qui n'était qu'une bande d'étoffe tissue en or, avec une grande calotte d'une étoffe satinée, assez bien conservée. Le corps avait été enveloppé dans un drap ou suaire tissu d'or ; on en trouva encore des morceaux assez bien conservés.

Remarques. Son corps ainsi enseveli avait été recousu dans un cuir fort épais qui était bien conservé.

Il est le seul que nous ayons trouvé enveloppé dans un cuir. Il est vraisemblable qu'on ne l'a fait pour lui que pour que son cadavre n'exhalât pas au-dehors de mauvaise odeur, dans le transport qu'on en fit de Montpensier en Auvergne, où il mourut à son retour de la guerre contre les Albigeois.

On fouilla au milieu du chœur, au bas des marches du sanctuaire, sous une tombe de cuivre, pour trouver le corps de Marguerite de Provence, femme de S. Louis, morte en 1295. On creusa bien avant en terre sans rien trouver : enfin on découvrit, à gauche de la place où était sa tombe, une auge de pierre remplie de gravats, parmi lesquels étaient une rotule et deux petits os.

Dans la chapelle de Notre-Dame-la-Blanche, on a ouvert le caveau de Marie de France, fille de Charles IV, dit le Bel, morte en 1341, et de Blanche, sa sœur, duchesse d'Orléans, morte en 1392. Le caveau était rempli de décombres, sans corps et sans cercueils.

En continuant la fouille dans le chœur, on a trouvé, à côté du tombeau de Louis

VIII, celui où avait été déposé S. Louis, mort en 1270. Il était plus court et moins long que les autres ; les ossemens en avaient été retirés lors de sa canonisation en 1297.

Nota. La raison pour laquelle son cercueil était moins large et moins long que les autres, c'est que, suivant les historiens, ses chairs furent portées en Sicile: ainsi on n'a apporté à St-Denys que les os, pour lesquels il a fallu un cercueil moins grand que pour le corps entier.

On a ensuite décarrelé le haut du chœur pour découvrir les autres cercueils cachés sous terre. On a trouvé celui de Philippe-le-Bel, mort en 1014, âgé de 46 ans. Ce cercueil était de pierre et recouvert d'une large dale. Il n'y avait pas d'autres cercueils que la pierre creusée en forme d'auge, et plus large à la tête qu'aux pieds, et tapissée en dedans d'une lame de plomb, et une forte et large lame aussi de plomb, scellée sur les barres de fer qui fermaient le tombeau. Le squelette était tout entier: on a trouvé un anneau d'or, un sceptre de cuivre doré, de cinq

pieds de long, terminé par une touffe de feuillage, sur laquelle était représenté un oiseau aussi de cuivre doré.

Le soir, à la lumière, on a ouvert le tombeau de pierre du roi Dagobert, mort en 638. Il avait plus de six pieds de long, la pierre était creusée pour recevoir la tête qui était séparée du corps. On a trouvé un coffre de bois d'environ deux pieds de long, garni en dedans de plomb, qui renfermait les os de ce prince et ceux de Nanthilde, sa femme, morte en 642. Les ossemens étaient enveloppés dans une touffe de soie, séparés les uns des autres par une planche intermédiaire, qui partageait le coffre en deux parties. Sur un des côtés de ce coffre était une lame de plomb, avec cette inscription :

Hic jacet corpus Dagoberti.

Sur l'autre côté, une lame de plomb portait :

Hic jacet corpus Nanthildis.

On n'a pas trouvé la tête de la reine Nanthilde. Il est probable qu'elle sera

restée dans l'endroit de sa première sépulture, lorsque Saint Louis les fit retirer pour les placer dans le tombeau qu'il leur fit élever dans le lieu où il se voit aujourd'hui.

Dimanche, 20 *octobre* 1793.

On a travaillé à détacher le plomb qui couvrait le dedans du tombeau de pierre de Philippe-le-Bel. On a refouillé auprès de la sépulture de S. Louis, dans l'espérance d'y trouver le corps de Marguerite de Provence, sa femme : on n'a rien trouvé qu'une auge de pierre sans couverture, remplie de terre et de gravats.

Dans cet endroit devait être aussi le corps de Jean Tristan, comte de Nevers, fils de S. Louis, mort en 1270, quelques jours avant son père, près de Carthage en Afrique.

Dans la chapelle dite des Charles, on a retiré le cercueil de plomb de Bertrand Duguesclin, mort en 1380. Son squelette était tout entier, la tête bien conservée, les os bien propres et tout-à-fait desséchés. Auprès de lui était le tombeau de

Bureau de La Rivière, mort en 1400. Il n'avait guère que trois pieds de long; on en a retiré le cercueil de plomb.

Après bien des recherches, on a trouvé l'entrée du caveau de François I.er, mort en 1547, âgé de 52 ans.

Ce caveau était grand et bien voûté; il contenait six corps renfermés dans des cercueils de plomb, posés sur des barres de fer: celui de François I.er; celui de Louise de Savoie, sa mère, morte en 1531; de Claudine de France, sa femme, morte en 1524, âgée de 25 ans; de François, dauphin, mort en 1536, âgé de 19 ans; de Charles, son frère, duc d'Orléans, mort en 1544, âgé de 23 ans, et celui de Charlotte sa sœur, morte en 1524, âgée de 8 ans.

Tous ces corps étaient en pourriture et en putréfaction liquide, et exhalaient une odeur insupportable, une eau noire coulait à travers leurs cercueils de plomb dans le transport qu'on en fit au cimetière.

On a repris la fouille dans la croisée méridionale du chœur; on a trouvé une auge ou tombe de pierre, remplie de

gravats. C'était le tombeau de Pierre Beaucaire, chambellan de saint Louis, mort en 1270.

Sur le soir, on a trouvé près la grille du côté du midi, le tombeau de Matthieu de Vendôme, abbé de Saint-Denys, et régent du royaume sous saint Louis et sous son fils Philippe-le-Hardi; il n'avait point de cercueil, ni de pierre, ni de plomb; il avait été mis en terre dans un cercueil de bois, dont on trouva encore des morceaux de planches pourries. Le corps était entièrement consommé: on n'a trouvé que le haut de sa crosse de cuivre doré et quelques lambeaux de riche étoffe, ce qui marque qu'il avait été enselevi avec ses plus riches ornemens d'abbé. Il était mort en 1286, le 5 septembre, au commencement du règne de Philippe-le-Bel.

Le lundi, 21 octobre 1793.

Au milieu de la croisée du chœur, on a levé le marbre qui couvrait le petit caveau où on avait déposé, au mois d'août 1791, les ossemens et cendres de

six princes et une princesse de la famille de S. Louis, transférés en cette église, de l'abbaye de Royaumont, où ils étaient enterrés ; les cendres et ossemens ont été retirés de leurs coffres ou cercueils de plomb, et portés au cimetière dans la seconde fosse commune, où Philippe-Auguste, Louis VIII, François I.er et toute la famille avaient été portés.

Dans l'après-midi, on a commencé à fouiller dans le sanctuaire, à côté du grand autel, à gauche, pour trouver les cercueils de Philippe-le-Long, mort en 1322; Charles IV, dit le Bel, mort en 1328; de Jeanne d'Evreux, troisième femme de Charles IV, morte en 1370; de Philippe de Valois, mort en 1350, âgé de 57 ans; de Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe de Valois, morte en 1348, et celui du roi Jean, mort en 1364.

Le mardi 22 *octobre* 1793.

Dans la chapelle des Charles, le long du mur de l'escalier qui conduit au chevet, on a trouvé deux cercueils l'un sur l'autre;

celui de dessus, de pierre carrée, renfermait le corps d'Arnaud Guillem de Barbazan, mort en 1431, premier chambellan de Charles VII. Celui de dessous, couvert de lames de plomb, contenait le corps de Louis de Sancerre, connétable sous Charles VI, mort en 1402, âgé de 60 ans; sa tête était encore garnie de cheveux longs et partagés en deux cadenettes bien tressées.

On a levé ensuite la pierre perpendiculaire qui couvrait les tombeaux en pierre de l'abbé Suger et de l'abbé Troon; le premier, mort en 1151, et le second en 1221: on n'y a trouvé que des os presque en poussièrre.

On a continué la fouille dans le sanctuaire, du côté de l'évangile, et on a découvert, bien avant en terre, une grande pierre plate qui couvrait les tombeaux de Philippe-le-Long et des autres.

On s'en tint là, et, pour finir la journée, on alla, dans la chapelle dite du Lépreux, lever la tombe de Sédille de Sainte-Croix, morte en 1380, femme de Jean Pastourelle, conseiller du roi

Charles V : on n'a trouvé que des ossemens consommés.

Le mercredi 23 *octobre* 1793.

On a repris, du matin, le travail qu'on avait laissé la veille, pour la découverte des tombeaux du sanctuaire.

On trouva d'abord celui de Philippe de Valois, qui était de pierre, tapissé intérieurement de plomb, fermé par une forte lame du même métal, soudée sur des barres de fer, le tout recouvert d'une longue et large pierre plate : on a trouvé une couronne et un sceptre surmonté d'un oiseau de cuivre doré.

Plus près de l'autel, on a trouvé le tombeau de Jeanne de Bourgogne, première femme de Philippe de Valois ; on y a trouvé son anneau d'argent, un reste de quenouille ou fuseau, et des os desséchés.

Le jeudi 24 *octobre* 1793.

A gauche de Philippe de Valois était Charles-le-Bel. Son tombeau était

construit comme celui de Philippe de Valois: on y a trouvé une couronne d'argent doré, un sceptre de cuivre doré, haut de près de sept pieds, un anneau d'argent, un reste de main de justice, un bàton de bois d'ébène, un oreiller de plomb pour reposer la tête; le corps était desséché.

Le vendredi 25 octobre 1793.

Le tombeau de Jeanne d'Evreux avait été remué, la tombe était brisée en trois morceaux, et la lame de plomb qui fermait le cercueil était détachée; on ne trouva que des os desséchés sans la tête; on ne fit pas d'information; il y avait néanmoins apparence qu'on était venu, dans la nuit précédente, dépouiller ce tombeau.

Au milieu, on trouva le tombeau en pierre de Philippe-le-Long; son squelette était bien conservé, avec une couronne d'argent doré, enrichie de pierreries, une agrafe de son manteau en losange, avec une autre plus petite, aussi d'argent, partie de sa ceinture d'étoffe satinée, avec une

boucle d'argent doré et un sceptre de cuivre doré. Au pied de son cercueil était un petit caveau où était le cœur de Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe de Valois, renfermé dans une cassette de bois presque pourri : l'inscription était sur une lame de cuivre.

On a aussi découvert le tombeau du roi Jean, mort en 1364 en Angleterre, âgé de 56 ans; on y a trouvé une couronne, un sceptre fort haut, mais brisé; une main de justice, le tout d'argent doré. Son squelette était entier. Quelques jours après les ouvriers avec le commissaire aux plombs ont été au couvent des Carmelites faire l'extraction du cercueil de madame Louise de France, fille de Louis XV, morte le 23 décembre 1787, âgée de 50 ans et environ 6 mois. Ils l'ont apporté dans le cimetiere, et le corps a été déposé dans la fosse commune; il était tout entier, mais en pleine putréfaction; ses habits de Carmélite étaient très-bien conservés.

Dans la nuit du 11 au 12 novembre 1793, par ordre du département, en présence du commissaire du district et

de la municipalité de Saint-Denys, on a enlevé du trésor tout ce qui y était, châsses, reliques, etc. ; tout a été mis dans de grandes caisses de bois, ainsi que tous les riches ornemens de l'église, et le tout est parti dans des chariots pour la Convention, en grand appareil et grand cortége de la garde des habitans de la ville, le 13, vers les dix heures du matin.

Supplément.

Le 8 janvier 1794, le tombeau de François I.er étant démoli, il fut aisé d'ouvrir celui de Marguerite, comtesse de Flandres, fille de Philippe-le-Long, et femme de Louis, comte de Flandres, morte en 1382, âgée de 66 ans ; elle était dans un caveau assez bien construit, son cercueil de plomb était posé sur des barres de fer. on n'y trouva que des os bien conservés, et quelques restes de planches de bois de châtaignier. Mais on n'a pas trouvé la sépulture du cardinal de Retz, dit le coadjuteur, mort en 1679, âgé de 66 ans ; non plus que celle de plusieurs autres grands personnages.

Note G, page 120.

Chapitre *De Jesus-Christ et de sa Vie.*

« A moins qu'il ne plaise à Dieu de » vous envoyer quelqu'un pour vous » instruire de sa part, n'espérez pas de » réussir jamais dans le dessein de réfor- » mer les mœurs des hommes. » (PLATON, *apologie de Socrate.*)

Le même philosophe, après avoir prouvé que la piété est la chose du monde la plus désirable, ajoute : *Mais qui sera en état de l'enseigner, si Dieu ne lui sert de guide?* (Dialogue intitulé *Epinomis.*) (*Note de l'Edit.*)

Note H, page 127.

Lisez, dans la seconde partie du *Discours sur l'Histoire universelle*, l'admirable morceau sur *Jesus-Christ et sa doctrine.* (*Note de l'Edit.*)

NOTE I, page 131.

Le docteur Robertson a rendu justice à M. de Voltaire, en disant que cet homme universel n'a pas été un historien aussi infidèle qu'on le pense généralement. Nous croyons comme lui, que M. de Voltaire n'a pas toujours cité faux; mais il est certain qu'il a beaucoup omis, car nous n'oserions dire beaucoup ignoré. Il a donné de plus aux passages originaux un tour particulier, pour leur faire dire toute autre chose qu'ils ne disent en effet. C'est le moyen d'être tout-à-la-fois exact et merveilleusement infidèle. Dans ses deux admirables histoires de Louis XIV et de Charles XII, M. de Voltaire n'a pas eu besoin d'avoir recours à ce moyen, mais dans son histoire générale, qui n'est qu'une longue injure au christianisme, il s'est cru permis d'employer toutes sortes d'armes contre l'ennemi. Tantôt il nie formellement, tantòt il affirme du ton le plus positif; ensuite il mutile et défigure les faits. Il avance sans hésiter, qu'*il n'y eut aucune hiérarchie pendant près*

de cent ans parmi les chrétiens. Il ne donne aucun garant de cette étrange assertion ; il se contente de dire : *Il est reconnu, l'on rit aujourd'hui.* L'auteur de l'*Essai* pouvait rire, c'est sa coutume ; mais quand on écrit avec le dessein formel de renverser la religion de son pays par ses bases historiques, il faudrait peut-être produire des titres, et épargner les noms d'*idiots*, d'*esclaves*, d'*ignorans* et de *fanatiques*, à ceux qui se contentent de rapporter exactement les faits à la page où ils les ont lus.

Selon cet auteur, on n'a sur la succession de S. Pierre que la liste *frauduleuse d'un livre apocryphe*, *intitulé le Pontificat de Damase* (1). Or, il nous reste un traité de S. Irenée sur les hérésies, où le père de l'église gallicane *donne en entier* la succession des papes, depuis les apôtres (2). Il en compte douze jusqu'à son temps. On place l'année de la naissance de S. Irenée environ 120 ans après

(1) Essai sur les M. des N. chap. VIII.
(2) Lib. 3, cap. 3.

Jesus-Christ. Il avait été disciple de Papias et de S. Polycarpe, eux-mêmes disciples de S. Jean l'évangéliste. Il était donc témoin presque oculaire des premiers papes. Il nomme S. Lin après S. Pierre, et nous apprend que c'est de ce même Lin que parle S. Paul dans son épître à Timothée (1). Comment M. de Voltaire, ou ceux qui l'aidaient dans son travail, n'ont-ils pas craint (s'ils n'ont pas ignoré) cette foudroyante autorité ? Si l'on en croit l'*Essai sur les mœurs*, on n'aurait jamais entendu parler de Lin ; et voilà que ce premier successeur du chef de l'église est nommé par les apôtres eux-mêmes ! Au reste, que la suprématie de ce premier évêque de la chrétienté a toujours été reconnue, quoique non prononcée par les conciles, c'est encore ce qu'il est facile de prouver. Sous le pape Clément III, successeur des apôtres, il y eut une grande division dans l'église de Corinthe ; le saint siége écrivit une *puissante lettre*, dit Saint Irenée, pour

---

(1) Lib. 2, cap. 4, v. 21.

ramener la paix, et son autorité fut reconnue (1). S. Cyprien déclare l'unité de l'église et la primauté de Saint Pierre en paroles non équivoques : *Super unum Petrum ædificat ecclesiam suam, unam cathedram constituit, et unitatis ejusdem originem ab uno incipientem, suâ auctoritate disposuit* (2). Dès le cinquième siècle, 400 ans avant que le titre de *Pape* fut exclusivement attribué au souverain pontife, on était d'opinion que les conciles généraux mêmes devaient être confirmés par l'évêque de Rome (3). Tous les évêques des Gaules reconnaissaient cette suprématie, et en alléguaient pour raison que l'esprit apostolique continuait à émaner du saint siége (4). La sentence du pape sur Théodoret, vers le même temps fut reçue de tous les fidèles, et l'on appelait du juge-

---

(1) *Iren. de Hæres. lib* 3, *cap.* 3.

(2) *De unit. Eccles. cathol.*

(3) *S. Leo, ep.* 89, *ad Marcian. Aug p.* 308, 309.

(4) *Id. Epist. ad Leo.* 288.

ment des conciles provinciaux, à la cour de Rome. (1)

C'est donc plutôt une dispute de mots que de faits, que tout ce qui concerne l'autorité de la chaire de saint Pierre. On sait fort bien que les évêques primitifs se sont appelés *Papes*, comme encore Patriarches, *Pater Patrum*, *Episcopus Episcoporum*, *Angelus Episcopus*. Qu'importe le nom, si la suprématie existait ? On peut faire quelque chicane, vu l'éloignement des temps ; mais les nombreuses autorités que nous avons citées, sans compter celles qu'il nous serait aisé d'y ajouter encore, contenteront tout homme qui n'aura pas pris parti contre les vérités historiques de l'église.

---

(1) *Id. Epist.* 95, *p.* 311, *Ep.* 10, *ad episcop. Gall. p.* 217 *Ep.* 40, *p.* 251.

Note K, page 132.

Fragment du Sermon de Bossuet sur l'unité de l'église, *prononcé à l'ouverture de l'assemblée du clergé, de* 1682.

Nous trouverons dans l'évangile que Jesus-Christ, voulant commencer le mystère de l'unité dans son Eglise, parmi tous les disciples en choisit douze; mais que, voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Eglise, parmi les douze il en choisit un.... Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de S. Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une église éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs; Pierre parlera toujours dans sa chaire: c'est ce que disent les Pères; c'est ce que confirment six cent trente évèques au concile de Calcédoine.

.... Et qui ne sait ce qu'a chanté le grand S. Prosper il y a plus de douze cents ans : *Rome, le Siége de Pierre,*

devenue sous ce titre le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguer par les armes. Que volontiers nous répétons ce sacré cantique d'un père de l'Église gallicane! c'est le cantique de la paix, ou dans la grandeur de Rome l'unité de toute l'Eglise est célébrée.

. . . . Jesus-Christ poursuit son dessein, et, après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*, il ajoute, *et je te donnerai les clefs du royaume des cieux.* Toi qui as la prérogative de la prédication de la *foi*, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du Gouvernement. *Ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel.* Tout est soumis à ces clefs: tout, mes frères, rois et peuples, pasteurs et troupeaux. Nous le publions avec joie; car nous aimons l'unité, et nous tenons à gloire notre obéisssance. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement d'*aimer plus que tous les autres* apôtres, et ensuite de *paître* et gouverner tout, *et les*

agneaux et les brebis, et les petits et les mères, et les pasteurs même : pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jesus-Christ..... (*Note de l'Edit.*)

NOTE L, page 141.

Il va presque jusqu'à nier les persécutions sous Néron. Il avance qu'aucun des Césars n'inquiéta les chrétiens jusqu'à Domitien. « Il était aussi injuste, dit-il, d'imputer cet accident (l'incendie de Rome) au christianisme qu'à l'empereur (Néron); ni lui, ni les chrétiens, ni les Juifs, n'avaient aucun intérêt à brûler Rome; mais il fallait apaiser le peuple qui se soulevait contre des étrangers également haïs des Romains et des juifs. On abandonna quelques infortunés à la *vengeance* publique. (Quelle vengeance, s'ils n'étaient pas coupables!) Il semble qu'on n'aurait pas dû compter parmi les persécutions faites à leur foi, cette violence passagère. Elle n'avait rien de commun avec leur religion *qu'on ne connaissait pas* (nous allons entendre Tacite), et

que les Romains confondaient avec le judaïsme, protégé par les lois, autant que méprisé (1). » Voilà peut-être un des passages historiques les plus étranges qui soient jamais échappé à la plume d'un auteur.

Voltaire n'avait-il jamais lu ni Suétone, ni Tacite? Il nie l'existence ou l'authenticité des inscriptions trouvées en Espagne, où Néron est remercié *d'avoir aboli dans la province une superstition nouvelle.* Quant à l'existence de ces inscriptions, on en voit une à Oxford : *Neroni Claud. Cais. Aug. Max. ob Provinc. latronib. et His qui novam generi hum. Superstition. inculcab. purgat.* Et pour ce qui regarde l'inscription elle-même, on ne voit pas pourquoi Voltaire doute que cette nouvelle superstition soit la religion chrétienne. Ce sont les propres paroles de Suétone : *Afflicti suppliciis christiani, genus hominum superstitonis novæ ac maleficiæ.* (2)

(1) Essai sur les Mœurs, chap. VIII.
(2) *Suet. in Nero.*

Le

Le passage de Tacite va nous apprendre maintenant quelle fut *cette violence* passagère, exercée très-sciemment, non sur les *juifs*, mais sur les *chrétiens.*

« Pour détruire les bruits, Néron chercha des coupables, et fit souffrir les plus cruelles tortures à des malheureux abhorrés pour leurs infamies, qu'on appelait vulgairement *chrétiens.* Le Christ, qui leur donna son nom, avait été condamné au supplice, sous Tibère, par le procurateur Ponce-Pilate, ce qui réprima pour un moment cette exécrable superstition. Mais bientôt le torrent se déborda de nouveau, non-seulement dans la Judée, où il avait pris sa source, mais jusque dans Rome même, où viennent enfin se rendre et se grossir tous les égouts de l'univers. On commença par se saisir de ceux qui s'avouèrent chrétiens; et ensuite, sur leurs dépositions, d'une *multitude immense* qui fut moins convaincue d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain; et à leur supplice, on ajoutait la dérision : on les enveloppait de peaux de bêtes, pour les faire dévorer par les chiens; on les attachait en croix, ou l'on

enduisait leurs corps de résine, et l'on s'en servait la nuit pour s'éclairer. Néron avait cédé ses propres jardins pour ce spectacle, et dans le même temps il donnait des jeux au cirque, se mêlant parmi le peuple en habit de cocher, ou conduisant les chars. Aussi, quoique coupables et dignes des derniers supplices, on se sentait ému de compassion pour ces victimes, qui semblaient immolées moins au bien public qu'aux passe-temps d'un barbare. » (1)

Les mouvemens de compassion dont Tacite semble saisi à la fin de ce tableau, contrastent bien tristement avec un auteur chrétien, qui cherche à affaiblir la pitié pour les victimes. On voit que Tacite désigne nettement les chrétiens ; il ne les confond point avec les juifs, puisqu'il raconte leur origine, et que d'ailleurs, en parlant du siége de Jérusalem, il fait, dans un autre endroit, l'histoire des Hébreux et de la religion

---

(1) *Tacit. An. libr.* XV, 44. trad. de M. Dureau de la Malle, deuxième édit. t. III, 291.

de Moïse. On devine pourtant ce qui a fait avancer à Voltaire que les Romains croyaient persécuter les juifs en persécutant les fidèles. C'est sans doute cette phrase : *moins convaincus d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain*, que l'auteur de l'Essai a interprétée des juifs, et non des chrétiens. Or, il ne s'est pas aperçu qu'il faisait l'éloge de ces derniers, tout en les voulant priver de la pitié du lecteur. Mais quoiqu'il ne puisse appliquer réellement les paroles de Tacite aux fidèles, dont la religion est au contraire une espèce de philantropie, il aurait dû remarquer que le refus que les chrétiens faisaient de sacrifier aux idoles, et d'assister aux abominables jeux du cirque, pour voir des hommes s'égorger, ou déchirés par des bêtes, les faisait passer pour être les ennemis des dieux et des hommes. Quant aux crimes odieux qu'on reprochait aux premiers fidèles, comme de manger des enfans et de boire leur sang, on voit facilement ce qui avait pu donner lieu à de pareils bruits. Le sang mystique du Fils de l'homme, qu'on buvait dans le vin de l'Eucharistie ;

l'enfant qui s'immole, la chair de l'agneau, toutes ces figures dont les païens avaient entendu parler confusément, jointes aux asssemblées mystérieuses des fidèles, firent aisément supposer des rites abominables. Pline, Marc-Aurèle, Sévère, et tant d'autres illustres païens, ont rendu justice aux mœurs des chrétiens primitifs, que les paroles de Tacite ne sont ici d'aucun poids. C'est une grande gloire pour les chrétiens, dit Bossuet, d'avoir eu pour premier persécuteur le persécuteur du genre humain. L'article de Voltaire, nous fait faire un triste retour sur cet esprit de parti qui divise tous les hommes, et étouffe chez eux les sentimens naturels. Que le ciel nous préserve de ces horribles haines d'opinion, puisqu'elles rendent si injuste !

Note M, page 183.

M. de C...., obligé de fuir pendant la terreur avec un de ses frères, entra dans l'armée de Condé ; après y avoir servi honorablement jusqu'à la paix, il se résolut de quitter le monde. Il passa en

Espagne, se retira dans un couvent de Trappistes, y prit l'habit de l'ordre, et mourut peu de temps après avoir prononcé ses vœux: il avait écrit plusieurs lettres à sa famille et à ses amis, pendant son voyage en Espagne et son noviciat chez les Trappistes. Ce sont ces lettres que l'on donne ici. On n'a rien voulu y changer; on y verra une peinture fidèle de la vie de ces religieux, dont les mœurs ne sont déjà plus pour nous que des traditions historiques. Dans ces feuilles écrites sans art, il règne souvent une grande élévation de sentimens, et toujours une naïveté d'autant plus précieuse, qu'elle appartient au génie français, et qu'elle se perd de plus en plus parmi nous. Le sujet de ces lettres se lie au souvenir de tous nos malheurs : elle représentent un jeune et brave Français chassé de sa famille par la révolution, et s'immolant dans la solitude, victime volontaire offerte à l'Eternel, pour racheter les maux et les impiétés de la patrie : ainsi, S. Jérôme au fond de sa grotte, tâchait, en versant des torrens de larmes, et en élevant ses mains vers le ciel, de retarder la chute

de l'empire Romain. Cette correspondance offre donc une petite histoire complète, qui a son commencement, son milieu et sa fin. Je ne doute point que si on la publiait comme un simple roman, elle n'eût le plus grand succès. Cependant elle ne renferme aucune aventure : c'est un homme qui s'entretient avec ses amis et qui leur rend compte de ses pensées. Où donc est le charme de ses lettres? Dans la religion. Nouvelle preuve qui vient à l'appui des principes que j'ai essayé d'établir dans mon ouvrage.

A MM. de B...., ses compagnons d'émigration, à Barcelone.

15 mars 1799.

Mon dernier voyage, mes chers amis, (c'est celui de Madrid) a été très-agréable. j'ai passé à Aranjuez, où était la famille royale. J'ai resté cinq jours à Madrid, autant à Sarragosse, où j'ai eu l'avantage de visiter Notre-Dame du Pilar. J'ai eu plus de plaisir à parcourir l'Espagne, que je n'en avais eu à parcourir les autres pays.

On a l'avantage d'y voyager à meilleur marché, que nulle part que je connaisse. Je n'ai rien perdu de mes effets, quoique je sois très-peu soigneux : on trouve ici beaucoup de braves gens qui savent exercer la charité. On épargne beaucoup en portant avec soi un sac qu'on remplit chaque soir de paille pour se coucher; mais je n'ai plus de goût à parler de tout cela. J'ai dit adieu aux montagnes et aux lieux champêtres. J'ai renoncé à tous mes plans de voyage sur la terre, pour commencer celui de l'éternité. Me voici depuis neuf jours à la Trappe de Sainte-Susanne, où j'ai résolu, avec la grâce de Dieu, de finir mes jours. J'ai moins de mérite qu'un autre à souffrir les peines du corps, vu l'habitude que je m'en étais faite, par *épicuréisme.*

On ne mène pas ici une vie de fainéans; on se lève à une heure et demie du matin, on prie Dieu, ou on fait des lectures pieuses jusqu'à cinq; puis commence le travail qui ne cesse que vers les quatre heures et demie du soir, qu'on rompt le jeûne : je parle pour les frères convers dont je fais nombre; les pères qui

travaillent aussi beaucoup, quittent les champs aux heures marquées, pour se rendre au chœur, où ils chantent l'office de la Ste-Vierge, l'office ordinaire, et celui des morts. Nous autres frères nous interrompons aussi notre travail, pour faire nos prières par intervalles, ce qui s'exécute sur le lieu. On ne passe guère une demi-heure sans que l'ancien frappe des mains, pour nous avertir d'élever nos pensées vers le ciel, ce qui adoucit beaucoup toutes les peines; on se ressouvient qu'on travaille pour un maître qui ne nous fera pas attendre notre salaire au temps marqué.

J'ai vu mourir un de nos pères. Ah! si vous saviez quelle consolation on a dans ce moment de la mort! Quel jour de triomphe! Notre révérend père abbé demanda à l'agonisant: « *Eh bien, êtes-vous fâché maintenant d'avoir un peu souffert?* » Je vous avoue à ma honte que je me suis sentis plusieurs fois envie de mourir, comme ces soldats lâches qui désirent leur congé avant le temps. Sainte Marie égyptienne fit quarante ans pénitence; elle était moins coupable

que moi, et il y a mille ans qu'elle se repose dans la gloire.

Priez pour moi, mes chers amis, afin que nous puissions nous retrouver au grand jour.

Faites savoir, je vous prie, au cher Hippolyte et à mes sœurs le parti que j'ai pris. Je leur écrirai dans six semaines, et ils peuvent m'écrire à l'adresse que je vous donnerai.

Nous sommes ici 70, tant Espagnols que Français, et cependant la maison est très-pauvre, voilà pourquoi je veux faire venir les 300 livres. D'ailleurs, quoiqu'avec la grâce de Dieu, j'espère persister dans ma résolution, j'ai un an pour sortir.

Vous pouvez donc écrire au révérend père abbé de la Trappe de Sainte-Suzanne, par Alcaniz à Maëlla, pour le frère Charles CL.

(Vous aurez soin de mettre en tête de la lettre *Espana ;* et après Maëlla, en *Aragon.*)

Lettre écrite à ses frères et sœurs en France.

Première Semaine de Pâque, 1799.

Me voici à Sainte-Suzanne depuis le premier lundi de carême; c'est un couvent de Trappistes, où je compte finir mes jours : j'ai déjà éprouvé tout ce qu'il y a de plus austère dans le cours de l'année. On ne se lève jamais plus tard qu'à une heure et demie du matin; au premier coup de cloche on se rend à l'église; les frères convers, dont je fais nombre sous le nom de Fr. J. Climaque, sortent à deux heures et demie pour aller étudier les pseaumes ou faire quelqu'autre lecture spirituelle; à quatre heures on rentre à l'église jusqu'à cinq heures, que commence le travail. On s'occupe dans un atelier jusqu'au jour; alors on prend une pioche large et une étroite, puis on va en ordre travailler, ce qui dure quelquefois jusqu'à trois heures de l'après-midi. On se rapproche ensuite du couvent où l'on reprend le travail dans l'atelier, en attendant quatre heures et un quart, heure

à laquelle sonne le dîner. En se levant de table, on va processionnellement à l'église, en récitant le *Miserere*, l'on en sort en chantant le *de profundis* et l'on retourne au travail dans l'atelier. Là on carde, on file, on fait du drap, et autres choses, chacun selon son talent. Tout ce dont nous nous servons doit se faire dans la maison par les mains des frères, autant que cela est possible; chacun doit gagner sa vie à la sueur de son front, faisant profession d'être pauvre et de n'être à charge à personne, donnant au contraire l'hospitalité à gens de tout état qui viennent nous voir; cependant nous n'avons que deux attelages de mules, et environ deux cents brebis et quelques chèvres qui vont paître dans les montagnes arides qui nous environnent. Ce ne peut être que par les soins d'une providence particulière, que soixante-dix personnes vivent avec si peu de chose, sans compter une foule d'étrangers qui viennent de toutes parts, et auxquels on donne du pain blanc, et tout ce que nous pouvons leur donner en maigre, apprêté à l'huile ou au beurre, dont nous ne faisons pas usage. Notre

pain, s'il est de froment, ne doit avoir passé qu'une fois par le crible, et la farine doit être employée comme elle sort du moulin. Comme je suis mal-adroit pour filer dans l'atelier, je trie les fêves ou lentilles de nos repas. Le riz ne se trie pas de même, et tout se mange sans autre accommodage que cuit à l'eau et au sel.

A cinq heures trois quarts, on va au cloître lire ou prier Dieu jusqu'à six heures. Il se fait une lecture que tout le monde écoute. La lecture finie, les pères entrent à l'église pour dire complies. Le père-maître, qui est un ancien moine de Sept-Fonds, distribue le travail aux frères, à mesure qu'ils entrent dans l'église; après complies, on sonne une cloche qui réunit tout le monde, pour chanter *Salve Regina*, ce qui dure un quart-d'heure. Le chant en est très-beau, et cela seul délasse de tous les travaux de la journée; vient ensuite un demi-quart d'heure d'adoratien. A sept heures un quart, on dit le *Sub tuum præsidium*; cela fait, tous les individus de la maison vont se prosterner à la file dans le cloître,

et là, couchés sur la terre, comme le roi David, ils disent le *Miserere* dans un grand silence : cette dernière cérémonie me paraît sublime ; l'homme ne me semble jamais mieux à sa place, que lorsqu'il s'humilie devant son auteur. Enfin, le révérend père abbé se lève, et placé sur la porte de l'église, il donne l'eau bénite à tous sans exception, jusqu'au dernier des novices. Arrivés au dortoir, on se met à genoux aux pieds de son lit, jusqu'à ce qu'on entende une petite cloche, qui est le signal pour se coucher, ce qui se fait à sept heures et demie.

Il y a ensuite une infinité de petites contradictions, qui venant sans cesse à la rencontre des habitudes, inquiètent dans les premiers jours. On ne doit jamais, par exemple s'appuyer si on est assis, ni s'asseoir, si on est fatigué, pour le seul fait de se reposer ! c'est que l'homme est né pour travailler dans ce monde, et qu'il ne doit attendre de repos qu'arrivé au terme de son pélérinage. On perd ainsi toute propriété sur son corps : si l'on se blesse d'une manière un peu grave, il faut s'aller accuser à genoux,

tout comme lorsqu'on brise un vase de terre, et cela sans parler ; il suffit de montrer le sang qui coule, ou les fragmens de la chose brisée. Puis il y a le chapitre des fautes : on doit s'accuser à haute voix des fautes purement matérielles ; en outre il y a souvent quelque frère qui vous proclame, en dénonçant des fautes que vous avez commises par ignorance ou autrement. Je serais trop long, si je disais tout le reste.

A la vérité, le temps du carême est ce qu'il y a de plus austère ; hors de-là je crois qu'on ne dîne jamais plus tard que deux heures : j'ai commencé par ce temps de pénitence ; j'ai fait comme les coureurs, qui s'exercent d'abord avec des souliers de plomb. Il me semble maintenant que nous menons une vie de Sybarites, et en vérité, nous pouvons dire : Hélas ! que nous faisons peu de chose en comparaison de ce qu'on fait les saints ! Quand je pense aux entreprises des aventuriers Américains, à leur passage de la mer Atlantique à la mer du Sud, à travers l'isthme de Panama, à ce qu'ils ont dû souffrir pour se faire un chemin à

travers les arbres et les ronces, qui n'avaient cessé de s'entrelacer depuis l'origine du monde, à ce qu'ils ont éprouvé dans ces vallées désertes sous les feux de l'équateur, passant de-là tout-à-coup sur des glaciers, et tout cela par le seul désir de s'emparer de l'or des Indiens; en considérant tous ces vains efforts pour des biens trompeurs, et sachant d'ailleurs que l'espérance de ceux qui travaillent pour Dieu ne sera pas frustrée, on doit s'écrier: Hélas! que nous faisons ici-bas peu de chose pour le ciel!

Nous sentons tous cette vérité, et il y a sûrement des frères qui embrasseraient toute espèce de pénitence; mais on ne peut pas faire la moindre austérité sans une permission expresse, et elle est rarement accordée, parce qu'étant pauvres, il faut conserver ses forces pour travailler. Si quelquefois appuyé debout contre un mur, je sommeille, il y a bientôt quelque frère charitable qui me tire de ce sommeil; je crois l'entendre me dire: « Tu te reposeras à la maison paternelle, *in domum æternitatis.* » Pendant ce travail, soit au champ, soit

à la maison, de temps à autre le plus ancien frappe des mains, et alors dans un grand silence pendant cinq ou six minutes, chacun peut porter ses regards vers le ciel; cela suffit pour adoucir le froid de l'hiver et les chaleurs de l'été. Il faut en être témoin pour se faire une idée du contentement, de la jubilation de tout le monde: rien ne prouve mieux le bonheur de cette vie, que ce qu'ont fait les Trappistes pour se réunir après leur expulsion de France et la quantité de couvens de cet ordre qui se sont formés jusque dans le Canada. Ici nous sommes environ soixante-dix, et on refuse tous les jours des gens qui demandent à être reçus. Certes, j'ai eu assez de peine pour y parvenir, mais heureusement je suis venu ici sans avoir écrit, comme on le fait ordinairement, ne connaissant personne, me confiant en la protection de la sainte Vierge, à qui je m'étais adressé avant de partir de Cordoue: je ne me suis pas rebuté du premier refus, parce que je sais bien qu'après tout le révérend père abbé n'est pas le *vrai* maître; aussi après quelques jours, il entra dans

ma chambre, et après m'avoir embrassé, il me dit: Désormais regardez-moi comme votre frère; je me ferais conscience de renvoyer quelqu'un qui se sauve du monde pour venir ici travailler à son salut.

En effet, par la grace de Dieu, c'est le seul motif qui m'a pressé de prendre ce parti, j'y étais résolu environ trois mois avant de sortir de France: mais où et comment parvenir à ce que je désirais? Je n'en savais rien. Il n'y a que quatre pas de Barcelonne ici, mais les chemins les plus courts ne sont pas toujours ceux de la Providence; il entrait apparemment dans les desseins de Dieu que j'allasse d'abord à Cordoue, à travers un des plus beaux pays de la nature, les royaumes de Valence, de Murcie, de Grenade: je n'ai jamais rien vu de plus charmant que l'Andalousie. Plus j'avançais, plus je sentais augmenter le désir de voir d'autres contrées, d'autres pays. Ayant rencontré aux environs de Tarragone un officier Suisse, que j'avais connu dans le Valais, il me porta mon sac sur son cheval, et nous fîmes journée ensemble. Je ne sais comment étant venu à parler de la

Val-Sainte, et comment ces pauvres pères avaient été obligés de passer en Russie, l'officier me dit qu'ils avaient formé une colonie en Aragon; aussitôt je me résolus de tourner mes pas vers ce côté, et je commençai ce long chemin que j'ai fait seul de nuit et de jour à travers les montagnes qui se pressent avant d'arriver à Tortone; on y fait souvent cinq ou six lieues sans rencontrer personne; et l'on voit çà et là une multitude de croix, qui annoncent la triste fin de quelque voyageur.

Les pays que je voyais, soit sauvages ou rians, me donnaient des idées agréables, ou me jetaient dans une de ces mélancolies, qui plaisent par les différens sentimens qui viennent s'y associer. Je ne crois pas avoir jamais fait de voyage avec plus de confiance, ni avec plus de plaisir; je n'ai trouvé que des gens honnêtes, bons et charitables. Il n'y a rien de plus gai qu'une auberge espagnole, par la foule des gens qui s'y rencontrent. Je suspendais mon sac à un clou, sans le moindre souci: le prix du pain et de la viande étant fixé, les pauvres voyageurs comme

moi ne peuvent pas être trompés ; d'ailleurs je n'ai jamais rencontré de peuple moins intéressé; les servantes refusaient opiniâtrement de recevoir ma petite rérétribution, et souvent des voituriers ont porté mon sac pendant plusieurs jours, sans vouloir rien accepter. Enfin j'estime extrêmement ce peuple, qui s'estime lui-même, qui ne va pas servir chez les autres nations, et qui a conservé un caractère vraiment original. On parle beaucoup du libertinage qui règne ici; je crois qu'il y en a moins qu'en notre pays. Et puis, que de braves gens ! Il n'y aurait pas moins de martyrs ici qu'en France, s'il était possible d'y détruire la religion. Je doute qu'on l'entreprenne encore; il faut auparavant que le libertinage de l'esprit passe au cœur; et les espagnols sont bien loin de-là. Les grands suivent la religion comme les petits, et quoiqu'ils soient très-fiers, à l'église il y a une égalité parfaite; la duchesse s'y assied par terre auprès de sa servante. L'église est ordinairement le plus bel édifice du lieu. Elle est très-proprement, le pavé en est couvert de nattes, au moins dans l'Andalousie.

Les lampes qui brûlent jour et nuit y sont par millier. Dans une petite chapelle de la Ste Vierge, il y a quelquefois jusqu'à dix à onze lampes allumées. Quoiqu'il y ait une quantité immense de ruches d'abeilles, qu'on abandonne au milieu des montagnes les plus désertes, on tire de la cire de France, de l'Afrique et de l'Amérique.

Voilà déjà une forte digression. J'ai écrit le détail de mes voyages aux B. et aux Bo. Je ne sais si ces derniers ont reçu mes lettres; je leur avais marqué de vous les faire passer, si c'était possible; cela vous aurait peut-être amusé. J'arrivai un jour dans une campagne déserte, à une porte superbe, seul reste d'une grande ville, et qui ne peut être qu'un ouvrage des Romains; le grand chemin moderne passe dessous. Je m'arrêtai à considérer cette porte qui est sûrement là depuis deux mille ans. Il me vint dans la pensée que cette ville avait été habitée par des gens qui, à la fleur de leur âge, voyaient la mort comme une chose très-éloignée, ou n'y pensait pas du tout; qu'il y avait sûrement eu dans cette ville des partis et des hommes acharnés les uns contre les

autres ; et voilà que depuis des siècles leurs cendres s'élèvent confondues dans un même tourbillon. J'ai vu aussi Morviédo, où était bâtie Sagonte, et réfléchissant sur la vanité du temps, je n'ai plus songé qu'à l'éternité. Qu'est-ce que cela me fera dans vingt ou trente ans, qu'on m'ait dépouillé de ma fortune à l'occasion d'une persécution contre les chrétiens ? S. Paul, hermite ayant été dénoncé par son beau-frére, se retira dans un désert, abandonnant à son dénonciateur de très-grandes richesses; mais comme dit saint Jérôme, qui n'aimerait mieux aujourd'hui avoir porté la pauvre tunique de Paul, avec ses mérites, que la pourpre des rois avec leurs peines et leurs tourmens ? Toutes ces réflexions réunies me déterminèrent à venir sans délai me réfugier ici, renonçant à tout projet de course ultérieure, espérant, si j'ai le bonheur d'aller au ciel, après avoir fait pénitence, de voir de là toutes les régions de la terre.

Je n'ai pas encore souffert le plus petit mal d'estomac, ni éprouvé d'autres peines, qu'un peu de froid le matin, en

allant au champ. Cependant l'avant-dernier vendredi du carême, je fus commandé pour aller nettoyer l'étable des brebis: après avoir fait depuis le point du jour, jusque vers les deux heures et demie, un travail très-rude, je pensais à me rapprocher du couvent, lorsqu'on m'envoya à la montagne chercher de l'herbe; je ne fus de retour qu'à quatre heures et un quart, pour rompre le jeûne; j'eus une hémorragie assez forte le soir, et puis tous les matins à mon ordinaire, Perdant plus qu'une nourriture peu substantielle ne pouvait réparer, j'allais tous les jours m'affaiblissant, lorsqu'enfin Pâques est venu: depuis ce temps on dîne à onze heures et demie, on fait une bonne collation à six, on travaille aussi beaucoup moins; de sorte que je me suis remis sur le champ. Le jour de Pâques, nous eûmes pour dîner, une bouillie de farine de maïs, du riz au lait, et des noix pour dessert. L'archevêque d'Auch, qui était venu donner les ordres à plusieurs de nos pères, dîna au réfectoire. Le soir nous eûmes du raisiné et des raisins secs. Nous pouvons manger du

laitage de nos brebis jusqu'à la Pentecôte. Quant à la quantité de nourriture, il ne m'est jamais arrivé de finir tout ce qu'on me donne. Je crois être celui de la communauté, qui mange le plus doucement. Pour tout le reste, je suis très-content d'être ici; la règle est sévère, mais les supérieurs sont la charité même. On accuse notre R. Père d'être trop bon; je ne trouve pas que ce soit un défaut, ou c'est celui des Saints. Il n'a d'autre privilége que de se lever plutôt et de se coucher plus tard. C'est toujours le hasard qui place son écuelle devant lui: un lit comme les autres; deux planches réunies et un coussin de paille, pas plus de chambre que moi. Il n'a qu'un parloir ou ceux qui ont quelque peine, soit de l'ame ou du corps, vont chercher une consolation et on la trouve. Une chose que m'avait dite en arrivant le père qui reçoit les étrangers, je l'éprouve déjà: sans jamais se parler on est plein d'amitié les uns pour les autres; si quelqu'un se relâche, on a du chagrin, on prie pour lui, on l'avertit avec la plus grande douceur, et si on est forcé de le renvoyer;

ou qu'il veuille s'en aller lui-même, on lui rend tout ce qu'il a apporté, ne retenant pas une obole pour sa nourriture ou ses habits, et on fait tout ce qu'on peut pour qu'il s'en aille content. Lorsque le père, la mère, ou quelque frère d'un religieux meurt; si la famille a soin d'écrire au révérend père, toute la communauté prie pour le défunt; mais personne ne sait qui cela regarde en propre : ainsi, cher frère, lorsque le bon Dieu vous appelera à lui, que cela vous soit une consolation dans ces derniers momens.

Ce qui me détermine à rester ici d'une manière décisive, c'est qu'il ne faut pas de vocation particulière pour y vivre; ce n'est pas comme dans les autres couvens; nous sommes, à proprement parler, des laboureurs qui vivent du travail de leurs mains, réunis comme dans les premiers siècles de l'Eglise, pour servir Dieu dans un esprit de charité, suivant le précepte de notre Sauveur, qui dit au jeune homme : *Abandonnez tout pour me suivre*, sans lui demander s'il avait la vocation. Une autre chose qui suffirait pour me déterminer, c'est que notre maison est

est sous la protection particulère de la Vierge. Dès que nous entrons à l'église, on récite l'*Ave*, *Maria*, prosterné contre terre, le front appuyé sur le revers de la main. La sainte Vierge est au maître-autel, peinte entre deux anges, et les yeux élevés vers le ciel; je n'ai jamais rien vu représenté si noblement : cet autel avait été couvert tout le carême; quel plaisir nous ressentîmes tous le Samedi-Saint au soir au *Salve*, *Regina*, lorsque le voile fut levé, et toute l'église illuminée ! Je suis persuadé que l'archevêque d'Auch partagea notre joie ; j'avais reçu sa bénédiction.

Certainement, après tout ce que je vous ai dit, je ne désire rien tant que de mourir ici, et cela bientôt, pour ne pas augmenter le nombre de mes fautes. Mais si on me renvoyait par défaut de santé (mes hémorragies pouvant me faire traîner une vie faible et inutile, là où l'on aime les gens qui travaillent), je prendrai le parti que j'avais toujours eu en vue, depuis quatorze ou quinze ans; c'est d'acheter une petite maison et un champ, et de vivre là à la sueur de mon front,

tous les hommes y étant condamnés ; je me fixerai en Espagne , ne pouvant pas revenir en France , sans inquiéter mes amis. D'ailleurs, dans ce pays-ci, on donne du terrain à très-bon marché, et mille écus suffiraient, je pense, à mon établissement. Je tirerai toujours un grand profit d'être venu ici apprendre à faire pénitence, et à ne compter pour rien un corps destiné à devenir incessamment poussière , pour sauver mon ame qui est éternelle.

Au reste, ni l'habit, ni la maison ne rend vertueux: les mauvais anges péchèrent dans le sein de Dieu même, et Adam dans le Paradis terrestre. Je sens bien que je n'en vaux pas davantage , pour être dans cette sainte congrégation : en théorie , je désire souffrir, parce que notre Sauveur nous a montré le chemin des souffrances comme l'unique pour conduire à la gloire; mais en pratique, lorsque j'ai froid, je cherche le soleil, et si j'ai trop chaud, je me réfugie à l'ombre. Envoyez-moi mon extrait de baptême, d'ici au 19 mars. Je compte vous écrire encore une autre fois, dans trois mois : on peut le faire toute l'année du noviciat. Adieu,

mes chers frères ; adieu à tous mes amis, mais particulièrement à Z., à C· et à Flo.: ceux-là sont de la famille.

P. S. Il y a près de quarante jours que ma lettre est commencée, et je sens de plus en plus combien grande a été la miséricorde du Seigneur envers moi, en me tirant de la voie large pour me conduire ici. Quand, après avoir lu la vie de sainte Marie d'Egypte, je me déterminai à suivre le parti que j'ai pris, ma résolution était ferme ; mais je ne savais pas encore à quoi je m'engageais. Aujourd'hui je le sais, et je vois bien qu'une pareille grâce n'a pu m'être acquise qu'au prix du sang de celui qui nous a rachetés tous, et qui ne cherche que le salut du pécheur. . . . J'ai fait une aumône de trois cents livres à la maison de la Trappe, au nom de mes trois sœurs et de mes trois frères ; ce me sera une grande consolation, si je persévère, comme je l'espère, d'entendre tant de brave gens prier pour ma famille ; si je m'en vais, ce qu'à Dieu ne plaise, il me reste encore trois cents livres, montre, etc. . . . . . Adieu, chers frères, cheres sœurs. Ne vous souvenez plus de

moi que dans vos prières, car je suis mort pour vous; et je désire ne plus vous revoir qu'au jour de la résurrection. Soyez charitables, faites du bien à ceux même qui ont cherché à vous nuire, car l'aumône est comme un second baptême qui efface les péchés, et un moyen presque infaillible de mériter le ciel. Ainsi, dépouillez-vous en faveur des pauvres: c'est en faveur de Jesus-Christ que vous vous dépouillerez, et il aura pitié de vous. Puissiez-vous être persuadés de ce que je vous ai dit! Adieu. 2 juin 1799.

Billet inséré dans la même lettre pour sa nièce, âgée de 7 ans, qui restait auprès de sa grand'mère maternelle, pendant l'émigration de son père.

Chère T.... embrasse tout le monde à F.... de ma part, bien des deux bras, et porte tout ton cœur sur tes lèvres, afin que tu puisse remplir cette commission selon mes désirs. Je t'envoie une image de Notre-Dame de la Trappe: va la placer à la chapelle; ne manque pas d'aller dire tous les jours un *Ave, Maria*, devant

cette image. Quand tu sauras le *Salve, Regina*, tu le réciteras bien dévotement, et tu gagneras 80 jours d'indulgence pour chaque fois. Comme j'ai appris que ton oncle *aîné* était marié, dans le cas qu'il reste à L., je t'en envoie deux, pour que tu lui en donnes une, en le priant de la mettre aussi à la chapelle. Je suis persuadé qu'on suivra chez lui le bel exemple que sa mère donne chaque jour à F. Tu lui diras : C'est ainsi, cher oncle, que vous attirerez sur vous et vos enfans les bénédictions du Ciel, et après avoir joui de toute prospérité dans ce monde, vous serez comblé d'un bonheur éternel dans l'autre. Après cela embrasse-le bien tendrement, et ta mission sera finie. Adieu, chère T...., permets-moi de t'embrasser quoiqu'avec une barbe d'environ deux mois ; elle ne t'atteindra pas. Adieu encore, chère T..., sois bien pieuse, et tu es assurée de ne point périr.

Fragment d'une lettre du mois d'avril 1800, à son frère compagnon d'émigration.

Je ne suis plus au courant de ce qui se passe. Ce ne m'est pas une privation : la pièce est trop longue pour espérer d'en voir la fin ; la mort elle-même baissera bientôt la toile pour nous. Ah ! mon frère, puissions-nous avoir le bonheur d'entrer au ciel ! Que de choses ne verrons-nous pas alors ! Espérons en celui qui a pris sur lui les péchés du monde, et qui par sa mort nous donna la vie.... S'il me reste quelque chose, je désire qu'on fasse bâtir une chapelle dédiée à Notre-Dame des sept douleurs, dans l'arrondissement de la maison paternelle, selon le projet que nous en fîmes sur la route de Munich. Vous vous rappelez le plaisir que nous avions, après avoir traversé des pays protestans, de trouver enfin le signe du salut, le seul espoir du pécheur. Sitôt que la police ne s'y opposera plus, hâtez-vous de faire élever des croix, pour la consolation des

voyageurs, avec des siéges pour les gens fatigués, et une inscription comme en Bavière : *Ihr müdeu ruhen sie aus*, « Vous qui êtes fatgués, reposez-vous. » Qu'il soit fondé douze messes par an, le premier samedi de chaque mois, pour le repos de l'ame de mon père, et puis pour toute la famille. J'étais dans l'usage de faire dire une messe tous les mois pour mon père. en attendant que la chapelle se fasse, je prie M.... (son frère, prêtre) de remplir mon engagement.

Billet à ses sœurs, joint à une autre lettre à son frère.

Ma lettre aurait du être partie depuis quelque temps ; je crains qu'elle ne trouve plus mon frère en R. Nous sommes à cueillir des olives par un vent du nord très-froid ; ce qui fait un peu souffrir. Je suis devenu très-frilleux, ce que j'attribue à la laine que j'ai sur la peau. La veille de la Pentecôte, je ne pus réchauffer mes pieds de tout le jour, quoique nous portions tous des chaussons de molleton ; je sens aussi quelquefois froid à la tête,

malgré mes deux capuchons. Du reste, mes hémorragies ont beaucoup diminué, et j'ai repris mes forces..... Plus on souffre pour Dieu, plus on est heureux par l'opinion de gagner le ciel, et on se réjouit en pensant que la vie de l'homme est comme la fleur des champs. Bientôt nous ne serons plus, chères sœurs, et nos neveux sauront à peine que nous avons existé. Voici un des grands avantages de la vie religieuse ; c'est que tout ce qui annonce la dissolution prochaine et le tombeau, cause autant de joie qu'on est attristé dans le monde par tout ce qui en rappelle le souvenir. Ne soyez pas gens du monde, et que la certitude de la mort vous console au milieu de toutes les peines qui pourraient vous survenir. C'est là le port de tous les vrais serviteurs de Dieu ; c'est là qu'ils entreront dans la joie de leur Seigneur. Ecoutez donc cette voix qui crie du ciel : *Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur !* Chère Rosalie, et toi, cher filleul, puisque nous ne devons plus nous revoir dans ce monde, tâchons de nous retrouver dans l'autre.

6 décembre 1800.

Fragment d'une lettre à ses sœurs, du premier février 1801.

Je vais vous donner, mes chères sœurs, une idée de la maison où je dois probablement finir mes jours. En 1693, les Français, ayant pénétré en Aragon, prirent le château Maëlla, et vinrent à l'abbaye de Sainte-Susanne, qu'ils saccagèrent. Ce couvent abandonné depuis plus d'un siècle, tombait en ruine, lorsque dom Jérosime d'Alcantara, notre abbé, y est arrivé avec cinq ou six autres pauvres religieux. Les aumônes sont venues de toutes parts : les gens du peuple, n'ayant pas d'autre chose à donner, ont prêté leurs bras, et bientôt la maison a été assez bien réparée pour des hommes qui doivent vivre dans une entière abnégation d'eux-mêmes. Il n'y a pas de mandiant en Espagne qui se nourrisse aussi mal, et qui ne soit mieux pour ce qui regarde le bien-être du corps; cependant on y est heureux par l'espérance, et il n'y en a pas un qui voulût changer son état contre un empire. Dans ce

monde, la mort qui se hâte vient confondre l'empereur et le moine : chacun s'en va n'emportant que ses œuvres ; alors on est bien aise d'avoir semé au milieu des larmes ; le mal est passé, la joie lui succède pour l'éternité. Je regarde oomme une grande grâce d'être arrivé assez à temps pour avoir part aux travaux et aux peines qui suivent un nouvel établissement,...

J'ai gardé les brebis, avec une vingtaine de chèvres : le maître berger voulut un jour me quitter pour aller chercher quelques agneaux : je ne sais si je rêvais au premier âge du monde, lorsque tout était commun : des cris qui venaient de loin me firent apercevoir que mon troupeau était dans les vignes ; je criai aussi, je lançai des pierres, les chèvres gagnèrent un côteau voisin, et le reste suivit. Le berger, voyant cette belle conduite, me demanda : *Si in mi tiera era pastor* (1) ? J'ai été depuis garder les moutons avec un petit frère de quinze ou seize ans ; il

(1) Si j'étais berger dans mon pays ?

a une figure des plus douces, telle que devait être celle du bon Abel. Il me laissa errer de coteau en coteau, je le menai à près d'une lieue du couvent.

En Espagne, les seigneurs font de grandes aumônes; on a augmenté notre làbourage, de manière que, quoique nous soyons très-nombreux, je crois qu'en bien travaillant nous pourrons vivre sans secours d'étrangers, sans compter la foule de curieux et de pauvres que nous hébergeons. Je vous donne tous ces détails pour vous faire voir combien le bon Dieu a béni cet établissement: c'est ce que nous faisait remarquer dernièrement notre abbé qui est français, quoique sa famille soit originaire d'Espagne.

Fragment d'une lettre à ses sœurs, du 10 mars 1801.

Que vous êtes heureuses, mes chères sœurs, de voir les églises se rouvrir; profitez-en, soyez reconnaissantes, réjouissez-vous en Dieu qui ne cesse de vous protéger.... Mon parti est bien pris, me voici fixé jusqu'à la mort : je souffre

quelquefois, mais cette chère espérance que le bon Dieu a mise dans mon ame vient tous les soirs adoucir mes peines; et lorsque je me rappelle la promesse que fit notre Sauveur à Saint Pierre pour tous ceux qui renonceront aux biens de ce monde pour le suivre, d'où me vient ce bonheur, me dis-je, que j'ai été appelé à suivre un si bon maître, qui donne le ciel pour un peu de terre ! Quelquefois le souvenir des péchés de ma vie passée m'inquiète, je sens bien que je n'ai encore rien fait pour satisfaire à une si grande dette, puis je me tranquillise en lisant cette belle méditation de S. Augustin : « Le souvenir de mes iniquités pour» rait me faire désespérer, si le Verbe » de Dieu ne se fût fait chair et n'eût » habité parmi nous; mais maintenant je » n'ose plus désespérer, parce que, si » lorsque nous étions ennemis, nous » avons été réconciliés, etc. etc. » il est impossible de ne pas reprendre courage. Procurez-vous ce livre de Méditations, Soliloques et Manuel de saint Augustin. Toute personne qui sert Dieu ne peut lire qu'avec transport ces belles peintures

de

de la Jérusalem céleste. Quel puissant aiguillon pour s'animer à faire quelque chose pour notre Sauveur, qui, par sa mort, nous mérite une si belle vie! Lisez le *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales; c'est un des livres qui m'ont fait le plus de plaisir en ma vie, quoique je l'aie lu en espagnol.

Fragment d'une lettre à ses frères, samedi de Pâque 1801.

Après-demain, mes chers frères, je ferai ma profession.... Je suis étonné de me trouver si fort un dernier jour de carême. C'est bien différent du premier où je fis un dur apprentissage. Les commencemens d'une chose nouvelle sont d'ordinaire pénibles, parce qu'on n'en sent pas tous les rapports; ensuite peu à peu l'habitude semble changer la nature des choses, et on est étonné de faire avec facilité ce qui avait coûté d'abord tant de peine : c'est ce qui m'arrive. Vous avez dû être étonnés que j'aie embrassé un état qui m'enchaîne, moi qui ai toujours aimé l'indépendance, cette liberté de courir

et de m'agiter. Depuis quelques années, quoique j'eusse une existence aussi agréable que ma position me le pût permettre, je me sentais inquiet, j'avais quelquefois du dégoût pour la vie. Enfin, en lisant la vie de sainte Marie d'Egypte, je me sentis touché de la consolation qu'on trouve lorsqu'on se voue entièrement au service de Dieu, de manière que je pris dès-lors la ferme résolution d'embrasser l'état dans lequel je suis à la veille d'entrer sans retour.... Vous me parlez de vos affaires. Souvenez-vous que vous êtes frères, tous bons chrétiens. Vous n'appréciez pas assez ce titre, si vous avez besoin d'un tiers pour vous arranger sur vos intérêts respectifs. Ne refroidissez pas l'amitié par des comptes : entre frères tout doit se faire par un à-peu-près. Que les plus riches aident aux plus pauvres. Qu'il est doux de s'aimer entre frères, et de se réunir pour parler de la vie future et de Dieu, qui est lui-même la parfaite charité!...... Prions la Sainte Vierge, prions-la, cette bonne mère, qu'elle nous réunisse tous au ciel, avec mon père, ma mère, mes sœurs qui y sont

déjà, et qui prient de leur côté. Nous ne sommes pas comme les païens, qui, à la mort de leurs proches, se désolent. Pour nous, réjouissons-nous dans le Seigneur, qui ne nous sépare que pour peu de temps. Adieu, mes frères, adieu; priez pour moi.

Fragment d'une lettre à sa belle-sœur, du jour de Pâques 1801.

A la veille de me vouer entièrement au silence, ma très-chère sœur, je viens vous faire mes derniers adieux. En quittant Paris, vous fûtes la seule que je pus embrasser.... Je ne sais pas où sont mes oncles : si par hasard ils sont à votre portée, renouvelez-leur tous les sentimens d'un neveu qui ne pourra plus traverser les monts.

S'il plaît au bon Dieu, j'aurai demain le bonheur de faire mes vœux, ainsi qu'un jeune prêtre français qui a un air bien distingué : sa figure et sa voix portent l'empreinte de la piété.

Ma lettre ne devant partir que samedi, ma profession faite, j'y ajouterai

une croix comme on en met sur la tombe des morts.

Adieu encore, ma sœur et mes frères, ne cessons de prier notre Sauveur qu'il veuille bien nous réunir à son côté droit au grand jour de la résurrection.

✝

La famille avait demandé un certificat de profession pour obtenir le bienfait de l'amnistie, accordé par le premier Consul. Elle espérait que la mort civile du Trappiste, serait considérée comme ayant le même effet que la mort naturelle. La lettre qui suit, écrite par un religieux de la Trappe, dispensa de faire cette nouvelle demande à la bienfaisance du gouvernement.

Lettre du père..... à la famille....

GLOIRE A DIEU.

Au Monastère de Sainte-Suzanne de N. D. de la Trappe, le 28 du mois d'août 1802.

MONSIEUR,

Nous vous envoyons, comme vous le demandez, un certificat de la profession de Monsieur votre frère, dans ce monastère, légalisé par notre notaire royal : nous y en ajoutons un autre qui vous surprendra, et ne laissera pas de vous affliger, en vous apprenant que Monsieur votre frère mourut neuf mois après sa profession, et que le bon Dieu le retira de ce misérable monde, pour le couronner dans le ciel. Les sentimens de religion, dont vous êtes pénétré,

Monsieur, me donnent tout lieu d'espérer que votre première tristesse sera bientôt convertie en une vraie joie, quand vous saurez quelque circonstance de la vie sainte de Monsieur votre frère, et de la mort précieuse qu'il a faite. Non, Monsieur, ne doutez pas un instant que Dieu ne lui ait fait miséricorde, et qu'il ne l'ait reçu dans le sein de sa gloire : ainsi ne pleurez point sa mort, mais enviez plutôt son heureux sort, et priez-le d'être votre protecteur auprès du Seigneur, pour vous obtenir le même bonheur. Monsieur votre frère vint dans ce monastère après avoir parcouru une partie de l'Espagne : il se présenta à l'hôtellerie, et déclara son désir d'entrer parmi nous. La pauvreté de la maison, et le grand nombre de religieux qui la composaient, ne nous permettaient guère de recevoir de nouveaux sujets ; on lui fit beaucoup de difficultés pour l'admettre, et on finit par lui dire qu'on ne pouvait pas le recevoir. Mais la main de Dieu qui l'avait conduit, le soutint dans toutes ces épreuves, et lui donna le

courage de tout vaincre par sa patience et sa persévérance à demander son admission. Enfin, notre R. Père abbé, qui est plein de bonté et de tendresse, voyant sa constance, lui dit qu'il le recevait pour frère convers. Monsieur votre frère, qui ne cherchait que Dieu et le salut de son ame, accepta la condition, et de suite entra aux exercices de la communauté. Il a été l'exemple et l'édification de tous dans la maison. Son humilité était grande et profonde, son obéissance prompte, docile et aveugle, embrassant tous les commandemens avec joie et avec une soumission d'enfant. Sa patience était à toute épreuve, et sa charité à l'égard de ses frères, tendre, constante et ardente. Il a pratiqué les autres vertus dans le même degré de perfection; la pauvreté était son amie particulière; il vivait dans un dépouillement entier de toute chose : aussi le bon Dieu, qui voyait la bonne disposition de son cœur, couronna bientôt ses vertus, et écouta les désirs ardens qu'il avait de mourir, pour ne plus l'offenser, disait-il, et jouir plutôt de

sa divine présence. Il fut attaqué d'une hydropisie, qui lui fit souffrir pendant environ quatre mois, tout ce que cette maladie a de plus douloureux et de plus cruel; mais avec quelle patience et quelle résignation à la sainte volonté de Dieu, n'a-t-il pas souffert tous ses maux! Il voyait venir sa fin avec un grand contentement et une paix d'ame profonde. Il ne cessait de témoigner sa reconnaissance au Seigneur de l'avoir conduit dans cette maison de pénitence, où il avait trouvé tant de moyens de satisfaire à sa divine justice, pour tous ses péchés, et pour se préparer à recevoir ses miséricordes, dans lesquelles il avait une pleine confiance. Je me rappelle qu'étant couché sur la cendre et la paille, sur laquelle il consomma son sacrifice, il prenait la main de notre R. Père abbé, avec un amour qui attendrissait toute la communauté, qui était présente. Que mon bonheur est grand, disait-il! vous êtes l'auteur de mon salut, vous m'avez ouvert les portes du monastère, et par cela même celles du ciel; sans vous je me serais perdu.

misérablement dans le monde ; je prierai le bon Dieu de récompenser votre grande charité à mon égard. Il reçut tous les sacremens au milieu de l'église, selon l'usage de notre ordre : quelques jours avant sa mort, il demanda pardon aux frères de tout ce qui avait pu les offenser dans sa conduite, et les pria de lui obtenir une sainte mort par le secours de leurs prières.

Il vous aimait tous bien tendrement, il parlait souvent de vous tous à son père-maître : celui-ci le veillant la nuit qu'il mourut, le vit un instant avant d'entrer dans l'agonie, plus recueilli qu'à l'ordinaire, et lui demandant s'il allait plus mal : mes momens s'avancent, dit il ; je viens de prier pour tous mes frères et sœurs, qui m'aiment beaucoup, ajouta-t-il : et bientôt après, nous le remîmes sur la paille et la cendre, où après six heures d'une agonie paisible et tranquille, il remit son ame entre les mains de Jesus-Christ, le 4 de janvier de la présente année. Unissons-nous ensemble, Monsieur, pour bénir Dieu, et le remercier des misé-

ricordes dont il a usé à l'égard de Monsieur votre frère; et prions-le sans cesse de nous accorder les mêmes grâces, afin de nous unir à lui, dans le ciel, pour l'adorer éternellement avec ses anges. *Amen, amen, amen.*

Fin du septième Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.
CULTE.

(Cette quatrième Partie forme le septième et le huitième volume de cette édit.)

LIVRE PREMIER.

EGLISES, ORNEMENS, CHANTS, PRIÈRES, SOLENNITÉS, etc.

LIVRE SECOND.

TOMBEAUX.

CHAPITRE

LIVRE TROISIÈME.

VUE GÉNÉRALE DU CLERGÉ.

Fin de la Table du septième volume.





